

LE PARLEMENT INFERNAL

Saki

LE PARLEMENT INFERNAL

NOUVELLES INTÉGRALES

Traduction de l'anglais et avant-propos de Gérard Joulé

Préface de Nelly Kaprièlian

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

© 2022 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française.

ISBN: 978-2-88250-683-2

PRÉFACE

On le qualifierait volontiers de *so British* s'il n'était pas lui-même l'inventeur de ce concept qu'en France on adore adorer. Il a peuplé ses nouvelles de ces images devenues des poncifs de l'Angleterre : garden-parties dans des manoirs anglais, Ladies qui prennent l'*afternoon tea* avec vue sur Hyde Park, dandies en tweed ou tuxedo sirotant force cocktails au coin du feu, le tout avec une haute dose de *wit* (l'esprit), la vertu cardinale chez les Anglais. Saki a influencé d'autres maîtres de ce *wit so British*, P. G. Wodehouse et Noël Coward en tête, et il paraît qu'Evelyn Waugh en était tellement fan que, apprenant la parution imminente d'un livre de Saki, il s'était précipité chez son éditeur pour être le premier à le lire.

Pourtant, on aurait tort de réduire Saki à une paire de scones, une théière en argent et des jeunes gens chics. Saki est un punk. Et ses nouvelles autant d'armes pour dynamiter toute une société de l'intérieur. Il ne faut pas oublier que, avant de se mettre à écrire des nouvelles pour la presse, Saki fut un auteur de satires politiques : dès 1900, à trente ans, il cosigne « Saki » (usant pour la première fois de ce pseudo emprunté au recueil de poésies persanes *Rubaïyat* d'Omar Khayyam), avec l'illustrateur Francis Carruthers Gould, un pastiche d'*Alice au pays des merveilles* intitulé *Alice in Westminster* pour la *Westminster Gazette*. La politique et la satire, donc, Saki connaît ; et sous peu, ses héros récurrents, le dandy Reginald ou le jeune effronté Clovis, seront ses Alice : jeunes candides ou insolents lancés dans la grande bourgeoisie et l'aristocratie, univers aussi irrationnels

(et dès lors comiques) que le monde souterrain où est tombée l’Alice de Lewis Carroll. Comme Alice, Reginald et Clovis ne comprennent pas souvent les règles de ce monde étrange dans lequel ils évoluent, finissant invariablement par y commettre un impair, par en bousculer les *commandments*, bref par être *rude* (impoli), l’un des deux pires crimes en Angleterre. Le deuxième consistant à être *boring* (ennuyeux), ce que Saki ne fut jamais et ce qui lui permit de continuer à saper la société anglaise, mine de rien, en la faisant même rire d’elle-même.

« En vérité, j’aurais mieux fait de ne pas proposer à Reginald de m’accompagner à la garden-party des McKillop, d’autant qu’il n’en avait pas tellement envie. Mais voilà, tout le monde peut se tromper. » Ainsi commence la toute première nouvelle du recueil, sobrement intitulée « Reginald », et qui donne le ton de l’œuvre à venir. À ce narrateur qui l’invite chez Mrs McKillop, Reginald, pas dupe, répond : « Je sais que vous désirez un de ses chatons persans gris pour Wumples, mâle ou femelle, je l’ignore et veux l’ignorer. (Reginald témoignait d’un superbe mépris pour tout détail autre que vestimentaire.) Et je dois selon vous subir un martyre social pour satisfaire à ces exigences matrimoniales... »

Le martyre social – c’était en réalité ainsi que Saki voyait ces *parties* – ne durera pas longtemps. Très vite, Reginald fait fuir l’invitée-star (car il y a toujours une hiérarchie chez les invités) de cette garden-party en ayant l’outrecuidance d’aborder un sujet déplacé (un opéra) : « Votre cousin est en train de causer de *Zazà* avec la femme de l’archidiacre, je devrais plutôt dire qu’il parle tout seul, car elle a demandé sa voiture. »

Il en faut peu pour faire vaciller une société qui ne repose que sur la sainte trinité : conventions, conventions et conventions. Parfois, Saki envoie un animal dans ce petit théâtre extrêmement codifié, comme on envoie une balle de plomb dans un jeu de quilles, ou se sert du fantastique, mais c’est toujours dans le même but : s’attaquer à l’hypocrisie de cette classe. La nouvelle « Tobermory » est, en cela, un chef-d’œuvre du genre : les invités de Lady Blemley et elle-même prennent le thé dans sa belle maison de campagne, quand l’un d’eux fait entrer Tobermory, le chat de la maison, sur lequel il a tenté

une expérience pour lui donner la parole. Tobermory parle en effet, et quand il le fait, au milieu des invités, ce sera pour révéler leurs petits secrets, leurs tromperies, leurs lâchetés, et ce qu'ils disent en secret des uns et des autres derrière leur dos, sur quelles petites cruautés leur « cohésion sociale » de façade repose réellement. « Vous me gênez, dit Tobermory dont ni le ton ni l'attitude ne trahissaient le moindre embarras. Lorsque votre nom a été prononcé parmi les éventuels invités que devait comporter cette réception, Sir Wilfrid s'est récrié que vous étiez la femme la plus sottre qu'il connaissait, et qu'il fallait distinguer entre l'hospitalité et les soins à prodiguer aux faibles d'esprit. Lady Blemley a répondu que votre manque de cervelle était justement la raison qui motivait son invitation, car vous étiez la seule personne suffisamment idiote à sa connaissance pour pouvoir racheter leur vieille guimbarde. » Ces bonnes gens n'auront alors de cesse que de tuer Tobermory. C'est un chat, mais on frissonne déjà à l'idée que cela pourrait être un homme : tué, symboliquement ou socialement (en le mettant au ban de cette société), ou, pourquoi pas, assassiné pour de bon.

Du Darcy d'*Orgueil et préjugés* de Jane Austen au Septimus de *Mrs Dalloway* de Virginia Woolf, la littérature anglaise est traversée de ces personnages qui font disruption, menacent de rompre le si précieux équilibre social en disant la vérité. L'un trouvera une rédemption en l'amour de la très consensuelle Lizzy, l'autre finira par se suicider. Toute société est un monde impitoyable, mais la société anglaise d'alors (et d'aujourd'hui?), avec son décorum rigide, son protestantisme et l'arrogance de son système de classes, est pire que tout : mieux vaut se taire, ne pas montrer ce que l'on éprouve et passer sous silence ce que l'on pense. Et cela, Saki en sait quelque chose.

Né le 18 décembre 1870 en Birmanie, où son père, colonel de l'armée de l'Inde, est alors en poste, Hector Hugh Munro perd sa mère très tôt. Son frère Charlie, sa sœur Ethel et lui-même sont alors confiés par leur père à leur grand-mère et à leurs tantes. Régulièrement maltraités par ces deux dernières, ils forment entre eux une petite société secrète contre le camp des adultes. La vie, plus tard, ne fera qu'amplifier chez le jeune

homme cet art de la duplicité appris si tôt : homosexuel, Saki a vingt-cinq ans quand Oscar Wilde, pourtant si célèbre et si *witty*, est arrêté dans une chambre du Cadogan Hotel à Londres. Le soir de son arrestation, en 1895, il paraît que cinq cents gentlemen célibataires s'embarquèrent pour la France. Si Saki choisit vite de vivre à l'étranger (les Balkans, la Russie, l'Europe...) comme correspondant de presse, c'est peut-être pour pouvoir donner libre cours à son véritable être, à sa sexualité. Plus tard, pendant qu'il épingle une société anglaise capable du pire sous des apparences policées dans ses nouvelles, il tient le journal de ses conquêtes masculines, forcément en notes codées. Car comment croire que ces gens, les « heureux du monde », comme les appelait Edith Wharton, ne feront pas de vous un paria ou un cadavre s'ils découvriraient votre véritable *soi*? Après tout, ne sont-ils pas capables de préférer leur confort à leurs enfants (*L'Insupportable Bassington*)? Leur statut social à leurs convictions socialistes (« L'Omelette byzantine »)? L'argent à la loyauté (« Esme »)?

Sous l'humour se tapit l'horreur, comme le personnage du loup-garou dans la nouvelle fantastique « Gabriel-Ernest ». Saki montre de façon glaçante comment la sociabilité est devenue la seule valeur morale, et quelles seront les conséquences de cette véritable décadence. Imaginez ce à quoi cela peut mener, poussé à l'extrême. Saki l'imagine, lui, très bien dans l'une des chroniques de Clovis, l'étrangement visionnaire « Cure d'agitation » : quand Clovis fait croire à un frère et une sœur installés dans les habitudes de la vie aisée et de l'âge, bref, gens bien sous tous rapports, que leur manoir va servir de théâtre à l'assassinat de tous les juifs des environs. Ceux-ci, bien entendu, n'auront pas un geste de rébellion...

Si nous venons de parler de situations, dont Saki a en effet le génie machiavélique, sa puissance corrosive, et ce qui en fait l'un des maîtres de la littérature anglaise, tient à sa façon de composer et de décomposer le langage, à sa capacité à s'attaquer avant tout à celui-ci, à en exhiber la terrifiante vacuité. Les nouvelles de Saki regorgent de dialogues (virtuoses) parce que la société qu'il dépeint n'est qu'un théâtre où personne ne semble croire à ce qu'il dit, ni l'éprouver – encore moins

éprouver quoi que ce soit, d'ailleurs. Comme si la langue, à force de devoir se conformer, n'avait plus de vertu que décorative, et à force de réprimer toute émotion, toute pensée, n'en devient que couverture sociale pour mieux cacher la vérité, jusqu'à l'absurde. Quoi de plus drôle que l'absurde, mais quoi de plus terrifiant aussi? La force politique de Saki, c'est de montrer à quel point, quand la langue n'est plus que conventions, les êtres deviennent des poupées à la merci de toutes les autorités à venir. Son dernier roman, *When William Came*, décrivait, dès 1913, une Angleterre envahie et occupée par les Allemands. Un an plus tard, Saki insistera, malgré son âge, pour aller combattre au front. Il mourra sous le tir d'un soldat allemand en novembre 1916 dans la Somme, à presque quarante-six ans. Une mort « à la Saki », puisque ses derniers mots furent, paraît-il: « Éteignez cette cigarette! »

Un siècle plus tard, le pouvoir de subversion des nouvelles de ce recueil (l'édition la plus complète possible à ce jour, puisqu'elle comprend plus de quinze nouvelles inédites, dont deux découvertes en 2020, « L'Optimiste » et « L'Identité perdue de Mrs Pendercoet »), est restée intacte. À nous de savoir, plus que jamais, les lire, les entendre. Elles nous disent quelque chose de l'âme humaine dont il vaut mieux se méfier, se souvenir. Et elles font bien sûr rire. Terriblement rire.

NELLY KAPRIËLIAN

AVANT-PROPOS

L'ENFANT GARDIEN DE L'ORDRE ET DE LA LOI

Il y a beaucoup moins de lecteurs de nouvelles que de lecteurs de romans, pour la raison que seuls les délicats savent goûter une nouvelle de qualité, tandis que les gloutons dévorent indistinctement les romans jusqu'au plus épais, jusqu'au plus indigeste. Pour neuf lecteurs sur dix, un roman est un plat dont ils se remplissent et dont ils veulent avoir par-dessus les oreilles. C'est pourtant, si l'on y songe, une prétention exorbitante que de vouloir imposer au monde trois cent cinquante pages de choses imaginaires et délayées. Que le conte et la nouvelle sont de meilleur aloi ! La première politesse d'un écrivain, n'est-ce point d'être bref ? La nouvelle suffit à tout. On y peut renfermer beaucoup de sens en peu de mots. C'est le lapin sans la sauce. Une nouvelle bien faite est le régal des connaisseurs et le contentement des difficiles ; aussi je ne crois pas décerner un mince éloge à H. H. Munro, écrivain anglais né en Birmanie, et qui, sous le pseudonyme de Saki, a laissé des histoires pleines de verve et d'esprit, de situations absurdes et irrésistibles, en le rangeant au nombre des meilleurs représentants de cet art.

Je n'étonnerai personne en révélant qu'il y a dans l'humour, au sens le plus pur et le plus strict du terme, un fond de mélancolie, de chagrin et de désillusion. Comme tout le monde le sait, le malheur est un merveilleux aide-mémoire, et c'est un fait que les meilleures histoires de Saki sont, comme celles de Kipling, inspirées de l'enfance blessée. Les personnages de Saki

sont le plus souvent des enfants, des timides, des dandys ou des amoureux qui veulent jouer quand même à la vie avec ou au milieu des autres, mais selon des règles d'eux seuls connues et appliquées non par esprit de contradiction, mais par esprit de justice, avec la certitude de posséder la vérité et la puissance si rare d'être sincère avec le monde, le hasard et Dieu. Quant aux victimes, car il en faut bien, ce sont d'assez méchantes et importantes personnes pour n'éveiller dans l'esprit du lecteur à peu près aucune sympathie. Il est juste d'ailleurs qu'elles subissent une petite humiliation passagère, et qui parfois est une grande humiliation définitive, parce qu'elles auront toujours le monde avec elles.

L'art de Saki consiste donc à prendre un sujet qui bouleverse les principes de la logique et à le traiter comme une aventure banale.

Qu'est-ce, par exemple, que *Sredni Vashtar*, qui est, peut-être, la plus belle de toutes ces nouvelles? C'est l'histoire, contée avec détachement, d'un petit garçon qui prie un dieu terrible de son invention pour obtenir que soit détournée la menace de mort planant sur son furet apprivoisé afin que sa tante subisse le sort qu'elle réserve à l'animal – prière qui se trouve heureusement exaucée. Et pas un mot de trop dans ces quelque huit pages d'une sobriété impeccable. Saki a bien compris et bien montré, comme le fera après lui un Pierre Gripari, par exemple, que le bon Dieu est un dieu ennuyeux pour un enfant. Et d'abord c'est le dieu des adultes. Or le dieu des adultes n'est pas celui des enfants. Les enfants, qui ne demandent qu'à trembler et avoir peur, ont besoin d'un dieu terrible, féodal et capricieux.

On trouve chez Saki cette méchanceté innocente qui nous avait tant ravis chez Dickens, et qu'on saluera encore chez Ivy Compton-Burnett. Il est salutaire après tout que les tantes de Saki soient des dragons qui gardent des trésors défendus aux petits garçons, afin que ceux-ci désobéissent pour se les approprier, soient punis et se vengent. C'est par la désobéissance qu'on entre au paradis. Ce que Kafka et Robert Walser savaient très bien. Aussi ne peut-il être question de changer le monde pour les enfants de Saki, car il est parfait. Parfait de cruauté et rempli de délices. Chez Saki les enfants n'ont pas de

parents. En effet, que faire de parents? Ils sont soit morts soit aux Indes, administrant l'empire ou menant une vie de luxe et de frivolité. La société et la famille sont infiniment mieux représentées par les tantes.

Mais Saki sait aussi nous restituer en quelques instantanés les silhouettes radieuses de l'époque édouardienne, jeunes gens en canotier, demoiselles plus ou moins éveillées, dames plus furieusement entreprenantes, soupirants habités de désirs qu'ils réprouvent, etc. Saki, témoin doucement complice de leurs gaucheries et de leurs explosions sentimentales, les engage en des complications à la fois réelles et plaisamment improbables.

Graham Greene tenait Saki pour l'un des plus grands humoristes de la littérature anglaise. Il a comme père putatif Oscar Wilde et comme frères présomptifs Kipling et Evelyn Waugh. J'ajouterai que son style est comme sa pensée: net, lucide, élégant. Mais on aurait tort de croire à de la sécheresse ou à de l'insensibilité. Car ce sarcastique a l'épiderme sensible et la délicatesse d'une jeune fille, et je présume que le cinglant de son ironie est en raison inverse de son effort à refouler en lui les mouvements de l'enthousiasme et de l'indignation. Son cynisme et sa cruauté ne s'exercent jamais aux dépens des sentiments vrais, mais aux dépens de ce chantage aux sentiments qui est un si grand ressort de toute vie amoureuse ou sociale.

Saki appartient au renouveau sadiste de la littérature comique et satirique anglaise du début du xx^e siècle, dont les autres représentants, tous plus ou moins des enfants naturels et flamboyants d'Oscar Wilde, se nomment Max Beerbohm, Ronald Firbank, Evelyn Waugh, Ivy Compton-Burnett. (Wyndham Lewis, lui, appartient à une autre branche de cette illustre tribu dont l'aïeul s'appellerait peut-être Swift.)

Chez nous, nous n'avons personne de cette trempe, à part peut-être Octave Mirbeau et Jules Renard (Léon Bloy et L.-F. Céline, grands dans l'invective, n'ayant pas le cœur assez dur, sec et ulcéré pour ce rôle), car la société française, acéphale depuis plus de deux cents ans, n'autorise plus ce genre de guerre sainte et civile entre tantes et neveux.

Toute société qui se respecte est composée de 99 % de raseurs (en anglais *bores*) et de 1 % de gens d'esprit (en anglais

wits). Pour survivre et se défendre contre cette masse écrasante et gélatineuse de raseurs, les *wits* n'ont que deux armes à leur disposition: le cyanure et l'épigramme. À cette division naturelle et propre à toute société bien constituée, la société édouardienne, au sein de laquelle grandit et mourut Saki (en fait il mourut sur les bords de la Somme par un jour de grand air traversé de bombes), en ajoute une seconde: celle qui dresse les neveux contre les tantes. Ainsi à la férocité taciturne des unes répond la férocité verbale des autres. C'est cette *Iliade* que nous conte Saki.

Dans le monde édouardien vu par l'œil de Saki, une tante est par essence un être malfaisant qui cherche à couper les vivres à son neveu et à l'empêcher ainsi de vivre au-dessus de ses moyens et qui, incidemment, séquestre des oiseaux dans des cages et des poissons rouges dans des bocaux. Les neveux de Saki (comme on dirait « les dandys de Brummel ») ont donc partie liée avec le règne animal auquel ils s'adressent dans les cas les plus désespérés et sur lequel ils fondent les plus grands espoirs (le ciel dans cette configuration étant le territoire tristounet réservé aux tantes et aux raseurs). C'est alors que les loups-garous entrent en piste et que les Néron en herbe ouvrent la cage des fauves.

La cible des *wits* et des neveux est toujours la même: les tantes et les raseurs. (Parfois certains personnages cumulent les deux rôles; c'est ainsi qu'on voit assez souvent des neveux *wits* et des tantes *bores*.) Mais Saki était plus qu'un simple *wit*. C'était aussi un homme silencieux. J'entends par là un homme qui a une réserve de silence comme un chasseur a des réserves de provisions et de munitions et un Indien Jivaro des réserves de curare. Car il n'était qu'à demi homme. Par l'autre moitié de sa nature, il était lynx. On est donc bien là en deçà du bien et du mal. C'est-à-dire dans le mal et la méchanceté absolus qui sont la forêt domaniale où la littérature conduit ses chasses avec magnificence et férocité.

On s'est étrangement abusé sur l'esprit d'enfance. Surtout en France où l'enfant est quasiment absent de notre littérature. Ou, s'il existe, c'est essentiellement sous les traits du futur petit homme. Je pense à Gavroche. C'est pourquoi on a assez

sottement associé l'esprit d'enfance à l'esprit de fantaisie, pire, à l'esprit ludique. Or l'enfant ne joue jamais, comme nous le montre magnifiquement la littérature anglaise et en particulier celle de Saki. L'esprit d'enfance est un esprit de sérieux, de tremblement et d'extase. L'enfant jouit de ce privilège princier de tout prendre à la lettre. L'enfant désobéit toujours puisqu'on lui demande d'obéir. Et qui ne le lui demande pas n'est pas un adulte digne de ce nom, je veux dire responsable. Mais quelqu'un qui se met à quatre pattes et broute de l'herbe en croyant retrouver l'enfance et la nature. L'enfant vit donc toujours dans l'extase et le tremblement. Aristocrate de naissance, il ne devient démocrate qu'à la puberté.

L'humour lui est donc également étranger, non la loi à laquelle il obéit même quand il la transgresse. Aussi est-il toujours coupable sans jamais devenir responsable, ce qui ferait de lui un petit adulte et le sortirait de l'enfance. Hors la loi l'enfant n'existe pas. L'esprit d'enfance est un esprit de mimétisme et d'imitation. L'enfant adore un dieu terrible qui peut à tout moment le foudroyer. Le scepticisme et l'incrédulité moroses viennent à l'âge adulte quand le papillon se change en chrysalide. Les histoires de Saki sont vraies comme des contes de fées et ont le goût de l'extraordinaire comme celui des loups-garous.

GÉRARD JOULIÉ

Note de l'éditeur

Trois satires politiques n'ont pas été incluses dans ce volume, leurs références étant incompréhensibles au lecteur contemporain : *Reginald's Peace Poem*, *John Bull's Christmas Tree* et *The Woman Who Never Should*.

REGINALD

REGINALD

En vérité, j'aurais mieux fait de ne pas proposer à Reginald de m'accompagner à la garden-party des McKillop, d'autant qu'il n'en avait pas tellement envie. Mais voilà, tout le monde peut se tromper.

– Ils savent que vous êtes ici et trouveraient étrange que vous ne veniez pas. Or, je tiens en ce moment à être particulièrement agréable à Mrs McKillop.

– Je sais que vous désirez un de ses chatons persans gris pour Wumples, mâle ou femelle, je l'ignore et veux l'ignorer. (Reginald témoignait d'un superbe mépris pour tout détail autre que vestimentaire.) Et je dois selon vous subir un martyre social pour satisfaire à ces exigences matrimoniales...

– Reginald! Qu'allez-vous chercher là? Vous n'y êtes pas du tout. Mrs McKillop serait simplement très heureuse de vous compter parmi ses invités. Des jeunes gens aussi séduisants que vous sont naturellement un plus dans une garden-party. Vous n'aurez aucun effort à faire, je vous assure. Vous n'aurez ni à jouer au croquet, ni à converser avec l'épouse de l'archidiacre. Il vous suffira d'être élégant, ce que vous êtes naturellement, d'être modérément aimable, et de consommer des crèmes au chocolat avec l'appétit d'un perroquet *blasé*^{*1}. On n'exigera rien de plus de vous, croyez-le bien.

Reginald abaissa les paupières.

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.É.*)

– Il y aura des femmes à la page qui me demanderont si j’ai vu *San Toy*¹; de moins progressistes qui voudront m’entendre parler du Jubilé de diamant². Pour peu qu’on les y encourage, elles sont bien capables de me demander si j’ai vu les Alliés défiler dans Paris. Pourquoi les femmes aiment-elles autant à fouiller dans votre passé? Tenez, elles me font penser à ces tailleurs qui continuent à vous envoyer la facture d’un complet des années après qu’on a cessé de le porter.

– Je commanderai le déjeuner pour une heure; cela vous laisse deux heures et demie pour vous habiller.

Un pli barra le front de Reginald, et je sus alors que j’avais gagné la partie. Il était en train de se demander quelle cravate serait le mieux assortie avec tel gilet.

Mais j’avais quand même quelques appréhensions.



Durant le trajet jusque chez les McKillop, Reginald fit preuve d’une placidité peu commune, et qui ne tenait pas uniquement au fait qu’il portait des souliers d’une pointure trop petite, ce qui ne fit qu’augmenter mes appréhensions. Après avoir lancé Reginald sur la pelouse des McKillop, je l’apostai près d’un attrayant plateau de marrons glacés situé aussi loin que possible de l’épouse de l’archidiacre, et tout en prenant diplomatiquement la tangente j’entendis distinctement l’aînée des filles Mawkby lui demander s’il avait vu *San Toy*.

Il s’était à peine écoulé dix minutes, durant lesquelles j’avais lié très agréablement conversation avec mon hôtesse à qui j’avais promis de prêter *La Cité éternelle* et de lui donner ma recette du lapin mayonnaise, et à qui j’allais en outre proposer un foyer accueillant pour son troisième chaton persan, que je constatai du coin de l’œil que Reginald n’était plus là où je l’avais laissé et que le plateau de marrons glacés était resté intact.

1. Comédie musicale alors en vogue. (*N.d.T.*)

2. Célébration qui marque le soixantième anniversaire d’un événement; dans le cas présent, le jubilé de la reine Victoria, en 1897. (*N.d.É.*)

Je m'aperçus au même instant que le vieux colonel Mendoza s'efforçait de raconter à son auditoire comment il avait introduit le golf aux Indes, et que Reginald se trouvait tout près de lui. Il y a des jours où Reginald est un peu trop fin pour le colonel.

– Lorsque j'étais à Poona en 1876...

– Mon cher colonel, susurra Reginald, quelle idée d'avouer une chose pareille! C'est ainsi qu'on trahit son âge. Quant à moi, rien ne me ferait jamais admettre que j'habitais cette planète en 1876. (Reginald, dans ses flirts les plus éhontés avec la vérité, n'a jamais confessé avoir plus de vingt-deux ans.)

Le visage du colonel prit la teinte d'une figue ayant atteint le comble de sa maturité, tandis que Reginald, ignorant les efforts que j'effectuais pour l'intercepter, s'éloigna d'un pas souple et élastique vers un autre coin de la pelouse, où je le retrouvai quelques minutes plus tard en train d'inculquer au benjamin des fils Rampage, et à portée de voix de sa mère, les principes du dosage de l'absinthe. Je précise en passant que Mrs Rampage occupe une place prépondérante dans les ligues antialcooliques de la région.

À peine avais-je réussi à tirer Reginald de ce qui menaçait de devenir une situation pour le moins embarrassante pour le poster à un endroit d'où il pourrait observer à loisir les joueurs de croquet perdre leur sang-froid que je repartis à la recherche de mon hôtesse, afin de reprendre les négociations concernant le chaton au point où elles en étaient restées. Je ne réussis néanmoins pas à la retrouver tout de suite et ce fut en fin de compte Mrs McKillop qui m'aborda la première, et nullement pour me parler de chats.

– Votre cousin est en train de causer de *Zazà*¹ avec la femme de l'archidiacre, je devrais plutôt dire qu'il parle tout seul, car elle a demandé sa voiture.

Elle avait prononcé ces paroles du ton sec et saccadé de quelqu'un qui s'applique à répéter un exercice de français, et je compris qu'en ce qui concernait Millie McKillop, Wumples était voué à une vie entière de célibat.

1. Opéra de Ruggero Leoncavallo (1857-1919). (*N.d.É.*)

– Si vous le permettez, dis-je précipitamment, je pense que nous aussi nous allons demander notre voiture, et j’entamai alors une marche forcée en direction du terrain de croquet.

Tout le monde y discourait fiévreusement du temps et de la guerre en Afrique du Sud, à l’exception du seul Reginald qui, mollement allongé sur un confortable fauteuil, arborait l’air rêveur et distant d’un volcan qui vient de semer la désolation dans tous les villages à la ronde. L’épouse de l’archidiacre boutonnait ses gants avec un air de détermination qui faisait peur à voir. Il me faudra tripler ma contribution à son Fonds des joyeux dimanches soir si je veux espérer remettre un jour les pieds chez elle.

À ce moment précis, les joueurs de croquet terminèrent leur partie qui s’était déroulée sans faire mine de vouloir s’achever durant tout l’après-midi. Pourquoi, me demandai-je, avait-elle dû s’interrompre juste au moment où une diversion s’aurait nécessaire ?

Tous les invités parurent converger vers la zone de turbulence dont les chaises de l’épouse de l’archidiacre et de Reginald constituaient le centre cyclonal. La conversation retomba et peu à peu s’installa sur la compagnie ce silence lourd d’attente qui précède l’aurore – pour peu que vos voisins n’élèvent pas de volaille.

– L’Arabie, c’est où, dites ? demanda Reginald avec une déconcertante soudaineté.

Il y eut comme des symptômes de débandade. La femme de l’archidiacre me dévisagea avec ce regard que jette un chameau enlisé à la caravane qui poursuit sa route en l’abandonnant à son destin.

J’abattis ma dernière carte.

– Reginald, il se fait tard, lui dis-je, et la brume se lève.

Car je n’étais pas sûre que la boucle élaborée qui se dressait au-dessus de son sourcil droit survivrait à une brume marine.

+

– Je ne vous emmènerai jamais plus à une garden-party. Jamais... Vous m’entendez ! Vous vous êtes conduit de manière

abominable... Et d'abord, qu'est-ce que c'est que cette histoire d'« Arabie, c'est où, dites »?

L'ombre d'un regret sincère passa sur le visage de Reginald à la pensée des occasions manquées.

– Au fond, dit-il, une cravate abricot eût été mieux assortie à mon gilet lilas.

REGINALD ET LES CADEAUX DE NOËL

Je tiens à ce qu'il soit bien entendu, dussé-je le claironner à la ronde, dit Reginald, que je ne désire à aucun prix de livre de prières *George prince de Galles* comme cadeau de Noël.

Il devrait, continua-t-il, exister des cours d'éducation technique concernant l'art d'offrir des présents. C'est, à l'heure qu'il est, une matière totalement ignorée et les idées en vogue à ce sujet ne font guère honneur à une société civilisée.

On peut citer par exemple la cousine de province qui pense qu'une cravate est toujours utile et qui vous envoie une de ces horreurs à pois sans nom qu'on ne saurait porter que dans le secret de son cabinet ou à la rigueur dans Tottenham Court Road. Elle eût bien mieux fait de la conserver pour attacher les branches d'un groseillier qu'elle aurait soutenues tout en effrayant les oiseaux – car c'est un fait avéré que la mésange de nos campagnes possède un goût esthétique bien plus raffiné qu'une parente de province ordinaire.

Et puis il y a les tantes, qui constituent une classe à part et fort difficile en matière de cadeaux. L'ennui, c'est qu'on fait leur connaissance toujours trop tard. Et quand on a réussi par miracle à leur faire comprendre qu'on ne porte pas de mitaines rouges dans le West End, voilà qu'elles passent de ce monde à l'autre, ou se brouillent bêtement avec la famille. C'est pourquoi le nombre de tantes correctement dressées est toujours si faible.

Prenez ma tante Agatha, *par exemple**, qui m'a envoyé une paire de gants pour Noël et qui a même poussé la délicatesse

jusqu'à en choisir une qui avait le nombre correct de boutons. Seulement ce n'était pas ma peinture. Je les ai envoyés illico à un garçon que je déteste cordialement. Naturellement il ne les a pas mis, mais il aurait pu le faire. C'est à ces moments-là que la mort – contrairement à ce qu'on raconte – fait sentir son aiguillon. Cela m'a procuré presque la même satisfaction que si j'avais envoyé des fleurs blanches à son enterrement. J'ai aussitôt écrit à ma tante pour lui dire que c'était exactement ce dont j'avais besoin pour voir mon existence éclore comme une rose. Elle a dû me trouver bien frivole, car elle vient du Nord où l'on vit dans la crainte de Dieu et du comte de Durham. (Reginald affecte une connaissance exhaustive des choses de la politique, ce qui le dispense d'en parler.) Les tantes qui ont quelques gouttes de sang étranger s'entendent en général mieux à ce genre de choses; mais quand on ne peut choisir sa tante, ce qui est habituellement le cas, le plus sage est de choisir soi-même son cadeau et de lui envoyer ensuite la facture.

Même ceux qui vous connaissent et qui se proclament vos amis ont parfois d'étranges idées à ce sujet. Non, je ne collectionne pas les éditions bon marché des *Rubaiyat* d'Omar Khayyam. J'ai fait cadeau des quatre dernières éditions qu'on m'a offertes au garçon d'ascenseur et j'aime à l'imaginer en train de les lire à sa vieille mère avec les notes de FitzGerald¹. Les garçons d'ascenseur ont toujours de vieilles mères, ce qui prouve sans doute l'excellence de leurs sentiments.

Personnellement, je ne perçois pas la difficulté de choisir des cadeaux convenables. Aucun garçon qui a su se donner quelques rudiments d'éducation ne saurait manquer d'apprécier l'une de ces somptueuses bouteilles de liqueur qu'on voit si joliment exposées à la vitrine de chez Morel et qu'on ne serait d'ailleurs nullement embarrassé de recevoir en double. Car il existe toujours cet élément délicieux de suspense – sera-ce de la crème de menthe ou de la Chartreuse? – semblable à la sensation qui vous saisit quand votre partenaire de bridge abat sa carte. On peut dire ce qu'on voudra du déclin du christianisme;

1. Edward FitzGerald (1809-1833), poète et traducteur des *Rubaiyat*. (N.d.É.)

le système religieux qui a produit la Chartreuse verte ne pourra jamais vraiment mourir.

Et puis il y a les verres à liqueurs, les fruits confits, les bijoux de toutes sortes, les tentures et tant d'autres choses également délicieuses, sans parler du luxe de se faire régler ses factures. En matière de bijoux, je ne crains pas les rubis, contrairement à la femme vertueuse de la Bible. Elle devait être difficile à satisfaire au moment de Noël: je ne vois guère qu'un chèque en blanc pour lui régler son compte. Heureusement qu'elle n'a pas fait de vieux os.

Ce qu'il y a d'agréable avec moi, conclut Reginald, c'est qu'un rien me fait plaisir. On peut m'offrir n'importe quoi, à l'exception toutefois d'un livre de prières pour Noël.

REGINALD À L'ACADÉMIE

– C'est très souvent dans un souci de légitime défense qu'on se rend à l'Académie, décréta Reginald. Car il faut bien trouver un sujet de conversation avec ses cousins de province.

– Pour eux je dirai même qu'il s'agit presque d'un rite religieux, observa son interlocuteur. Une sorte de Mecque artistique, et quand les bons s'en vont, ils vont...

– ... à la fondation Chantrey¹. Pour moi, la question, c'est de savoir de quoi ils peuvent bien parler à la campagne.

– Il y a deux sujets de conversation qui reviennent sans cesse sur leurs lèvres : le premier, ce sont les domestiques (que ferions-nous sans eux?) et le second, c'est de quel rapport peut être la volaille. Le premier est, je crois, obligatoire, et le second facultatif.

– L'Académie en tant que telle n'est donc pas suffisante pour alimenter les conversations, reprit Reginald.

– Serait-elle plus tolérable sans les tableaux?

– Les tableaux ne sont pas gênants. On peut toujours les regarder quand on est las de promener ses yeux sur les gens qu'on connaît de près ou de loin. On peut toujours s'absorber dans la contemplation d'une toile quand on veut éviter un fâcheux.

– On ne s'en tire pas toujours aussi facilement. Il y a toujours l'inévitable dame qui prétend vous avoir rencontré dans

1. Le sculpteur Sir Francis Legatt Chantrey (1781-1841) légua ses biens à la Royal Academy en 1840 dans le but d'encourager les beaux-arts britanniques. (*N.d.É.*)

les landes du Devonshire ou sur les monts Matobo, ou je ne sais où, et qui vous fonce dessus en s'exclamant : « Comme c'est drôle de se rencontrer là. » Personnellement, je ne trouve pas ça drôle du tout.

– C'est très exactement ce qui vient de m'arriver, enchaîna Reginald d'une voix plaintive. Je suis tombé sur une dame ou plutôt une dame est tombée sur moi qui prétendait m'avoir rencontré en Bretagne l'été dernier.

– Vous n'avez pas été trop brutal avec elle, j'espère.

– Je lui ai simplement dit avec tous les égards voulus et tous les ménagements possibles que l'art de vivre le plus difficile de tous à pratiquer consistait à éviter l'inévitable.

– A-t-elle tout de suite noté cette pensée lumineuse au dos d'un catalogue ?

– Pas sur le moment, du moins. Elle a marmonné quelque chose du genre « comme c'est spirituel ». Comme si on allait à l'Académie pour faire de l'esprit, je vous le demande.

– Faire des traits d'esprit au milieu de l'après-midi suppose évidemment qu'on ne dînera pas en ville le soir.

– Au fait, je ne sais plus si j'ai ou non accepté de vous une invitation à dîner ce soir chez Kettner.

– Je me souviens distinctement quant à moi de ne vous avoir adressé aucune invitation de cette sorte.

– Un tel degré de certitude ne convient guère à la jeunesse. Considérons donc ce point comme réglé. Mais de quoi parlions-nous au juste ? Ah oui, de tableaux. Personnellement, je les aime beaucoup. Ils sont si vrais, si rafraîchissants. Bref, ils sont là une fois pour toutes, ce n'est pas comme nous qui hésitons toujours entre l'être et le néant.

– C'est vrai, ils nous permettent d'échapper à nous-mêmes.

– C'est l'inconvénient du portrait.

– Comment cela ?

– Eh bien, oui. En général nos amis les plus cordialement détestés n'ont de cesse de vouloir passer à la postérité sous l'image la plus flatteusement infidèle d'eux-mêmes qu'ils peuvent se procurer. Et puis, la postérité, j'ai toujours détesté ça. Elle tient toujours à avoir le dernier mot. Certes, pour ce qui est des portraits, il y a toujours des exceptions.

- Comme quoi, par exemple?
- Eh bien comme de mourir avant d’avoir été peint par Sargent, c’est comme de monter au ciel prématurément.
- C’est une catastrophe qu’on peut toujours éviter, pour peu qu’on soit suffisamment distrait.
- Si vous cherchez à être grossier, dit Reginald, je dînerai avec vous également demain soir. Non, voyez-vous, ce que je reproche surtout aux tableaux exposés à l’Académie, ce sont leurs titres. Pourquoi diable intituler *Rêve de paix sans nuages* un tableau qui représente un ruisseau à truites parfaitement réaliste avec au premier plan un lapin qu’on pourrait presque palper? Ce n’est pas raisonnable, non?
- Parce que, selon vous, un titre devrait économiser la description plutôt que de stimuler l’imagination?
- Convenablement choisi, il devrait faire les deux. Ainsi j’ai appelé ma chatte Derry.
- Ce nom ne suggère à mon esprit rien d’autre que des sièges interminables durant de sanglantes guerres de religion. Il est vrai que je ne connais pas votre chatte.
- Oh, ne faites pas l’âne. C’est un nom charmant auquel elle répond d’ailleurs quand ça lui chante. Et puis la nuit, quand il y a des bruits suspects, je peux toujours les déchiffrer: Derry & Toms¹.
- Vous feriez fortune dans la publicité. Mais je ne suis pas sûr qu’appliqué à des tableaux votre système ne s’avère pas en fin de compte trop ingénieux pour de simples cousins de province.
- Toute réforme a ses victimes. Vous ne pouvez tout de même pas demander au veau gras de partager l’enthousiasme des anges à l’occasion du retour du fils prodigue. Autre péché mignon de l’Académie: ses luminaires ne doivent pas éclairer trop tôt. On les voit revenir année après année comme les troubles dans les Balkans ou des projets d’urbanisme, et ce n’est que quand ils ont barbouillé des centaines d’hectomètres carrés de toile qu’ils commencent à être reconnus. Et alors ils sont complètement éteints.

1. Grand magasin de Londres, mais aussi jeu de mots, *toms* signifiant « matous ». (*N.d.É.*)

– Je ne sais plus qui, mais sûrement quelqu'un de très bien, a dit que si on n'avait pas percé avant trente ans, on n'arriverait jamais à rien.

– Mais, dit Reginald, atteindre trente ans, n'est-ce pas déjà un échec?

REGINALD AU THÉÂTRE

– Somme toute, dit la duchesse avec une pointe de lassitude dans la voix, il existe un certain nombre de choses auxquelles on ne peut décidément se soustraire : le bien, le mal, la rectitude morale, une conduite honorable ont certaines frontières clairement définies qu'on ne saurait déceimment transgresser.

– C'est comme l'Empire russe, répliqua Reginald. Le problème, c'est que ces frontières ne se trouvent pas toujours au même endroit.

Reginald et la duchesse éprouvaient une méfiance mutuelle, tempérée par une curiosité qu'on pourrait qualifier de scientifique. Reginald considérait que la duchesse avait encore beaucoup à apprendre et notamment de ne pas sortir du Carlton en coup de vent comme une petite main qui aurait peur de rater son dernier bus. Une femme capable de manquer ses sorties, arguait-il, peut aussi bien quitter Londres avant la fin de la saison et mourir au mauvais moment, au mauvais endroit, d'une maladie surannée. La duchesse, elle, estimait que les principes éthiques de Reginald ne s'élevaient guère au-dessus de ce que les circonstances exigeaient.

– Certes, reprit-elle avec un regain d'agressivité dans la voix, la mode aujourd'hui est au changement. On trouve beau tout ce qui bouge, tout ce qui évolue, tout ce qui s'agit. Il paraît que nous ne serions qu'une forme à peine améliorée du singe primitif. Cette doctrine doit vous plaire, je suppose.

– Je la trouve pour ma part un peu prématurée ; chez la plupart des gens que je connais, le processus est loin d'être achevé.

– Vous n’êtes pas non plus très religieux, si je comprends bien.
– Détrompez-vous encore une fois. La mode aujourd’hui concilie une disposition d’esprit catholique romaine doublée d’une conscience agnostique; on marie ainsi une forme de médiévalisme imagée au côté pratique et extensible de la modernité. Je suis assez pour ce genre de mariage.

La duchesse se mordit légèrement les lèvres. Elle faisait partie de ces gens qui considèrent l’Église anglicane avec l’affection quelque peu condescendante qu’on peut avoir pour un animal familier qui aurait grandi dans votre potager.

– J’imagine cependant que même un homme comme vous tient certaines choses pour sacrées, comme le patriotisme, par exemple, l’Empire britannique et les responsabilités morales qui en découlent, les liens du sang, etc.

Reginald attendit quelques secondes pour répondre, que le seigneur de Rimini utilisa pour sonder les possibilités acoustiques du théâtre.

– L’ennui avec le théâtre, c’est qu’on ne s’entend pas parler. Bien sûr que j’accepte l’empire et toutes les responsabilités qui en découlent. Mais quand la saison sera terminée, il faudra bien que vous m’expliquiez la fraternité de sang qui unit un Canadien français à un Hindou flegmatique ou à un quelconque natif du Yorkshire.

– Mais oui, l’empire sur lequel le soleil ne se couche jamais, terre d’espoir et de gloire, etc. etc., cita la duchesse dont les joues se colorèrent à cette évocation. Nous ne devons jamais oublier que nous faisons partie du grand Empire anglo-saxon.

– Lequel, ne l’oublions pas non plus, est en passe de devenir rapidement un faubourg de Jérusalem. Un faubourg très agréable, je n’en doute pas, mais un faubourg tout de même.

– Vraiment, s’entendre dire qu’on habite un faubourg quand on est conscient de répandre les bienfaits de la civilisation sur le monde entier, je trouve cela un peu raide. Vous allez me dire que la philanthropie n’est qu’une illusion rassurante: mais vous devez bien admettre que partout où sévissent la misère ou la famine, nous mettons immédiatement en œuvre tous les moyens de les soulager, et ce quelles que soient les distances. Avouez tout de même que ce n’est pas rien.

La duchesse fit une pause, triomphante. Elle avait tenu les mêmes propos récemment dans un salon où ils avaient reçu un accueil favorable.

– Vous est-il jamais arrivé de vous promener un soir d’hiver le long de la Tamise? demanda Reginald.

– Grands dieux, non! Quelle question!

– Ce n’en était pas une. Tout juste une réflexion. Il faut bien que la philanthropie, pratiquée dans un monde où tout est fondé sur la concurrence, présente une colonne débit aussi bien qu’une colonne crédit. Les jeunes corbeaux réclament à manger, eux aussi.

– Et ils reçoivent leur pâture.

– Exactement. Ce qui suppose que quelque chose a bien servi à les nourrir.

– Oh, je sais bien que vous ne dites ça que pour m’exaspérer. Vous avez dû lire Nietzsche au point de perdre tout sens moral. Puis-je vous demander s’il existe encore des lois qui régissent votre conduite?

– Je crois à certaines règles immuables qu’on observe pour sa commodité. Comme d’éviter par exemple de se montrer grossier envers tous les étrangers à barbe grise et à l’air inoffensif susceptibles d’être rencontrés dans des forêts de pins ou dans le fumoir de quelque palace continental. Parce que ce genre d’individus s’avère presque toujours être le roi de Suède.

– Ces contraintes doivent vous être insupportables, j’imagine. De mon temps, les jeunes gens étaient charmants et innocents.

– Maintenant, ils se contentent d’être charmants. Il faut bien se spécialiser quand les temps deviennent difficiles. Ce qui me fait penser à cet homme à qui l’on demandait ce qu’il désirait le plus au monde. J’ai dû lire ça dans quelque livre sacré. Comme il ne désirait ni honneurs, ni titres, ni dignités, mais seulement une immense fortune, il reçut tout le reste par-dessus le marché.

– Dans quel livre sacré avez-vous bien pu lire une chose pareille?

– Mais dans le plus sacré de tous, pardi, le Debrett¹, ma chère.

1. L’annuaire de la noblesse britannique. (*N.d.T.*)

REGINALD ET LES CHORISTES

– Ne deviens surtout jamais un pionnier, écrivait Reginald à son plus tendre ami. Comme tu le sais, c’est au chrétien le plus zélé qu’échoit ordinairement le lion le plus féroce.

Car Reginald était à sa façon un pionnier.

Aucun autre membre de sa famille n’avait rien qui approchât le blond vénitien de sa chevelure ni son sens de l’humour, outre qu’ils utilisaient tous des primevères pour décorer le chemin de table.

Ils ne purent donc jamais comprendre Reginald qui se levait tard et déjeunait d’un toast tout en tenant des propos irrespectueux sur l’univers. La famille mangeait, elle, du porridge et prenait tout au sérieux, même la météo.

La famille fut donc soulagée lorsque la fille du pasteur entreprit de réformer Reginald. Elle s’appelait Amabel, et ce nom était la seule extravagance que se fût jamais permise son père. Amabel passait pour une beauté et pour une jeune fille intellectuellement douée. Elle ne jouait pas au tennis et l’on prétendait qu’elle avait lu *La Vie des abeilles* de Maeterlinck. Dans un petit village campagnard, le seul fait de ne pas jouer au tennis et de lire Maeterlinck vous fait automatiquement passer pour un intellectuel. Elle s’était par ailleurs rendue deux fois à Fécamp pour apprendre à parler correctement le français auprès d’Américains qui y séjournaient : elle avait donc acquis une certaine connaissance du monde qui devait, semble-t-il, lui permettre d’entreprendre avec succès la réforme morale d’un jeune mondain.

D'où la joie dont s'émut la famille lorsque Amabel résolut de ramener au bercail la brebis égarée.

Amabel commença sa campagne en invitant son innocent élève à venir prendre le thé dans le jardin du presbytère ; elle croyait à la saine influence d'un décor naturel, n'ayant jamais été en Sicile où les choses sont différentes de ce qu'elles sont ici.

Et comme toute femme qui prêche le repentir à un jeune homme faible et dissolu, elle insista sur le péché de désœuvrement qui paraît toujours tellement plus grave à la campagne où les gens se lèvent de bon matin pour voir si une nouvelle fraise n'a pas poussé durant la nuit.

Reginald évoqua les lys des champs qui se contentent d'être beaux sans se soucier d'entrer en compétition avec le monde.

– Mais ce n'est pas un exemple que nous pouvons suivre, protesta Amabel d'une voix entrecoupée.

– Hélas, je ne le sais que trop bien. Vous n'imaginez pas la peine que je me donne pour rivaliser avec la simplicité esthétique des lys.

– Vous êtes décidément bien vain de votre aspect physique. Une âme vertueuse est infiniment préférable à un beau visage.

– Vous convenez du moins avec moi que les deux sont incompatibles. Ce n'est pas pour rien qu'on parle des fleurs du mal.

Amabel commença de se rendre compte que la victoire n'est pas toujours la récompense du plus fort. Aussi, recourant aux ruses immémoriales de son sexe, elle abandonna l'attaque frontale et parla de sa solitude mentale, du travail qu'elle effectuait pour la paroisse sans aucune assistance, de son découragement, et, le moment venu, produisit des fraises à la crème. Ce dernier argument emporta la conviction de Reginald, et quand sa préceptrice laissa entendre qu'il pourrait s'engager sur la route étroite et escarpée de la vertu et de l'effort en l'aidant à surveiller la sortie annuelle des bucoliques mouflets qui composaient le chœur de la paroisse, on vit s'allumer dans les yeux de Reginald la flamme fiévreuse du converti.

Reginald fit ses premiers pas tout seul sur la voie ardue. Les femmes les plus vertueuses ne sont pas à l'abri d'un coup de froid, et Amabel dut garder la chambre pendant quelques jours pour être restée trop longtemps assise sur la pelouse humide.

Reginald y vit un signe et un encouragement de la Providence, car il avait toujours rêvé de diriger une sortie de choristes. Avec une intuition digne des plus fins stratèges, il conduisit ses jeunes et ingénus protégés jusqu'au bord d'un ruisseau qui traversait le bois le plus proche et leur permit de se baigner, puis, s'étendant sur les vêtements épars qu'ils avaient abandonnés sur la berge, il se mit à réfléchir sur leur avenir immédiat qui, décréta-t-il, devait commencer par une procession bachique à travers le village. La prévoyance l'avait fait se munir pour l'occasion d'une réserve de sifflets, mais l'introduction d'un bouc détaché d'un verger voisin lui parut une brillante improvisation. En fait, se dit Reginald, il aurait fallu des peaux de panthères; et ceux des enfants qui avaient emporté des mouchoirs à pois furent autorisés à les porter, ce qu'ils firent avec joie. Reginald dut s'avouer que, vu le temps dont il disposait, il lui serait impossible d'enseigner à ces néophytes tout frissonnants un péan en l'honneur de Bacchus; aussi leur fit-il entonner un hymne plus familier, bien que moins approprié aux circonstances, sur les vertus de la tempérance. Après tout, se dit-il, c'est l'intention qui compte et le cœur qu'on y met. À l'instar des auteurs dramatiques le soir d'une première, il demeura discrètement en retrait, tandis que la procession déroulait lugubrement ses anneaux en direction du village. Les chants s'étaient tus bien avant qu'on eût atteint la grand-rue, mais le triste piaillage des pipeaux attira les habitants sur le seuil de leur maison. Reginald déclara qu'il avait vu un spectacle similaire sur des tableaux, mais les villageois, qui n'avaient jamais rien vu de tel, ne se gênèrent pas pour lui en faire la remarque.

Quant à la famille de Reginald, elle ne lui pardonna jamais son incartade. Il est vrai qu'aucun de ses membres n'avait le sens de l'humour.

REGINALD ET LES SOUCIS

J'ai, dit Reginald, une tante qui se fait beaucoup de soucis. Enfin, ce n'est pas une vraie tante – une manière de dilettante –, et ses soucis ne sont pas réellement des soucis. Comme elle jouit d'une certaine popularité dans le monde et qu'elle n'a pas de tragédie domestique à proprement parler, elle adopte volontiers les soucis à la mode, y compris moi-même. À cet égard, elle est l'antithèse absolue de ces femmes douces et résignées que nous avons tous connues, qui, elles, ont eu de vrais malheurs et qui depuis portent des œillères. Bien sûr, on ne les en aime que davantage, même si elles nous mettent toujours un peu mal à l'aise. Pour moi, elles me font irrésistiblement penser à ces canards qui, avec une allégresse un peu forcée, continuent de courir en battant des ailes après qu'on leur a coupé la tête. Les canards ne trouvent jamais le repos. Ma tante, elle, a une très jolie couleur de cheveux, une cuisinière qui est toujours en bisbille avec les autres domestiques – ce qui est un bon signe – et une conscience qui la laisse tranquille onze mois par an et qui ne se réveille que pendant le Carême à seule fin d'embêter la famille de son mari, protestants bornés et tatillons. Dotée de tous ces avantages naturels – au nombre desquels elle place le bronze cuivré de ses cheveux (et c'est un point sur lequel elle ne souffre aucune discussion) –, elle est bien obligée d'aller chercher ses soucis là où ils se trouvent, c'est-à-dire au hasard de l'actualité. Le système a cet avantage que l'on peut accommoder ses soucis relativement à ses autres engagements, alors que les vrais tracasseries arrivent généralement à l'heure du repas,

pendant qu'on est en train de s'habiller ou à d'autres moments solennels. J'ai connu autrefois un canari qui essayait désespérément de fonder une famille, et l'on s'était habitué à ses échecs répétés – c'était même devenu un sujet de plaisanterie à la longue – comme à la vente de la baie de Delagoa, qui, si elle se réalisait, ôterait le pain de la bouche des agences de presse : et voilà qu'un jour les efforts de ce brave canari se trouvèrent couronnés de succès au beau milieu de la prière familiale. Je dis au milieu, mais ce fut en réalité à la fin. On ne peut pas continuer de remercier le ciel de nous envoyer notre pain quotidien alors même qu'on se demande ce que peut bien manger une nichée de canaris.

Pour le moment, ce qui tracasse avant tout ma tante, c'est le sort des juifs en Roumanie. Personnellement, je trouve aux juifs deux qualités majeures : ils sont très bons envers leurs pauvres et envers nos riches. J'imagine qu'en Roumanie ce doit être plus facile qu'ici de vivre au-dessus de ses moyens. L'ennui, chez nous, c'est que tous ceux qui ont de l'argent à jeter par les fenêtres sont incapables de les ouvrir. Ainsi, par exemple, ce fonds de solidarité destiné à venir en aide aux victimes des catastrophes imprévues – qu'est-ce qu'une catastrophe imprévue, je vous le demande. Prenez cette pauvre Marion Mulciber qui s'imaginait pouvoir jouer au bridge comme elle s'imaginait pouvoir descendre une colline à bicyclette. Eh bien, ça s'est terminé à l'hôpital. Et maintenant elle est dans un couvent. Elle a perdu tout ce qu'elle avait et elle a donné le reste à Dieu. On ne peut pourtant pas parler à son sujet de catastrophe imprévue. C'était tout à fait prévisible. Je dirais même plus : elle y était prédestinée. Quand elle est née, les médecins lui en ont donné pour quinze jours, et elle s'est entêtée à leur donner tort. Les femmes sont tellement obstinées.

Et maintenant il y a la question éducative. Personnellement, c'est un problème qui me laisse parfaitement indifférent. C'est une question qui n'intéressait déjà personne quand j'étais à l'école et que l'on faisait tout ce qu'il fallait pour tenter de nous y intéresser. Ce qui vaut la peine d'être appris, ce n'est pas à l'école qu'on l'apprend, et le reste on l'a vite oublié. La raison pour laquelle nos parents sont tellement ignorants tient au fait

qu'ils ont dû commencer par oublier tout ce qu'on leur avait appris avant notre naissance. Naturellement, je crois à l'étude de la nature. Comme je le disais tantôt à Lady Beauwhistle, si vous voulez savoir ce que c'est que l'élégance la plus élaborée, la plus consciente de soi, étudiez le comportement d'un chat persan en train de pénétrer dans un salon bondé, et adoptez-le ensuite pendant une quinzaine, et nous verrons bien si vous avez des dispositions. Les Beauwhistle ne sont pas nés dans la pourpre, vous savez, mais ils s'y installent peu à peu, par acomptes si j'ose dire : tant au comptant et le reste au petit bonheur la chance. Ce sont des gens qui ont bon cœur et qui n'oublient jamais les anniversaires. Lui, je ne sais plus trop ce qu'il était, mais il a travaillé dans la City, fontaine de tout patriotisme. Quant à elle, ses robes viennent de Paris, mais elle les porte avec un fort accent anglais. Ce qui prouve bien son civisme. Ce qui montre aussi qu'elle a reçu une éducation très stricte, c'est qu'elle se donne un mal de chien pour bien faire ce qui en principe ne se fait pas. Ce qui aujourd'hui n'a d'ailleurs plus guère d'importance, comme je me tue à le lui dire : je connais des gens parfaitement vertueux qui sont reçus partout.

REGINALD ET LES INVITATIONS

L'ennui, c'est qu'on ne connaît jamais vraiment son hôte et son hôtesse. On finira par bien connaître leurs fox-terriers et leurs chrysanthèmes, on saura le genre d'histoire qu'on peut raconter au salon ou qu'il vaut mieux dire en aparté de peur de choquer l'opinion publique : mais nos hôtes resteront toujours pour nous une sorte de sous-bois ombreux qu'on n'a jamais vraiment le temps d'explorer.

J'ai séjourné quelquefois chez quelqu'un dans le Warwickshire qui cultivait ses terres et qui à part ça ne faisait pas de vagues. On ne lui aurait même pas supposé une âme, c'est peu dire ; or quelque temps après, voilà qu'il enlevait la veuve d'un dompteur de lions et qu'il s'installait comme professeur de golf quelque part le long du golfe Persique. Ce qui était parfaitement immoral, je vous l'accorde, car c'était un joueur des plus médiocres, mais qui dénote tout de même un certain culot. Sa femme fut bien à plaindre, car il était la seule personne de la maison à pouvoir venir à bout de la cuisinière, si bien que désormais elle fait toujours suivre ses invitations à dîner de l'expression *Deo volente* (si Dieu le veut). Et même si Dieu ne le veut pas toujours, il vaut mieux perdre un mari qu'une cuisinière, car une maîtresse de maison qui perd une cuisinière ne retrouve jamais tout à fait sa position dans le monde.

Je suppose qu'il en est de même pour les hôtes. Ils ont rarement l'occasion de bien connaître leurs invités, et souvent quand ils commencent à faire un peu mieux connaissance avec eux, ils semblent devoir y renoncer tout à coup. C'est un phénomène

très étrange mais que j'ai eu l'occasion de vérifier à plusieurs reprises. Quand j'ai quitté ces gens dans le Dorsetshire, il soufflait une petite bise glaciale. Voyez-vous, ils m'avaient invité à une partie de chasse, et j'avoue que je ne suis pas un très bon chasseur. Il n'y a rien de plus monotone, à mon avis, que la chasse à la perdrix : quand vous en manquez une, vous les manquez toutes. Telle est du moins mon expérience. Et après la chasse, comme nous étions au fumoir, ils se sont moqués de moi sous prétexte que j'en avais raté une à dix mètres. On aurait dit un troupeau de bœufs qui cherchent à taquiner un taon. Aussi le lendemain je me suis levé à l'aube – je sais que c'était à l'aube, parce que l'on entendait le pépiement des alouettes dans le ciel, et que l'herbe était tout imprégnée de rosée – et je me suis ensuite mis en quête de ce qu'il pouvait y avoir de plus voyant en fait d'oiseau ; puis, mesurant la distance qui m'en séparait, dans la mesure du possible, j'ai fait feu de toutes mes forces. Ils ont bien sûr prétendu après coup qu'il s'agissait d'un oiseau domestique, ce qui est ridicule, car il a eu l'air très effrayé après les premiers coups de feu. Puis il s'est calmé un peu, et quand il eut cessé de dire adieu au paysage à coups de battements d'ailes, j'ai dit au petit aide-jardinier de le traîner dans le vestibule afin que tout le monde pût le voir en se rendant dans la salle à manger. Quant à moi, je me suis fait servir dans ma chambre. Je me suis laissé dire par la suite que ce repas avait été empreint d'un esprit fort peu chrétien. Je suppose qu'introduire un paon dans une maison doit porter malheur. En tout cas, quand j'ai pris congé de mon hôtesse, j'ai immédiatement vu dans son œil qu'elle m'avait rayé définitivement de son carnet d'adresses.

On trouve, bien sûr, des hôtesse qui sont prêtes à tout vous pardonner, même vos instincts pavonicides (si un tel mot existe), pour peu que vous soyez suffisamment joli garçon et suffisamment insolite pour trancher sur le reste de la compagnie ; et il y en a d'autres comme la jeune fille qui lit Meredith et qui apparaît aux heures de repas avec une ponctualité inhabituelle dans une robe qu'elle a faite elle-même et dont elle n'a pas fini de se repentir. Elle finira pourtant par se dénicher un mari aux Indes et reviendra admirer les toiles de la Royal Academy en

pensant qu'un plat de crevettes au curry constitue le summum d'un déjeuner digne de ce nom. C'est alors qu'elle peut devenir réellement dangereuse ; mais elle ne sera jamais pire que celle qui s'amuse à vous bombarder de questions saugrenues sans la moindre provocation de votre part. Ainsi l'autre jour, alors que j'essayais de réfléchir à ce que je disais afin de ne pas débiter trop d'âneries (encore que c'est souvent quand on parle sans réfléchir qu'on en dit le moins), ne voilà-t-il pas mon hôtesse qui se met à me demander combien de poulets peuvent entrer dans un poulailler de trois mètres sur deux, ou quelque chose d'aussi incongru. Des masses, lui ai-je répondu, surtout si vous fermez bien la porte, ce dont elle ne s'était jamais avisée, si j'en juge par le silence méditatif dans lequel elle s'absorba pendant le reste du dîner.

Évidemment on prend parfois des risques, et l'on commet des erreurs qui peuvent néanmoins s'avérer fructueuses à long terme. Prenons nos anciennes colonies d'Amérique, par exemple. Si nous ne les avons pas aussi sottement perdues, nous n'aurions jamais eu d'Américains pour venir nous enseigner comment s'habiller ou se coiffer ; or il faut bien que les idées viennent de quelque part, n'est-ce pas ? Même les voyous ont une patrie. J'ai idée pour ma part qu'ils ont été inventés en Chine il y a des siècles et des siècles, quand nous dormions encore. L'Angleterre doit se réveiller, comme l'a dit l'autre jour le duc de Devonshire. Ah, non ? C'était quelqu'un d'autre ? Non, non, je ne suis pas de ceux qui désespèrent de l'avenir. Il finit toujours bien par arriver. À quoi bon s'en préoccuper ? Et puis il a toujours des choses très gentilles à dire sur le passé. Imaginez un peu nos petits neveux s'avisant de me trouver sympathique. J'en ai froid dans le dos.

Tenez, il y a des moments où l'on voudrait être Hérode.

REGINALD AU CARLTON

– Décidément, le climat est des plus variables cette année, observa la duchesse. Il est regrettable, et en disant cela je pense particulièrement aux pauvres, que nous ayons eu cette période de grand froid quand le prix du charbon avait tellement monté.

– Quelqu'un a fait remarquer, releva Reginald, que la Providence était toujours du côté des gros dividendes.

La duchesse grignota un anchois d'un air faussement indigné. Elle était de ces gens de la vieille école qui ne badinent pas avec les dividendes.

Reginald lui avait laissé le choix du restaurant, mais il avait pris soin de sélectionner lui-même le vin, sachant pertinemment que le bordeaux fait partie de ces sujets qui échappent à l'intuition féminine. Une femme choisira volontiers un mari pour une amie moins jolie qu'elle, elle se passionnera pour une discussion politique à laquelle elle n'entend rien, mais elle hésitera toujours devant un bordeaux.

– Les hors-d'œuvre ont toujours présenté pour moi un intérêt pathétique, dit Reginald. Comme l'enfance de l'âge adulte, ils sont suivis d'un plat de résistance qui est parfois tellement résistant qu'on regrette de ne pas avoir pris davantage de ces ravigotants petits hors-d'œuvre. J'adore observer la manière dont les gens pénètrent dans un restaurant. Il y a la dame qui entre en coup de vent comme si sa vie tout entière dépendait du caprice d'une épingle à nourrice qui pourrait la lâcher à tout moment, et qu'on voit avec soulagement atteindre sa chaise sans encombre. Et puis il y en a qui rentrent avec l'air important de

ceux qui accomplissent un devoir sacré comme s'ils étaient les anges de la mort visitant une ville dévastée par la peste. C'est là un type de Britannique qu'on voit très souvent à l'étranger. Ajoutons-y aujourd'hui le type du bourgeois de Johannesburg qui a toujours l'air de trimballer avec lui une atmosphère de rallye.

– À propos d'hôtels à l'étranger, dit la duchesse, je suis en train de rassembler des notes pour une conférence sur l'influence éducative des voyages modernes d'un point de vue essentiellement moral. Je parlais tantôt à la tante de Lady Beauwhistle qui revient de Paris. C'est une femme absolument adorable...

– Et si sottise. Encore qu'en ces temps de femmes savantes et de bas bleus la sottise ne soit pas à dédaigner. Il y a, paraît-il, des Parisiens qui ont subi le siège de Paris sans même savoir que la France et l'Allemagne étaient en guerre. Eh bien, la tante de Beauwhistle aurait passé tout l'hiver à Paris au moment de l'affaire Thérèse Humbert¹ en s'imaginant tout le long que le nom d'Humbert était celui d'une marque de bicyclette... Et j'ai lu, je crois, quelque part sous la plume très autorisée d'un évêque ou de quelque autre sommité de ce genre, que nous retrouverons dans un autre monde tous les animaux que nous avons connus sur terre. Vous imaginez-vous devant vous présenter à l'assiette de fritures qu'on vous aura servie dernièrement chez Prince's! Nerveux comme je suis, je serais bien capable de ne parler que de citron. N'empêche qu'ils se sentiraient encore plus humiliés si on les avait laissés sur l'assiette. Pour ma part, je sais très bien que si je devais finir dans celle d'un cannibale, je serais horriblement vexé s'il ne me trouvait pas à son goût et qu'il me laissât pour compte.

– Mon idée de conférence, reprit précipitamment la duchesse, serait de me demander si les voyages que nos compatriotes effectuent sur le continent et la promiscuité qui en résulte n'ont pas pour effet d'affaiblir la fibre morale de la conscience sociale. Nous avons tous des connaissances qui sont des gens parfaitement respectables tant qu'ils résident en

1. Thérèse Humbert (1855-1918), aventurière française, instigatrice d'une escroquerie ayant fait grand bruit à la fin du XIX^e siècle. (*N.d.É.*)

Angleterre, et qui, du jour où ils traversent la Manche, changent du tout au tout au point d'en devenir méconnaissables.

– C'est ce que j'appelle une morale extensible, observa Reginald, et c'est aussi une preuve de savoir-vivre que de prendre ce qu'il y a de meilleur dans chaque pays. Or quand on considère combien certaines lignes étrangères facturent les excédents de bagages, on est parfois bien aise de laisser sa réputation chez soi.

– Un scandale, mon cher Reginald, est toujours un scandale, qu'il ait lieu à Monaco ou à Exeter.

– Un scandale... ma chère Irene, je puis vous appeler par votre petit nom, n'est-ce pas ?

– Je ne sais pas si nous nous connaissons depuis assez longtemps pour cela.

– Je vous connais en tout cas depuis plus longtemps que ne vous connaissaient vos parrain et marraine quand ils ont pris la liberté de vous nommer ainsi. Le scandale n'est rien d'autre que le spectacle que l'élite donne gratuitement d'elle-même à la masse qui, elle, n'a pas les moyens de se dissiper. Dites-moi, qui est donc cette jolie femme assise à notre gauche ? Oh, ça n'a pas d'importance. On dévisage aujourd'hui son prochain comme on le fait d'un poulain au paddock. Il paraît que c'est la mode.

– Mrs Spelvexit ? C'est une femme tout à fait charmante qui vit séparée de son époux...

– Pour incompatibilité de revenus ?

– Non, rien de tel. Je dirais plutôt par des océans de glace. Il explore les banquises et étudie les mouvements migratoires des harengs, et il est en plus l'auteur d'un livre fascinant sur la vie domestique des Esquimaux, la sienne étant naturellement des plus limitées.

– Un mari qui rentre à la maison avec le Gulf Stream n'est pas une chaîne bien lourde à porter.

– Sa femme en a conscience, c'est pourquoi elle collectionne les timbres-poste. C'est toujours mieux que rien. Elle est avec de vieux amis à moi, les Whimple. Ce sont des gens toujours pleins de soucis...

– Le souci n'est pas un de ces divertissements auxquels on peut renoncer de but en blanc. C'est comme la chasse à la grouse ou l'opiomanie, quand on a commencé, il faut continuer.

– Leur fils aîné les a beaucoup déçus. Ils voulaient en faire un linguiste et ils ont dépensé une fortune pour lui faire apprendre une douzaine de langues, et voilà qu'il est entré à la Trappe. Quant au plus jeune, qu'ils destinaient à une riche héritière américaine, il s'est découvert une vocation politique et il écrit maintenant des pamphlets contre les riches. Je sais bien que la question ouvrière est très importante, et j'y consacre personnellement une bonne partie de mes matinées, mais, comme dit toujours Laura Whimple, avant de chercher à caser les autres il convient de se caser soi-même. Je sais qu'elle souffre beaucoup de voir son fils si entêté, mais cela ne lui a pas ôté l'appétit, ce que je trouve très courageux de sa part.

– Il y a plusieurs façons de surmonter une déception. J'ai connu une jeune et jolie femme qui a soigné jusqu'à la fin un vieil oncle très riche avec une charité et un dévouement tout à fait exemplaires. Après sa mort, il a laissé toute sa fortune à un institut de recherche sur la fièvre porcine. Ayant épuisé sa réserve de charité, elle récite maintenant de la poésie dans les salons. C'est une assez jolie façon de se venger, vous ne trouvez pas?

– La vie est pleine de déceptions, observa la duchesse, et je crois que tout l'art d'être heureux consiste à les faire passer pour des illusions. Mais, mon cher Reginald, à mesure qu'on vieillit, cela devient de plus en plus difficile.

– Détrompez-vous. C'est plus courant que vous ne l'imaginez. Les jeunes ont des aspirations qu'ils ne réalisent jamais et les vieux se souviennent de choses qui ne leur sont jamais arrivées. Il n'y a que les gens entre deux âges qui sont réellement conscients de leurs limites. C'est pourquoi on devrait se montrer très patient envers eux, mais bien entendu on n'y arrive pas toujours.

– Après tout, dit la duchesse, les désillusions de la vie dépendent de l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes. Ceux qui nous succéderont se souviendront peut-être de nous pour des qualités et des réussites qui ne nous auront pas frappés.

– Je ne compterais pas trop quant à moi sur les propensions commémoratives de nos descendants. Les saints du Moyen Âge ont probablement connu des déceptions au cours de leur existence, mais croyez-vous qu'ils seraient heureux de savoir qu'on donne aujourd'hui leur nom à des chevaux de course ou à des bordeaux bon marché? Et maintenant, si vous arrivez à vous arracher à ces amandes salées, nous irons, si vous le voulez bien, prendre le café sous ces palmiers en pots si nécessaires à notre inconfort.

LA FEMME QUI DISAIT LA VÉRITÉ

Il était une fois, commença Reginald, une femme qui disait la vérité. Cela ne lui était pas venu d'un seul coup, mais comme une habitude qui s'insinue peu à peu en vous, et s'attache à vous comme le lierre qui recouvre insensiblement un arbre apparemment sain. Cette femme n'avait pas d'enfant, sinon les choses auraient pu se passer différemment. Cela commença par de petits riens, et sans autre raison que celle de meubler une vie qui lui semblait assez vide, et c'est ainsi qu'elle prit progressivement l'habitude de dire la vérité pour un oui pour un non. Puis de fil en aiguille – car il devient de plus en plus difficile de faire le partage entre ce qui est sérieux et ce qui l'est moins – elle en vint même à dire la vérité sur son âge. Elle déclara un jour qu'elle avait quarante-deux ans et cinq mois. Voyez-vous, elle allait même jusqu'à préciser les mois tant le démon de la vérité s'était emparé d'elle. Peut-être qu'en l'entendant les anges se réjouissaient dans le ciel, mais sa sœur aînée, qui vivait sur la terre, était beaucoup moins heureuse. Aussi reçut-elle de cette dernière pour son anniversaire, au lieu des billets d'opéra qu'elle avait espérés, une vue de Jérusalem prise depuis le mont des Oliviers, ce qui est tout différent. La vengeance d'une sœur aînée est parfois lente à venir, mais elle finit toujours par arriver, comme l'express du Sud-Est.

Les amis de cette femme tentèrent de refréner son zèle en la matière, mais elle leur répondait qu'elle était mariée à la vérité. Or on ne comprit pas très bien pourquoi les deux époux se produisaient aussi souvent en public (aucune épouse

prévoyante ne déjeuner régulièrement avec son mari si elle tient à se voir complimenter par lui le soir à dîner. Il faut qu'il ait eu le temps d'oublier, et un après-midi n'y suffit habituellement pas). Cette dame véridique vit peu à peu s'éloigner ses amis. Sa passion pour la vérité était incompatible avec un carnet d'adresses bien fourni. Elle s'était notamment permis de dire à son amie Miriam Klopstock, qui certes le lui avait demandé, *exactement* comment elle l'avait trouvée au bal des Ilex, or une telle franchise est incompatible avec l'attitude d'une femme qui prie chaque dimanche à l'église pour la paix universelle.

Tout le monde déplorait qu'elle n'eût pas de famille ; la présence d'un enfant ou deux dans une maison vous empêche inexorablement de trop vous adonner à la vérité. Les enfants nous sont donnés pour décourager nos meilleures intentions. C'est pourquoi le théâtre, quoi qu'il en ait, ne pourra jamais être aussi artificiel que la vie. Même dans un drame d'Ibsen, les protagonistes sont obligés de révéler au public des vérités que l'on tairait devant les enfants et les domestiques.

Si le destin l'avait prédisposée dès le début à dire la vérité, c'est lui certes qui doit encourir notre blâme, mais en s'abstenant volontairement d'avoir des enfants, cette femme contribua, du moins par sa négligence, à aggraver la culpabilité du destin.

Petit à petit elle se sentit devenir l'esclave de ce qui n'avait été pour commencer qu'une inclination bénigne au bien ; et un jour elle en eut la certitude. Chaque femme avoue quatre-vingt-dix pour cent de la vérité à sa couturière, et garde pour elle dix pour cent de tromperie au-delà desquels aucune cliente qui se respecte ne saurait aller. La maison de couture de Mme Draga était l'un des lieux de rencontre londoniens où s'échangent des vérités nues et des mensonges en grande pompe, et c'était, se dit la femme de notre conte, peut-être l'endroit susceptible de faire revivre en elle toute la troupe charmante des petits mensonges naïfs du passé. Mme Draga l'y encourageait du reste avec cet air de sphinx qui a tout vu et qui choisit de presque tout oublier. Elle aurait pu être célébrée en tant que ministre de la Guerre, mais elle se contentait d'être simplement riche.

– Si je vous reprends un petit peu sous les bras – Miss Howard, un moment s'il vous plaît – et si je donne un peu plus d'ampleur

à la taille, je crois que vous seriez parfaitement à l'aise et que votre ligne n'en souffrirait nullement.

La femme hésita. Après tout, était-ce si difficile d'entrer dans les vues de Mme Draga? Oui, car l'habitude de dire la vérité avait pris chez elle le dessus.

– Il me semble, dit-elle d'un ton hésitant, que c'est quand même un tout petit peu trop...

À peine avait-elle lâché ces mots qu'elle comprit l'immensité de la gaffe qu'elle avait commise et de l'esclavage dans lequel la vérité la tenait prisonnière. Madame n'aimait pas à être contredite sur un plan professionnel, et quand madame perdait son calme, vous le sentiez habituellement passer sur la facture qu'elle vous envoyait.

Mais la lie du martyr restait encore à boire, comme elle s'y attendait d'ailleurs depuis longtemps. C'était une de ces petites vérités falotes qu'on se jure de ne jamais dire et qui pourtant ne cessent de vous démanger le bout de la langue. Par un triste et lugubre vendredi matin de février, elle ne put s'empêcher de reprocher à sa cuisinière son penchant pour la boisson. Sa cuisinière était une assez bonne cuisinière pour une cuisinière, ce qui ne l'empêcha pas de rendre son tablier.

Miriam Klopstock vint déjeuner le lendemain. Les femmes comme les éléphants n'oublient jamais les injures.

LE DRAME DE REGINALD

Reginald abaissa les paupières avec la nonchalance étudiée de quelqu'un qui sait qu'il a de beaux cils et qui juge inconvenant de le cacher.

– Un de ces jours, dit-il, j'écrirai un puissant drame. Personne n'en comprendra la portée, mais après avoir vu la pièce chacun regagnera ses pénates en se sentant vaguement mécontent de sa vie et de son environnement. Les hommes achèteront une nouvelle cravate, les femmes changeront la tapisserie de leur salon, et tout le monde sera à nouveau très content.

– Mais comment feront ceux qui ont des boiseries de chêne dans toute leur maison ? demanda son interlocuteur.

– Ceux-là pourront toujours changer leur moquette, répondit Reginald, et de toute façon, je ne suis pas responsable du bien-être des spectateurs. La pièce suffira à canaliser toutes mes énergies. Il me faudrait un évêque pour la trouver sublime et immorale – aucun dramaturge n'a encore eu cette idée –, et le public viendra uniquement pour contredire l'évêque et restera par lâcheté. Car il faut beaucoup de courage pour sortir d'un air décidé au milieu du deuxième acte, alors qu'on a demandé sa voiture pour minuit. La pièce s'ouvrira sur des loups qu'on entendra – sans les voir – hurler sur une lande désolée. Il faudra également suggérer leur odeur. Cela fera très bien sur le programme : « Lande et loups désolés au premier acte. » Je crois déjà entendre les cris de la vieille Lady Whortleberry, qui ne manque jamais une première. Depuis la mort de son mari, elle est devenue très excitable. Il est mort brutalement

en regardant un match de cricket; il était tombé des cordes pendant des heures, et il paraît que c'est cette excitation qui l'a tué. Pour elle ce fut un choc à coup sûr. C'était le premier mari qu'elle perdait, et maintenant elle se met toujours à crier dès qu'il arrive quelque chose de passionnant juste après dîner. Aussi quand la vieille Lady Whortleberry aura poussé son cri, tout devrait marcher comme sur des roulettes.

– Et l'intrigue?

– Oh, pour l'intrigue, je m'inspirerai d'une de ces petites tragédies quotidiennes qu'on voit se dérouler autour de nous. Je songe notamment à l'affaire Mudge-Jervis qui sous ses dehors modestes dissimule une intensité tout élisabéthaine. Les Jervis étaient mariés depuis dix-huit mois environ, mais les circonstances les avaient empêchés de beaucoup se fréquenter. Lui était un joueur invétéré qui avait toujours une partie de golf à faire dans un coin ou un autre du pays, et elle s'était prise d'ardeur pour les pauvres. Elle appartenait à la Confrérie des pauvres chères âmes qui se targuait d'avoir failli réformer une blanchisseuse. Personne n'a encore jamais réussi à en réformer une, c'est pourquoi la compétition est si féroce entre ces associations de bienfaisance. On sauve des âmes de femmes de ménage à tour de bras moyennant une tasse de thé tous les matins et une certaine dose de magnétisme personnel, mais avec les blanchisseuses, cela ne marche pas: les gages sont bien trop élevés. La blanchisseuse en question, qui venait de Bermondsey ou de quelque autre endroit de ce genre, semblait pourtant des plus convertissables, et ils pensaient bien pouvoir l'exposer dans leur vitrine comme spécimen de travail réussi. Ils choisirent même le jour d'Agatha Camelford pour l'exhiber dans son salon. Le malheur voulut qu'on offrît des chocolats à la liqueur, de vrais chocolats à la liqueur, c'est-à-dire avec très peu de chocolat. Et comme de bien entendu, la bécasse est tombée dessus et s'en est empiffrée. C'était comme si elle avait trouvé une boutique de fruits de mer au milieu du désert, ainsi qu'elle s'en expliqua après coup. Quand la liqueur eut commencé de faire son petit effet, elle se mit à imiter les animaux de basse-cour tels qu'on les rencontre à Bermondsey. Elle commença par une danse de l'ours sans savoir qu'Agatha désapprouve la danse excepté

au palais de Buckingham sous les yeux d'un chaperon attentif. Puis elle se hissa sur le piano comme un singe sur un orgue de Barbarie et se mit à en jouer dans une veine plus réaliste que symboliste. Enfin elle dégringola à l'intérieur même du piano et prétendit être un perroquet enfermé dans une cage, rôle qu'elle joua, paraît-il, à la perfection. Personne n'avait jamais rien entendu de tel si ce n'est la baronne Boobelstein qui a assisté à des séances du Reichsrat autrichien. Pour le moment, Agatha suit une cure de repos à Buxton.

– Mais la tragédie ?

– Oh, les Mudge-Jervis. Tout allait très bien pour eux, et leur vie matrimoniale était un échange constant de cartes postales illustrées jusqu'au jour où ils se retrouvèrent sur un terrain neutre et découvrirent qu'ils avaient des opinions divergentes concernant la question fiscale. Ils décidèrent donc de se séparer. Elle avait la garde des chats persans neuf mois par an et ils passaient l'hiver avec lui pendant qu'elle séjournait à l'étranger. Vous avez là toute la matière d'une tragédie tirée directement de la vie, et la pièce pourrait s'intituler *Le Prix à payer pour un empire*. Il faudrait bien sûr entreprendre une étude sur la lutte entre les caractères acquis et les caractères héréditaires, et sur l'influence du climat sur les comportements. Le père de la dame pourrait être quelque attaché d'ambassade en poste dans quelque principauté allemande où elle se serait prise de passion pour les pauvres, en dépit d'une éducation très soignée. *C'est le premier pas qui compte**, comme disait le coucou avant d'avaler son père nourricier.

– Et les loups ?

– Oh, les loups constitueraient une sorte de thème récurrent dont le sens demeurerait mystérieux. Après tout, la vie fourmille de choses qui n'ont aucune raison logique. Et quand les personnages ne trouveraient rien de particulièrement brillant à dire sur le mariage ou sur le ministère de la Guerre, ils n'auraient qu'à ouvrir la fenêtre et écouter le hurlement des loups. Mais ça n'arriverait pas très souvent.

REGINALD ET LES TARIFS

Ne comptez pas sur moi pour vous entretenir de la question fiscale, dit Reginald, car je ne voudrais surtout pas avoir l'air ennuyeux. Cependant j'estime que nous souffrons davantage du système de libre-échange que nous ne l'imaginons. J'aimerais pour ma part taxer lourdement un partenaire de bridge qui allonge une suite dans le rouge et s'en remet après lâchement à la Providence. Et ce n'est pas une licence totale sur les bavardages qui pourra arranger les choses. À mon avis, il devrait exister une prime à l'exportation – est-ce comme ça qu'on dit? – pour tous ces casse-pieds qui vous reprochent de ne pas prendre la vie assez au sérieux. Je ne connais que deux sortes de personnes qui sont bien obligées de prendre au sérieux la vie : les fillettes de treize ans et les Hohenzollern. On leur accorderait alors une dispense. Pour les Albanais, c'est une autre paire de manches : eux, c'est la vie tout court qu'ils prennent, chaque fois qu'ils en ont l'occasion. Aussi, gare à ne pas la leur fournir. Le seul Albanais à qui j'ai jamais eu affaire était d'ailleurs chrétien et épicier de surcroît, je veux dire de son état, et je ne crois pas qu'il ait jamais tué qui que ce soit. Je me suis abstenu de l'interroger à ce sujet, ce qui montre bien ma délicatesse. Par contre, sa femme, Mrs Nicorax, prétend que j'en suis entièrement dépourvu, de délicatesse s'entend. Elle m'en veut encore pour cette histoire de souris. Voyez-vous, lorsque je séjournais chez eux, il y avait une souris qui dansait le fox-trot dans ma chambre la moitié de la nuit, et comme aucune de leurs satanées souricières ne réussissait à l'attirer,

je décidai de jouer sur son point faible, c'est-à-dire l'estomac. Je la baptisai donc Percy et tous les soirs je garnissais de friandises le petit trou où elle se retirait pour la nuit, et ainsi se tenait-elle tranquille pendant que je lisais *Dégénérescence* de Max Nordau et d'autres ouvrages réprouvés avant de m'endormir. Or voilà qu'aujourd'hui cette brave femme m'accuse d'avoir ainsi introduit chez elle toute une colonie de souris.

Mais ce n'est pas pour autant qu'elle m'accusait d'indélicatesse. Non, c'est pour tout autre chose. Figurez-vous qu'un jour elle s'est mis en tête de monter à cheval avec moi, et comme nous rentrions en traversant des prés, ne voilà-t-il pas qu'il lui vient à l'esprit d'essayer de faire franchir à son poney une espèce de petit ruisseau assez bourbeux qu'il y avait là. Mais l'entêté refusa. Il voulut bien l'accompagner jusqu'au bord de l'eau mais pas plus loin, ensuite c'est Mrs Nicorax qui fit le trajet toute seule. J'ai donc dû la repêcher; or mes culottes d'équitation n'ont pas été coupées pour la pêche au saumon. C'est déjà tout un art de les enfiler. Elle, elle portait une de ces tenues d'amazone boutonnées de haut en bas et lacées dans le dos, dont il vaut mieux se défaire en cas d'urgence, et qui resta à cette occasion accrochée à des roseaux. Elle eut beau insister pour que j'allasse la repêcher aussi, j'estimais avoir assez joué la fille du Pharaon pour un après-midi d'octobre, car, il faut bien le dire, j'avais hâte de boire mon thé. J'ai donc hissé la dame sur son poney et je l'ai ramenée dare-dare chez elle. Or avec le temps pluvieux qu'il faisait et l'allure que j'avais imprimée à notre course, son costume abrégé présentait un débraillé qui sur une tout autre poitrine eût pu paraître magnifique, ce qui ne l'empêcha pas de me vouer aux gémonies quand je lui eus dit que je n'avais sur moi ni épingles ni bouts de ficelles. Et puis quoi encore! Certaines femmes ont de ces exigences, tout de même. Quand nous eûmes atteint l'allée, elle insista pour que nous contournions par les écuries, mais les poneys savent bien qu'on leur donne toujours un morceau de sucre devant la porte d'entrée, et pour moi j'ai pour principe de ne jamais contrarier un poney qui tire sur sa bride; quant à Mrs Nicorax, elle avait un mal fou à retenir ensemble les pièces de sa tenue équestre qui partait en lambeaux. Or, comble de malchance,

toute la maisonnée était ce soir-là rassemblée sur le perron pour admirer le coucher de soleil – le seul jour du mois où l’astre qui nous éclaire et nous réchauffe avait daigné montrer le bout de son nez, comme Mrs Nic me le fit assez vicieusement observer, et je n’oublierai non plus jamais l’expression du mari quand il nous vit arriver. « Ma chérie, c’en est trop! » lâcha-t-il simplement en considérant l’état de sa toilette. C’était le commentaire le plus fin que je lui eusse jamais entendu faire. Quant à moi, je me sauvai dans la bibliothèque pour en rire tout mon saoul. Il paraît que je manque de délicatesse.

À propos de tarifs, le liftier, qui se cultive en lisant entre les paliers, prétend qu’il ne faut pas taxer les matières premières. Mais qu’est-ce au juste qu’une matière première? Mrs van C. quant à elle estime que les hommes sont des matières premières jusqu’au jour où on les épouse. Après avoir rencontré Mrs van Challaby, ou l’une de ses pareilles, j’imagine sans peine qu’ils doivent devenir rapidement des produits finis. Et elle a suffisamment d’expérience dans ce domaine pour étayer sa théorie. Elle a perdu un mari dans un accident de chemin de fer, divorcé du deuxième et le troisième vient de se faire nommer président d’un cartel du bœuf. « Quel besoin avait-il de se charger d’une responsabilité pareille? » m’a-t-elle demandé d’une voix geignante, et j’ai vaguement suggéré que c’était peut-être parce qu’il s’ennuyait un peu chez lui. J’ai dit ça comme ça, car j’aurais eu l’air impoli en ne répondant rien. Eh bien, croyez-le ou pas, depuis ce jour-là Mrs van Challaby ne cesse de dire des choses très méchantes sur mon compte. Il est bien dommage que les gens ne puissent pas discuter de questions fiscales sans s’énervier. Elle m’a toutefois écrit le lendemain pour me demander si je ne pourrais pas lui dénicher un terrier du Yorkshire de la taille et de la couleur qui sont à la mode en ce moment, ce qui est pour une femme et surtout une femme comme elle presque une manière de vous faire entendre qu’elle a été un peu trop vive. Elle lui attachera une faveur rose saumon autour du cou, l’appellera Reggie et le traînera partout derrière elle comme cette pauvre Miriam Klopstock qui prenait son chow-chow dans la salle de bains avec soi. C’est ainsi qu’une fois pendant qu’elle prenait son

bain, le chien lui a déchiré tous ses effets. Comme Miriam est toujours en retard pour le petit déjeuner, on n'a commencé à s'inquiéter que vers le milieu du déjeuner.

Mais en voilà assez sur cette maudite question fiscale. Si seulement je ne tombais pas toujours au bridge sur un partenaire qui joue comme un pied.

REGINALD ET LES FÊTES DE NOËL

Rien n'est plus triste dans la vie à ce qu'il paraît que la victoire, si ce n'est la défaite, dit Reginald. Quand on a passé ce qu'on appelle communément la période des fêtes avec des gens ennuyeux, on est toutefois tenté de réviser ce dicton. En tout cas je ne suis pas près d'oublier ce Noël chez les Babwold. Mrs Babwold est une lointaine parente de mon père, une sorte de cousine oubliée qui n'a malheureusement de cesse de se rappeler à votre souvenir, et dont, après avoir été invité par elle une bonne demi-douzaine de fois, je ne pouvais décemment pas refuser la septième invitation ; encore que je n'aie jamais bien compris pourquoi les enfants dussent payer pour les fautes de leurs pères. Non, vous ne trouverez rien dans ce tiroir, je n'y conserve que de vieux menus et des programmes de première.

Mrs Babwold est une personne austère et solennelle que personne n'a jamais vu sourire, même lorsqu'elle dit des choses désagréables à ses amis ou qu'elle dresse sa liste de commissions. C'est bien simple, même ses plaisirs n'ont pas l'air de lui faire plaisir. Elle fait songer à un éléphant qu'on fait défiler un jour de parade. Son mari jardine quel que soit le temps. Quand un homme s'amuse à écheniller les rosiers sous une pluie battante, c'est qu'il y a quelque chose qui ne doit pas tourner rond dans sa vie conjugale. Et puis ce doit être terriblement perturbant pour les chenilles.

Bien sûr, je n'étais pas le seul invité. Il y avait d'autres gens avec moi, notamment un major quelque chose, qui avait tiré du gibier en Laponie. J'ai oublié quoi, encore qu'il ne se soit pas

fait faute de nous le rappeler. Il nous le servait froid presque à tous les repas, avec des détails fastidieux sur la longueur de ses prises, comme s'il se figurait que nous allions nous en faire des sous-vêtements chauds pour l'hiver. Je l'écoutais avec une attention polie qui devait bien m'aller jusqu'au jour où je lui donnai modestement les dimensions d'un okapi que j'avais tiré dans les bruyères du Lincolnshire. Le visage du major s'empourpra alors d'un rouge magnifique (qui, ai-je pensé sur-le-champ, conviendrait superbement aux murs de ma salle de bains), et je pense qu'il dut ressentir à ce moment les premières amorces d'une solide inimitié à mon égard. Mrs Babwold, prenant son air d'infirmière, lui demanda pourquoi il ne publiait pas un livre sur ses souvenirs de chasse qui ne manquerait sûrement pas d'être passionnant. Elle avait simplement oublié qu'il lui avait déjà offert deux gros volumes sur le sujet, avec le portrait de l'auteur et un autographe en frontispice, et en appendice une monographie sur les mœurs de la moule arctique.

C'est dans la soirée qu'abandonnant les soucis et les distractions du jour nous nous mettions réellement à vivre. Les cartes étant jugées trop frivoles par notre hôtesse, la plupart des invités jouaient à ce qu'on pourrait appeler un jeu de société plus ou moins littéraire. L'un d'entre nous sortait un moment dans le hall pour y chercher l'inspiration, j'imagine, et revenait dans la pièce un cache-col noué autour du cou et l'air idiot, et les autres étaient censés deviner qu'il s'agissait du *Petit MacGregor*¹. Je résistai aussi longtemps que je pus à ces inepties avant de rendre les armes et d'accepter, par pure humanité, de me déguiser moi aussi en livre, en les prévenant toutefois que mon déguisement prendrait un certain temps. Ils attendirent donc pendant une bonne quarantaine de minutes que je finisse une partie de quilles avec des verres à vin que j'avais engagée à l'office avec le garçon de courses. On joue avec un bouchon de champagne, et celui qui renverse le maximum de verres sans les briser a gagné. C'est moi qui ai gagné cette fois-là, avec quatre verres intacts sur sept. William quant à lui était trop tendu pour réussir quoi que ce fût. Au salon,

1. *Wee MacGregor*, livre de John Joy Bell publié en 1871. (N.d.É.)

les autres qui commençaient à s'impatienter de ne pas me voir arriver ne furent que médiocrement satisfaits d'apprendre que j'étais *Au fond de l'impasse*¹.

– Je n'ai jamais beaucoup aimé Kipling, déclara Mrs Babwold quand le sel de la chose se mit à titiller le bout de sa langue. Je ne vois vraiment pas ce qu'on peut trouver à un livre comme *Vers de terre de Toscane*. Ou bien est-ce de Darwin?

Ces jeux sont sans doute fort instructifs, mais, pour ma part, je préfère le bridge.

Le soir de Noël nous étions donc censés nous amuser suivant la bonne vieille tradition anglaise. Le vestibule était traversé de courants d'air comme tous les vestibules, mais c'est pourtant là qu'on avait prévu les festivités; il était décoré d'éventails japonais et de lanternes chinoises qui lui conféraient, vous pouvez bien penser, un petit air très vieille Angleterre. Une jeune femme nous lut d'une voix confidentielle le récit des aventures d'une petite fille qui finit par mourir de tuberculose ou de quelque chose d'aussi atrocement banal; ensuite de quoi le major nous fit un récit très coloré d'un combat qu'il avait livré à un ours blessé. Et je pensais en moi-même qu'il serait grand temps que ce fût l'ours qui l'emportât de temps en temps; du moins ne s'en vanterait-il pas par la suite. Nous avions à peine eu le temps de nous en remettre qu'un jeune homme – doté probablement d'une excellente mère, mais d'un tailleur de second ordre – se proposa de lire dans nos pensées. C'est le genre de garçon qui n'arrête pas de nous parler tandis qu'on se débat contre un potage particulièrement récalcitrant, ou qui relève continuellement la mèche qui lui tombe sur les yeux. La lecture de pensées fut dans l'ensemble un succès: il déclara que notre hôtesse pensait à de la poésie, et elle reconnut qu'elle songeait en effet à l'une des odes d'Austin. En fait, je me demande si elle n'était pas tout simplement en train de se demander si un collet de mouton et du pudding froid ne feraient pas l'affaire pour le dîner du lendemain à l'office. Nous avons couronné la soirée en jouant aux petits chevaux, avec comme prix pour le vainqueur une boîte de crottes en chocolat. J'ai

1. Récit de Rudyard Kipling. (*N.d.É.*)

reçu une éducation soignée et je n'ai pas l'habitude de jouer à des jeux de société avec des crottes de chocolat pour enjeu. Je prétextai donc une migraine et me retirai pour la nuit. Ce faisant, j'avais été devancé de quelques minutes par une certaine Miss Langshan-Smith, une personne assez imposante qui se lève toujours de bon matin en s'arrangeant pour vous donner l'impression qu'elle est déjà entrée en communication avec les principaux chefs de gouvernement européens avant même de vous rejoindre pour le petit déjeuner. Elle avait épinglé sur sa porte un bout de papier où elle demandait à être réveillée très tôt le lendemain matin. Une telle opportunité ne se présente pas deux fois dans une vie. Je recouvris son papier d'une autre feuille en ne laissant dépasser que sa signature, où je spécifiais que lorsqu'on lirait ce billet, elle aurait déjà mis fin à une vie gâchée, qu'elle s'excusait pour le dérangement qu'elle allait causer et qu'elle apprécierait en outre qu'on lui rendît les honneurs militaires. Quelques minutes plus tard, je soufflai dans un sac en papier que je fis exploser sur le palier, puis je me mis à pousser des gémissements destinés à être entendus depuis la cave. Et là-dessus j'allai me coucher. Le vacarme que firent les gens pour forcer la porte de la malheureuse fut parfaitement incongru. Elle opposa une résistance héroïque et j'imagine qu'ils durent la fouiller des pieds à la tête pour vérifier si elle n'avait pas de pistolet sur elle.

J'ai horreur de voyager le lendemain de Noël, mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie.

LE RUBAĪYAT DE REGINALD

L'autre jour, confia Reginald, comme je tentais de tuer le temps dans ma salle de bains en prenant de mauvaises résolutions pour l'an nouveau, l'idée me vint de devenir poète. La principale qualification, si j'ai bien compris, est d'être né. Je m'assurai que je l'étais, ce que me confirma mon extrait de naissance. Tout était donc en ordre de ce côté-là. Et je me mis aussitôt à écrire un *Hymne pour l'an nouveau* qui ne me parut pas dénué d'intérêt. J'y suggérai des choses tout à fait inhabituelles à des gens absolument improbables, ce qui est, je crois, la règle numéro un en matière de marketing. Voici un échantillon de ce qui m'en paraissait le meilleur :

*Est-ce le cri d'un coq de bruyère
Ou le grognement d'un limaçon
Est-ce le gémissement des wombats blessés
Qu'on entend dans la sombre et froide demeure ?*

C'était bien sûr assez peu probable, et c'est justement pourquoi c'est le genre de choses propres à exciter l'imagination du lecteur émoussée par la routine de sa vie casanière. Nul ne m'a jamais trouvé médiocre ou étroit d'esprit, mais cette idée de wombats gémissant dans une maison abandonnée me dérangeait tout de même un peu. Pourtant, mon éditeur trouva cela bien ; il en avait sans doute vu d'autres et de pires ; il n'en demeure pas moins que ce genre de poésie ne touche qu'un public très limité.

Je me sentais donc un peu au creux de la vague quand la duchesse me demanda de lui écrire quelque chose pour son album – quelque chose de persan, voyez-vous, qui serait un tout petit peu décadent –, et j’ai donc pensé qu’un quatrain sur un œuf cassé ferait l’affaire. Voici à peu près ce que ça donne :

*Cot cot cot fait la poulette
Haut perchée sur la brouette
Où est passé ton coco
Il a roulé au tombeau*

La duchesse critiqua le tombeau qui donnait pourtant à mes yeux quelque chose de définitif à la pièce. Elle ne le trouva pas non plus assez persan, comme si j’avais voulu lui fourguer un chaton dont la mère aurait fait un mariage d’amour plutôt que de convenance. Je le refondis complètement et voilà ce que ça donne :

*La poule qui pondit sous le pommier joli
Qui sait dans quel Hadès son ombre se replie
Bientôt les élections faisons bien attention
Qu’augmentent nos pensions avec nos subventions*

Je trouvai cela assez décadent pour contenter le goût d’un chacal, avec cette idée de poule qui aurait pondu des œufs d’or. La poule comme symbole de la Providence, la poule dispensatrice de biens et de subventions comme l’État. Non ? Mais la duchesse, qui n’est pas un chacal, ne trouva pas cela à son goût et me demanda de supprimer l’allusion politique, car elle est présidente de je ne sais plus quelle association humanitaire. Ne me demandez pas non plus le nom du parti qu’Irene entraîne à la ruine par son soutien. Par contre, je me rappelle très bien qu’étant un jour chez elle, elle me donna une brochure à remettre à quelque électeur indécis, ainsi qu’une grappe de raisins et d’autres douceurs à porter chez une malade qui souffrait d’un refroidissement aggravé par l’absorption d’une spécialité pharmaceutique. Je trouvais beaucoup plus intelligent de donner le raisin au monsieur et la brochure à la dame, ce

qui déplut fortement à la duchesse. La brochure était, semblait-il, adressée à ceux qui ont la tremblote – et la femme ne s'en remit jamais. Mais l'électeur, lui, fut conquis par le raisin et les douceurs, ce qui à mon sens équilibrait les choses. La duchesse parla de corruption et prétendit que cela risquait de compromettre le candidat qu'elle soutenait et qui était censé subventionner des œuvres de bienfaisance, des équipes de football et des clubs de cricket, des régates, des comices agricoles, des salles de lecture et des sorties de la chorale, etc., c'est dire si le soupçon de corruption tombait mal à propos.

Mais peut-être suis-je plus doué pour les campagnes électorales que pour la poésie, et cette histoire de quatrain m'entraînait-elle trop loin. Ayant épuisé le thème de l'œuf, la duchesse me suggéra de faire quelque chose dans le goût français. Je cherchais dans ma mémoire quelque classique du genre dont je pourrais m'inspirer, et au bout d'un moment j'avais torché ces quatre vers :

*As-tu la plume que je t'ai donnée hier
Je ne l'ai plus et ces poires sont infectes
Plus grosses que celles que tu mangeais naguère
Seront celles qui nous viennent de Balbec.*

Mais là encore je fis chou blanc. C'était sans doute la géographie qui la tracassait. Elle devait prendre Balbec pour une ville d'eaux allemande fréquentée par des coureurs de dot et des princes serbes en exil. Je commençais alors à perdre patience. Or je suis plutôt charmant quand je me mets en colère, savez-vous. (Vous allez donc penser que je m'y mets souvent. Mais vous n'en saurez pas davantage, car je ne voudrais tout de même pas monopoliser la conversation.)

– Bien sûr, si vous désirez quelque chose de véritablement persan et de passionné, avec du vin rouge et des rossignols..., continuai-je.

– Jamais de la vie, dit-elle en m'arrachant le livre des mains. Ni vin rouge ni passion. Vous n'y pensez pas, c'est cette chère Agatha qui m'a offert cet album et elle aurait le cœur ulcéré si elle apprenait que...

J'émis quelques doutes sur le point de savoir si Agatha avait réellement un cœur, ce qui fit rebondir la discussion. La duchesse finit par me dire qu'elle ne voulait rien de sale dans son album, et je lui répondis que si c'était comme ça, je n'étais pas prêt à écrire quoi que ce fût dans son sale petit album, ce qui résolvait le problème. Je passai le restant de l'après-midi à faire semblant de bouder alors qu'en réalité je travaillai à ce quatrain comme un fox-terrier qui a enterré un en-cas dans une plate-bande. Et je profitai d'un moment où la duchesse était occupée pour ajouter dans l'album au bas de l'autographe d'Agatha ces quelques vers dans le goût tibétain en imitant son écriture :

*Qu'il est doux mon amour de faire yak avec toi
Sans chaperon pour nous épier
Ni duègne ni valet
Qu'il est doux de descendre avec toi les vallées.*

L'idée d'Agatha chevauchant un yak en compagnie d'un amant au fin fond des solitudes tibétaines est parfaitement impensable. Je ne l'imagine même pas se risquer avec son mari dans le tunnel du Simplon. Mais la poésie, comme je l'ai déjà fait remarquer, n'a-t-elle pas pour fonction d'exalter l'imagination ?

À propos, l'autre jour, quand vous m'avez demandé si je voulais dîner avec vous le 14, je vous ai répondu que je dînais avec la duchesse. Eh bien non, c'est avec vous que je dînerai.

L'INNOCENCE DE REGINALD

Reginald glissa un œillet d'une teinte insolite dans la boutonnière de son dernier veston d'intérieur et contempla le résultat d'un œil approbateur.

– Je me ferais bien faire mon portrait par un peintre d'avenir, observa-t-il. Ce serait assez joli de passer à la postérité comme « le jeune homme à l'œillet rose », comme on disait « l'enfant au bouquet de primevères », enfin vous voyez ce que je veux dire.

– Tout à fait, fit son interlocuteur, mais la jeunesse est plutôt synonyme d'innocence.

– Ah, mais il faut toujours se méfier des synonymes. Les parents qui parlent de l'innocence de leurs enfants ne les lâchent pas d'une semelle, soyez-en sûr, en vertu de l'adage selon lequel les marmites qu'on surveille ne débordent jamais. J'ai connu autrefois un enfant qui était réellement innocent. Ses parents appartenaient à la bonne société, et depuis sa plus tendre enfance il ne leur avait jamais donné la moindre inquiétude. Il croyait à ce qui était écrit dans les prospectus publicitaires, à la bonne foi et à l'honnêteté des parlementaires, aux mariages d'amour, et il pensait même qu'on pouvait gagner honnêtement à la roulette. C'est pour dire. Il n'a jamais cessé d'y croire du reste même après avoir mis ses patrons sur la paille. La dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, il croyait toujours à son innocence, mais malheureusement pour lui le jury était d'un autre avis. Tout ça pour vous dire que je suis pour le moment innocent d'un crime dont tout le monde m'accuse mais que jusqu'à nouvel ordre personne n'a réussi à prouver.

– C’est plutôt inattendu de votre part, cette attitude.

– J’aime les gens qui font des choses inattendues. Vous connaissez l’histoire de l’homme qui tue un lion dans une fosse au zoo par un jour de neige. Mais revenons plutôt à cette histoire d’innocence. Il y a un certain temps de cela, alors que je m’étais disputé avec plus de gens que d’ordinaire, dont vous, entre parenthèses – tenez, ce devait être en novembre, je ne me querelle jamais avec vous aux approches de Noël –, j’eus envie d’écrire un livre de souvenirs très personnels, où j’aurais tout dit, mais alors tout.

– Reginald!

– C’est exactement ce que m’a dit la duchesse quand je lui eus fait part de ce désir. C’était de la provocation de ma part, bien entendu, et, comme vous pouvez bien penser, je n’eus pas plutôt lâché cette phrase que tout le monde allait disant que j’avais écrit ce livre et qu’il allait paraître incessamment. Après cela, mon intimité se résuma à celle d’un poisson rouge dans son bocal. Partout où j’allais, j’étais assailli par une foule de gens qui me suppliaient de ne pas rapporter telle ou telle confidence qu’ils avaient pu me faire. Un soir que je partageais la loge de Miriam Klopstock au Majesty, elle m’a supplié de supprimer de mon livre l’épisode du chow-chow dans sa salle de bains. Discussion assez difficile au demeurant et un tantinet hachée par les clameurs des spectateurs qui voulaient entendre la pièce, car vous connaissez sa voix d’alto. On a dû lui interdire de jouer dans le Ara Hockey Club, car les cris d’orfraie qu’elle poussait quand on molestait ses tibias étaient entendus d’un mille à la ronde par temps clair. On les appelle aras, soit dit en passant, car leurs maillots sont de couleur bleu et jaune, et je vous jure que le langage de Miriam peut être assez coloré quand elle s’y met. Je n’ai accepté qu’une seule altération, j’ai consenti à remplacer le chow-chow par un spitz, mais sur le reste j’ai été ferme. Deux minutes plus tard, elle me criait de sa voix de crécelle: « Vous m’aviez pourtant promis que vous n’en parleriez jamais. Ne pouvez-vous donc pas tenir une promesse? » Elle s’est mise alors à déchirer son programme en petits morceaux pendant une minute ou deux, puis se penchant vers moi, elle a grommelé à mon oreille: « Je me suis trompée

sur votre compte, vous n'êtes pas du tout le garçon que je croyais », tel un aigle fondant sur l'Olympe et s'apercevant qu'il s'était trompé de Ganymède. Ce fut sa dernière remarque à peu près audible; ensuite de quoi elle continua de déchirer son programme et d'en éparpiller les morceaux autour d'elle jusqu'à ce que l'un de ses voisins lui eût demandé d'un ton parfaitement digne si elle voulait qu'on lui apportât une corbeille à papiers. Ce soir-là, je suis parti avant le dernier acte.

« Et puis il y a eu Mrs... oh, je n'arrive jamais à me rappeler son nom; tout ce que je sais, c'est qu'elle habite une rue dont les cochers n'ont jamais entendu parler et qu'elle reçoit tous les mercredis. Elle m'a un jour épouventé à un vernissage en me chuchotant à l'oreille d'une voix de conspiratrice: "Vous savez, je ne devrais pas être ici aujourd'hui, car c'est mon jour." J'ai cru sur le moment qu'elle était sujette à des crises d'épilepsie, par exemple, et que la prochaine n'allait pas tarder à arriver. C'était tellement embarrassant, comme si elle se prenait pour César Borgia ou sainte Élisabeth de Thuringe. Non, elle voulait seulement dire qu'on était mercredi, ce qui était indubitable et parfaitement vérifiable. Elle, ma foi, c'est tout le contraire de la Klopstock. Comme elle ne sort guère, elle tient absolument à ce que je cite un incident qui s'est produit au cours d'une garden-party donnée par les Beauwhistle, et où elle a accidentellement donné un coup de maillet dans les tibias d'une quelconque altesse qui lui aurait lâché en retour un juron en allemand. Après, cette dernière s'est mise à évoquer en français l'affaire Gordon-Benett. (Je n'arrive jamais à me rappeler s'il s'agit d'un nouveau type de sous-marin ou d'un procès en divorce, sot que je suis.) Pour être tout à fait désagréable, je ne crois pas qu'elle l'ait vraiment touchée, elle l'a manquée de quelques centimètres, par nervosité, je suppose, mais l'idée qu'elle ait pu l'atteindre la ravit. Il y a des illusions auxquelles on tient plus qu'à tout et qu'il serait assez cruel de vouloir nous enlever, n'est-ce pas? Il m'est arrivé la même chose avec une perdrix que j'aurais certainement abattue si au dernier moment elle n'avait pas disparu derrière la haie. Cette dame prétend qu'elle est capable de me réciter par le menu tout ce qu'elle portait ce jour-là, mais je lui ai répondu

que je n'avais pas envie que mon livre ressemblât à un carnet de blanchisseuse.

« Et puis il y a eu le petit Chilworth. C'est un garçon tout ce qu'il y a de gentil tant qu'il reste le parfait nigaud qu'il est et qu'il fait ce qu'on lui dit de faire. Mais de temps en temps, il se met en tête d'écrire des épigrammes, et alors je ne vous dis pas le résultat. On dirait un moineau qui essaie de se bâtir un nid en pleine tempête. Depuis qu'il a entendu parler de ce livre, il me tarabuste pour que j'y insère quelque chose de son cru sur les Russes et le péril jaune, et comme j'ai refusé de lui complaire, il me bat froid.

– En résumé, je vous trouverais brillant de suggérer un séjour à Paris.

REGINALD EN RUSSIE

REGINALD EN RUSSIE

Reginald était assis dans un coin du salon de la princesse dont le mobilier, qui s'efforçait avec une louable intention de ressembler à du Louis XV, tirait malheureusement un peu trop vers le Guillaume II.

La princesse faisait partie de ce genre de femmes qu'on imagine allant nourrir ses poules sous la pluie. Elle s'appelait Olga, possédait un petit chien qu'elle croyait être un fox-terrier et professait des opinions qu'elle pensait être socialistes. Il n'est pas nécessaire de s'appeler Olga quand on est une princesse russe : en fait, Reginald en connaissait un tas qui s'appelaient Vera, mais le fox-terrier et le socialisme, eux, sont absolument indispensables.

– La comtesse Lomshen possède un bouledogue, dit tout à coup la princesse. Est-ce plus chic d'avoir un bouledogue qu'un fox-terrier quand on vit en Angleterre ?

Reginald repassa dans son esprit les modes canines des dix dernières années et donna une réponse évasive.

– Diriez-vous que la comtesse Lomshen est une belle femme ? demanda la princesse.

Reginald répondit que le teint de la comtesse supposait un régime exclusivement composé de macarons et de sherry.

– C'est impossible, répliqua triomphalement la princesse. Je l'ai vue manger de la soupe de poisson chez Donon.

La princesse prenait toujours la défense de ses amies quand la nature leur avait donné un teint déplorable. Pour elle, comme pour bon nombre de personnes de son sexe, la laideur avait particulièrement le don d'exciter sa charité.

Reginald oublia sa théorie sur les macarons et le sherry pour s'intéresser à quelques miniatures disposées çà et là autour de la pièce.

– Ça, dit la princesse, c'est la vieille princesse Lorikoff. Elle habitait la Millionnaïa, près du palais d'Hiver, fréquentait la cour et était une parfaite représentante de la vieille école russe. Sa connaissance des gens et des événements était extrêmement limitée, ce qui ne l'empêchait nullement de regarder de haut tous ceux qui l'approchaient. On raconte que lorsqu'elle mourut et qu'elle quitta la Millionnaïa pour aller au ciel, elle s'adressa à saint Pierre dans le français approximatif et haché qui était le sien et lui dit: « *Je suis la princesse Lo-ri-koff. Il me donne grand plaisir à faire votre connaissance. Je vous en prie me présenter au bon Dieu**. » Saint Pierre introduisit donc la princesse qui s'adressa au bon Dieu en ces termes: « *Je suis la princesse Lo-ri-koff. Il me donne grand plaisir à faire votre connaissance. On a souvent parlé de vous à l'église de la rue Million**. »

– Il n'y a que les vieilles personnes et les membres du clergé officiel qui savent encore faire preuve d'impertinence, commenta Reginald. Cela me rappelle une anecdote. Je me trouvais l'autre jour dans l'église anglicane d'une capitale étrangère dont je tairai le nom, et j'assistai au sermon prêché par l'un des jeunes vicaires sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Église, sermon qu'il termina par ces paroles: « Les larmes des affligés leur seront un atout inestimable quand ils se présenteront à Dieu. » Son collègue, qui faisait mine de somnoler par jalousie professionnelle, sortit brusquement de sa torpeur pour demander d'une voix précipitée: « Jouerai-je à carreaux? » À quoi son aîné répondit d'un air rêveur quoique de manière parfaitement audible: « Et moi, je double la mise. » Tous les regards se tournèrent vers le prédicateur qui, au lieu de renchérir, se contenta d'engranger les points qu'il avait marqués.

– Vous autres Anglais, vous avez toujours été frivoles, dit la princesse. En Russie, nous avons eu trop de malheurs pour nous permettre d'avoir le cœur aussi léger que vous.

Reginald fut parcouru d'un délicat frisson, tel un lévrier italien qui voit d'un œil inquiet les premiers signes d'un

refroidissement de la planète, et se résigna à prêter l'oreille aux doléances politiques de la princesse.

– Rien de ce qu'on dit de nous en Angleterre n'est vrai, dit-elle après un moment de réflexion.

– Pour ma part, j'ai toujours refusé d'apprendre la géographie de la Russie quand j'étais à l'école, observa Reginald, car j'étais sûr que certains noms devaient être faux.

– Notre système de gouvernement est totalement périmé, ajouta la princesse d'un ton placide. Les bureaucrates ne pensent qu'à se remplir les poches, et le peuple est taillable et corvéable à souhait. Enfin tout va à vau-l'eau.

– Chez nous, dit Reginald, un cabinet passe habituellement pour pourri au bout de quatre ans de gouvernement.

– Mais si c'est un mauvais gouvernement, vous pouvez toujours le renverser aux élections suivantes.

– C'est ce que nous faisons généralement, pour autant que je m'en souviennne.

– Ici, c'est épouvantable, tout le monde va jusqu'à de telles extrémités. En Angleterre, on ne va jamais jusque-là.

– Nous allons à l'Albert Hall, expliqua Reginald.

– Nous oscillons perpétuellement entre la violence et la répression, poursuivit la princesse, et le plus terrible, c'est que le peuple russe est par nature paisible. Il faut entrer dans une famille russe pour savoir ce que signifient les mots d'affection ou de bienveillance.

– J'en conviens tout à fait, dit Reginald. Je connais un jeune homme qui habite Quai de France, et qui est la parfaite illustration de ce que vous avancez. Il a les cheveux naturellement bouclés, surtout le dimanche, et c'est un excellent joueur de bridge même pour un Russe, ce qui n'est pas peu dire. Je ne lui connais pas d'autres mérites, si ce n'est l'affection qu'il porte à sa famille. Ainsi quand sa grand-mère maternelle est morte, sans renoncer toutefois au bridge, il n'a joué pendant trois mois que pique et trèfle. Voilà ce que j'appelle porter le deuil.

La princesse n'épiloua point.

– Vous vous écoutez trop, comme tous ceux qui ne vivent que pour le plaisir, dit-elle. Mais une vie de jeu et de distraction n'apporte aucune satisfaction. Vous vous en apercevrez un jour.

– Oh, je sais bien, allez! Mais il n’y a pas de plaisirs plus doux que ceux qu’on nous défend. Cela aussi c’est une vérité.

Vérité perdue pour la princesse qui, en matière de champagne, préférait toujours ceux qui étaient légèrement éventés.

– J’espère que vous reviendrez bientôt me voir, dit-elle sur un ton qui marquait plus la distance qu’il n’encourageait le rapprochement, ajoutant comme après réflexion: Venez donc nous trouver à la campagne.

La campagne en question se trouvait à quelques centaines de verstes au sud de Tambov, et était séparée de son voisin le plus proche par une soixantaine de kilomètres. Reginald comprit alors qu’il y a des sanctuaires qui doivent être respectés.

LES RÉTICENCES DE LADY ANNE

Egbert entra dans le grand salon faiblement éclairé de l'air d'un homme qui se demande s'il pénètre dans un colombier ou dans une usine d'armements et qui s'est préparé à l'une ou l'autre de ces éventualités. La petite scène de ménage qui avait éclaté durant le déjeuner n'avait pas trouvé sa résolution et la question était de savoir si Lady Anne était disposée à reprendre ou à cesser les hostilités. L'attitude qu'elle offrait aux regards, assise dans son fauteuil à côté de la table à thé, était empreinte d'une sévérité qui ne lui était certes pas inhabituelle, mais le pince-nez d'Egbert ne lui permettait pas de discerner dans la pénombre de cet après-midi de décembre l'expression exacte du visage de sa femme.

Pour briser la glace qui pouvait subsister entre eux, il fit une remarque concernant l'atmosphère religieuse que donnait cette lumière tamisée. C'était une remarque que lui ou sa femme avait coutume de faire entre quatre heures et demie et six heures les soirs de fin d'automne ou d'hiver, et qui faisait en quelque sorte partie de leur vie conjugale. Cette remarque n'attendait d'ailleurs aucune réponse et Lady Anne n'en fit aucune.

Don Tarquinio était allongé sur le tapis persan, chauffant ses vertèbres devant le feu de cheminée avec une superbe indifférence à l'éventuelle mauvaise humeur de Lady Anne. Son pedigree était aussi impeccablement persan que le tapis sur lequel il était couché, et sa fourrure serait bientôt dans la splendeur de son deuxième hiver. Le page de la maison, qui avait des

tendances Renaissance, l'avait baptisé Don Tarquinio, nom que n'auraient sûrement pas imaginé de lui donner ses maîtres, qui l'auraient plutôt appelé Fluff si le choix avait dépendu d'eux, mais qui s'en accommodaient.

Egbert se versa une tasse de thé, et comme Lady Anne ne faisait pas mine de vouloir rompre le silence, il fit une nouvelle tentative de réconciliation.

– La remarque que j'ai faite à déjeuner était purement académique, et il me semble que vous lui accordez une signification beaucoup trop personnelle, dit-il.

Lady Anne continuait de s'abriter derrière sa barrière de silence, tandis que le bouvreuil sifflotait pour remplir le vide un air tiré d'*Iphigénie en Tauride**. Egbert le reconnut immédiatement, car c'était le seul air que sifflotait le bouvreuil, qu'on leur avait vendu avec cette attribution. Egbert et Lady Anne auraient sans doute préféré quelque chose tiré de *Yeomen of the Guard*¹, qui était leur opéra préféré. En matière artistique, ils avaient les mêmes goûts. Ils affectionnaient ce qui était simple et clair, comme un tableau qui raconte une histoire résumée dans un titre. La peinture d'un destrier sans cavalier avec la selle de guingois qui pénètre en titubant dans une cour de château remplie de femmes évanouies ayant pour titre *Mauvaise nouvelle* suggérait aussitôt à leur esprit l'idée claire et distincte d'un désastre militaire. Ayant compris la signification du tableau, ils pouvaient ensuite l'expliquer à des amis d'une intelligence moins vive que la leur.

Le silence persistait. En règle générale, le déplaisir de Lady Anne s'articulait après un mutisme préliminaire de quatre minutes et devenait même carrément volubile. Egbert souleva le pot à lait et versa un peu de lait dans la soucoupe de Don Tarquinio, laquelle, étant déjà pleine, déborda sur le tapis. Don Tarquinio considéra la catastrophe avec une certaine surprise, qui devint de l'indifférence pure et simple quand Egbert l'invita à laper une partie du liquide ainsi renversé. Don Tarquinio pouvait jouer bien des rôles dans la vie, mais celui d'aspirateur était au-dessous de sa dignité.

1. Opéra-comique de Gilbert et Sullivan. (*N.d.É.*)

– Nous sommes sots, n'est-ce pas? dit Egbert d'un air faussement contrit.

Quelle que fût l'opinion de Lady Anne à ce sujet, elle la garda pour elle.

– Je prends la faute entièrement sur moi, dit Egbert, avec un peu moins d'enjouement dans la voix. Après tout, je ne suis qu'humain, et c'est une chose que vous avez parfois tendance à oublier.

Il insista sur ce point comme s'il était permis d'entretenir des doutes à ce sujet et qu'on eût pu le prendre pour un satyre avec des pieds fourchus et la barbiche d'une chèvre.

Le bouvreuil se remit à chanter *Iphigénie en Tauride** et Egbert se sentit légèrement déprimé. Lady Anne n'avait pas touché à sa tasse de thé. Peut-être était-elle indisposée. Mais en général, quand c'était le cas, Lady Anne ne se gênait pas pour vous le faire savoir. « Si vous saviez comme je souffre de colique » était l'une de ses expressions favorites. Dans son entourage, la méconnaissance de ses problèmes était due essentiellement à une écoute déficiente. Or la quantité d'informations sur le sujet aurait fourni matière à une monographie.

Lady Anne ne donnait toutefois aucun signe d'indisposition.

Egbert commençait à trouver que le mutisme de sa femme avait assez duré et que s'il avait commis quelque impair, il y avait beau temps qu'il aurait dû être pardonné. Aussi chercha-t-il à se montrer conciliant.

– Je n'ai certes pas été irréprochable, j'en conviens, dit-il en disputant à Don Tarquinio la place que celui-ci occupait sur le tapis devant la cheminée, et je suis prêt à m'amender afin de mener désormais une vie plus convenable.

Il se demanda vaguement comment il pourrait mener à bien cette réforme morale. À l'âge qu'il avait atteint, les tentations, il faut bien le dire, ne le tourmentaient pas plus qu'elles ne tourmentent un garçon boucher qui réclame en mars une gratification qu'on a oublié de lui octroyer en décembre. Il n'avait pas plus idée d'y succomber qu'il n'avait envie de s'offrir les couverts à poisson ou les boas dont des dames désargentées sont contraintes de se défaire à longueur d'année par l'entremise des petites annonces. Il y avait néanmoins quelque chose

d'impressionnant dans cette renonciation volontaire à toutes sortes d'énormités peut-être latentes.

Mais rien ne semblait susceptible de pouvoir impressionner Lady Anne.

Egbert la dévisagea en toussant à travers son pince-nez. Avoir le dessous dans une discussion avec elle, il en avait l'habitude, mais dans un monologue, c'était nouveau et humiliant.

– Je vais me changer pour dîner, annonça-t-il d'une voix qu'il aurait voulu sévère.

Quand il eut atteint la porte, il eut un nouvel accès de faiblesse et fit une ultime tentative.

– Nous nous conduisons vraiment comme des idiots, vous ne trouvez pas ?

« Complètement », se dit Don Tarquinio tandis que la porte se refermait sur Egbert. Sur quoi le chat étira en l'air ses avant-pattes veloutées et se hissa sans effort sur une étagère qui se trouvait juste en dessous de la cage du bouvreuil. C'était la première fois qu'il paraissait s'aviser de l'existence de cet oiseau, mais la détermination avec laquelle il exécuta son plan était, elle, le fruit d'une décision mûrement pesée. Le bouvreuil, qui s'était cru jusque-là le roi des animaux et de la maison, perdit rapidement de sa superbe au point de ne plus occuper que le tiers de son volume habituel, avant de n'être plus qu'une pauvre petite chose piaulant désespérément. Il avait coûté vingt-sept shillings, sans la cage, mais Lady Anne n'avait pas levé le petit doigt pour l'arracher à la mort. Elle était morte elle-même depuis deux heures.

LE SANDJAK PERDU

L'aumônier de la prison entra pour la dernière fois dans la cellule du condamné afin de lui apporter les paroles de réconfort qu'on prononce habituellement dans ces moments-là.

– La seule consolation à laquelle j'aspire, dit le condamné, c'est de pouvoir raconter mon histoire dans sa totalité à quelqu'un qui veut bien consentir à l'écouter avec une respectueuse attention.

– Bien, mais à condition qu'elle ne soit pas trop longue, dit l'aumônier en regardant sa montre.

Le condamné réprima un frisson et commença.

– La majorité des gens estime que je suis justement condamné pour mes crimes. En réalité, je suis la victime d'un manque de spécialisation tant dans mon caractère que dans mon éducation.

– Un manque de spécialisation ! s'exclama l'aumônier.

– Oui. Si j'avais fait partie de cette petite élite d'hommes familiers de la faune des îles Hébrides, ou capables de réciter les stances de la poésie de Camoëns dans l'original, je n'aurais eu aucune peine à prouver mon identité au moment où celle-ci était pour moi une question de vie ou de mort. Mais je reçus une éducation tout à fait ordinaire, et par tempérament j'évite toute spécialisation. J'ai de vagues notions d'histoire et d'horticulture, je connais quelques noms de grands peintres, mais je ne pourrais pas vous dire comme ça si Stella van der Loopen est le nom d'un chrysanthème ou d'une héroïne de la guerre d'indépendance américaine, ou une toile de Romney exposée au Louvre.

L'aumônier se dandina sur son siège en dissimulant mal son embarras. Maintenant que les alternatives avaient été suggérées, elles semblaient toutes dangereusement plausibles.

– Je tombai amoureux, ou du moins je le crus, de la femme du docteur de la petite ville où j'habitais alors, poursuivit le condamné. Pourquoi en suis-je tombé amoureux, ma foi, je serais aujourd'hui bien incapable de vous le dire, vu qu'elle ne possédait aucun attrait particulier aussi bien physique qu'intellectuel. En fait, plus j'y songe et plus je me rends compte à quel point elle était ordinaire, mais son médecin de mari était bien tombé amoureux d'elle, non, et ce qu'un homme a fait, un autre peut le refaire. Elle paraissait au début flattée des attentions que je lui prodiguais, et je suppose que dans une certaine mesure elle m'a encouragé, mais je crois qu'honnêtement elle ne se rendait pas compte que j'avais envie d'aller un peu plus loin que ces petites fleurettes. Faire la cour doit déboucher sur autre chose, non ? Enfin voilà, je tiens à préciser la vérité. Quand on est devant la mort, on ne s'embarrasse pas de faux-fuyants.

L'aumônier marmonna quelques paroles d'approbation.

– Elle se montra en tout cas sincèrement horrifiée quand je profitai de l'absence de son mari pour lui déclarer un soir ce que je croyais être ma passion. Elle me supplia alors de sortir de sa vie et je ne pouvais qu'acquiescer à son souhait, sans savoir encore très bien comment je m'y prendrais. Dans les romans et les pièces de théâtre, ce genre de situation revient régulièrement, et quand on s'est mépris sur les sentiments d'une femme, eh bien, il n'y a plus qu'à partir aux Indes ou entrer dans la Légion. En quittant son domicile et en remontant l'allée de son jardin, si je ne savais pas encore très bien quelle allait être ma ligne de conduite, j'avais du moins le vague sentiment qu'il me fallait consulter l'atlas du *Times* avant d'aller me coucher. C'est alors qu'en marchant dans la nuit le long de la route, je butai contre un cadavre.

L'intérêt que l'aumônier prenait à cette histoire se raviva aussitôt.

– À en juger par les habits qu'il portait, le cadavre était celui d'un capitaine de l'Armée du Salut. Il avait dû être victime

de quelque affreux accident, car sa tête était tellement abîmée qu'elle en était méconnaissable. Il avait dû être renversé par une voiture; et à ce moment-là une idée lumineuse me traversa l'esprit: je me dis que c'était là l'occasion rêvée de perdre mon identité et de disparaître à jamais de la vie de la femme du docteur. Adieu voyage semé de périls vers des contrées lointaines, une simple substitution de vêtements et d'identité avec la victime d'un accident resté sans témoin et le tour était joué. Je dévêtis donc le cadavre et le rhabillai de mes propres vêtements non sans peine, je vous prie de le croire. Quiconque a dû habiller un capitaine de l'Armée du Salut mort dans une lumière incertaine appréciera la difficulté de la tâche. Dans l'idée, j'imagine, d'inciter l'épouse du docteur à quitter le domicile conjugal pour un autre logement qu'elle habiterait à mes frais, j'avais bourré mes poches de billets de banque, qui représentaient une bonne partie de mes économies. Aussi, quand je refis mon apparition dans le monde sous la défroque d'un soldat de l'Armée du Salut anonyme, je disposais de ressources suffisantes pour soutenir un emploi aussi modeste pendant une période de temps assez longue. Je gagnai le bourg voisin où, malgré l'heure tardive, je pus m'offrir pour quelques shillings le gîte et le couvert dans une petite auberge bon marché. Et pendant quelques jours je vagabondai ainsi de ville en ville. Je me lassai toutefois assez vite de cette existence de vagabond improvisé, et trouvai bien sotte l'idée que j'avais eue de disparaître ainsi. Sur un placard de journal, j'appris la nouvelle de mon propre meurtre perpétré par un inconnu. Ayant acheté le journal pour connaître le récit détaillé de cette tragédie, qui d'abord excita en moi un certain amusement, j'appris avec stupeur que l'assassinat en question était imputé à un certain membre de l'Armée du Salut, vagabond notoire aux antécédents douteux qu'on avait vu rôder sur la route à proximité du lieu du crime. Cela ne m'amusait plus du tout maintenant. L'affaire prenait une tournure inquiétante. Ce que j'avais pris pour un simple accident de voiture s'avérait être un meurtre des plus sauvages, et tant qu'on n'aurait pas retrouvé le véritable assassin j'aurais beaucoup de peine à expliquer ma présence dans ses habits. Je pouvais certes établir ma propre

identité, mais comment, sans impliquer la femme du médecin, pouvais-je expliquer la raison de cette substitution de vêtements avec la victime ? Tandis que j'essayais de résoudre ce problème, j'obéissais subconsciemment à un instinct secondaire : m'éloigner le plus vite possible du lieu du crime et me débarrasser à tout prix de ces frusques accusatrices. Et là je butai devant une difficulté. Chaque fois que je voulais entrer dans un magasin de fripes, fût-il de deuxième ou troisième ordre, et c'était bien sûr ceux-là que je choisissais, mon apparition suscitait forcément une réaction de méfiance de la part des propriétaires qui, sous un prétexte ou sous un autre, évitaient de me servir ou me disaient qu'ils n'avaient pas ce que je recherchais. L'uniforme que j'avais si étourdiment endossé semblait me coller autant à la peau que la fameuse chemise de qui vous savez.

– Passons, passons, dit l'aumônier précipitamment. Continuez votre histoire.

– J'aurais bien voulu aller à la police pour m'expliquer, mais comment le faire avec ces fichus habits ? Ce qui m'intriguait le plus, c'était qu'on n'avait pas encore tenté de m'arrêter, alors que la suspicion que je provoquais me suivait comme une ombre partout où j'allais. Regards, chuchotements, et même remarques à haute voix me désignant comme « l'assassin » accueillait chacune de mes apparitions dans un lieu public, et les auberges les plus sordides et les moins fréquentées que je hantais se remplissaient aussitôt d'une foule de clients qui m'observaient furtivement. Je me mis alors à sympathiser avec les altesses royales qui sont obligées de faire leurs courses sous l'œil impitoyablement scrutateur du public. Ces yeux qui vous suivent partout, ces regards sans cesse accrochés à vous étaient bien plus éprouvants pour les nerfs qu'une franche hostilité, et je me demandais toujours pourquoi la police ne cherchait pas à m'arrêter. J'en découvris plus tard la raison. Au moment du meurtre sur la grand-route, d'importantes courses de limiers avaient eu lieu dans la région, et on avait mis sur ma trace une vingtaine de ces animaux parfaitement dressés, sur ma trace, je veux dire sur celle de l'assassin présumé. L'un de nos quotidiens londoniens les plus soucieux de l'ordre public avait offert une récompense princière au propriétaire de la paire

qui me découvrirait la première et on se mit à parier dans tout le pays sur les chances des concurrents respectifs. Les chiens avaient parcouru une douzaine de comtés et quoique mes mouvements eussent été à ce moment-là parfaitement connus de la police et du public, l'instinct chasseur de la nation et son goût invétéré du pari empêchèrent ma capture prématurée. « Donnez une chance aux chiens », se récriait-on chaque fois qu'un gendarme un peu trop zélé voulait mettre un terme à ma fugue. Ma capture par la paire gagnante n'eut rien de bien spectaculaire, en vérité. Je ne suis même pas certain qu'elle m'eût remarqué si je n'étais pas allé le premier vers les chiens pour leur parler et les caresser, mais ma prise déclencha pour le coup les passions partisans. Le propriétaire de la paire arrivée en second, un Américain, porta plainte en arguant du fait qu'un braque s'était marié dans la famille de la paire gagnante six générations plus tôt, et que le prix avait été offert à la paire de limiers qui la première réussirait à capturer le meurtrier, et qu'un chien qui avait un soixante-quatrième de sang braque ne pouvait être considéré comme un pur limier. Je ne me rappelle plus exactement comment la question fut finalement tranchée, mais toujours est-il qu'elle suscita pas mal d'acrimonie des deux côtés de l'Atlantique. Ma contribution à l'affaire consista simplement à faire observer que toute cette controverse était vaine, vu que le véritable assassin n'avait pas encore été capturé ; mais je ne tardai pas à découvrir que sur ce point il n'y avait pas la moindre divergence d'opinions entre le public et les experts. J'avais espéré pouvoir prouver facilement mon identité et justifier par la nécessité les motifs qui m'avaient poussé à agir de la sorte. Je m'aperçus bientôt que je m'étais bercé d'illusions. Quand je vis dans le miroir l'expression hagarde que l'expérience des dernières semaines avait imprimée sur un visage connu pour sa placidité, je ne fus pas très surpris de voir que les quelques amis et relations que je possédais refusaient de me reconnaître sous mon nouveau personnage, et s'obstinaient à penser, comme tout le monde d'ailleurs, que c'était moi qui avais été assassiné sur la route. Et pour comble de malchance, une tante de la véritable victime, femme d'une méchanceté épouvantable et à l'esprit visiblement borné, m'identifia comme

son neveu et régala les autorités du récit croustillant de ma jeunesse dépravée et des efforts louables et vains qu'elle avait tentés pour me remettre sur le droit chemin. Je crois qu'elle a même proposé de vérifier mes empreintes digitales...

– Mais, interrompit l'aumônier, votre éducation aurait dû parler en votre faveur.

– C'est bien là le hic, dit le condamné, c'est précisément mon manque de spécialisation qui joua contre moi. Le membre de l'Armée du Salut mort, dont j'avais si légèrement et si funestement adopté l'identité, avait possédé un vernis d'éducation moderne assez commun. Il aurait dû être facile de démontrer que mon éducation était bien supérieure à la sienne, mais dans l'angoisse qui m'étreignait alors j'échouais misérablement à tous les tests qui m'étaient proposés. Le peu de français que j'avais pu savoir m'avait totalement abandonné ; je ne me souvenais même plus du mot français pour dire « groseille ».

Le chapelain se tortilla à nouveau sur son siège.

– Et c'est alors, reprit le condamné, qu'est arrivée la déconfiture finale. Nous avions dans notre village un petit club de discussion et je me souvins d'avoir promis à ses membres, pour plaire à la femme du docteur et l'impressionner, j'imagine, de leur faire une conférence, oh, bien modeste, sur la crise des Balkans. Je comptais pour les faits précis me référer à deux ou trois ouvrages de base ainsi qu'à de vieux numéros de certains périodiques. L'accusation avait pris bonne note du fait que l'homme que je prétendais être – et que j'étais en réalité – passait pour une sorte d'autorité de seconde main sur les affaires balkaniques, et, au milieu d'une foule de questions sur des sujets sans importance, l'avocat de l'accusation me demanda avec une soudaineté proprement diabolique si je pouvais dire à la cour où se trouvait Novi Pazar. Je me rendais bien compte que mon sort dépendait de la réponse que je ferais à cette question ; quelque chose me disait que la réponse était soit près de Saint-Pétersbourg, soit dans les environs de Baker Street. Je cherchais, je regardais d'un air anxieux autour de moi la foule des visages qui me scrutaient, me ressaisis et choisis Baker Street. Et à cet instant même je compris que tout était perdu. L'accusation n'eut aucune peine à démontrer qu'un individu

versé dans les affaires des Balkans, même modestement, n'aurait pu se méprendre aussi grossièrement sur la situation géographique de Novi Pazar. C'était le genre de réponse qu'aurait très bien pu faire, par exemple, le capitaine de l'Armée du Salut, et que moi j'avais faite. Et c'est pourquoi dans moins de dix minutes je serai pendu en expiation du meurtre perpétré sur moi-même, lequel meurtre n'eut jamais lieu, et dont en tout état de cause je suis forcément innocent.

+

Quand l'aumônier eut regagné ses quartiers un quart d'heure plus tard, le drapeau noir flottait sur la tour de la prison. Le petit déjeuner l'attendait dans la salle à manger, mais il passa d'abord dans sa bibliothèque et, prenant l'atlas du *Times*, consulta une carte de la péninsule balkanique.

– Une chose comme ça, observa-t-il en refermant le livre d'un coup sec, pourrait arriver à n'importe qui.

LE SEXE QUI N'ACHÈTE PAS

L'ouverture d'un grand centre commercial dans le West End destiné plus particulièrement à une clientèle féminine invite à se demander: « Les femmes achètent-elles vraiment? » Certes, c'est un fait bien avéré qu'elles se précipitent dans les magasins aussi assidûment qu'une abeille s'en va butiner, mais achètent-elles au sens littéral du terme? Moyennant le temps, l'argent et l'énergie suffisants, une politique d'achat résolue devrait avoir essentiellement pour but de satisfaire les besoins domestiques ordinaires, alors que, comme tout le monde le sait, les ménagères de toutes les classes de la société se font presque un point d'honneur de manquer des denrées les plus nécessaires à la vie courante. « Jeudi, nous n'aurons plus d'amidon », les entendons-nous dire avec une sorte de fatalisme prémonitoire, et, de fait, quand arrive jeudi, elles n'ont plus d'amidon. Elles ont prédit à la minute près le moment où elles seront à court de tel produit, et si le jeudi se trouve en plus être le jour de fermeture du magasin, leur triomphe est complet. Une boutique où l'on vend de l'amidon peut bien se trouver à deux pas de chez elles, la mentalité féminine se refuse à recourir à une solution aussi simpliste pour reconstituer un stock épuisé. « Je ne me fournis pas dans ce genre d'endroit », voilà une phrase qui place aussitôt cette boutique hors des limites du monde civilisé. Et il est à noter que de même qu'un chien berger qui aime à tourmenter les moutons s'attaque rarement à ceux qui se trouvent dans son entourage immédiat, de même une femme se fournit-elle rarement dans les boutiques qui sont

proches de son domicile. Plus la source d'approvisionnement est éloignée et plus sûre semble être la résolution de se trouver à court de cet article. À peine l'arche de Noé avait-elle largué ses dernières amarres qu'une voix de femme claironnait qu'on allait manquer de graines pour les oiseaux. Récemment encore, deux dames de ma connaissance m'avaient avoué leur embarras de ce qu'une de leurs amies leur avait téléphoné juste avant midi et qu'elles s'étaient de ce fait trouvées dans l'incapacité de l'inviter à partager leur repas car, précisaient-elles (non sans une pointe d'orgueil, du reste), « il n'y avait rien dans le garde-manger ». Je leur fis observer qu'elles habitaient une rue remplie de magasins d'alimentation et qu'il leur eût été facile de confectionner un déjeuner des plus convenables en un rien de temps. « Une idée pareille ne nous serait jamais venue à l'esprit », déclarèrent-elles d'un air parfaitement digne, et j'eus le sentiment d'avoir énoncé une proposition qui frisait l'indécence.

Mais c'est principalement dans la satisfaction de ses besoins littéraires qu'une femme semble le plus démunie. S'il vous est arrivé d'avoir produit un livre qui a rencontré un certain succès, vous pouvez à coup sûr vous attendre à recevoir une lettre d'une dame que vous connaissez à peine et qui vous demande ingénument « comment il est possible de l'obtenir ». Elle a beau connaître le titre du livre, le nom de l'auteur et de l'éditeur, mais de là à savoir comment se le procurer, il y a un pas, et plus peut-être, qu'elle ne sait pas comment franchir. Vous lui répondez alors en lui faisant remarquer que de recourir à un forgeron ou à un grainetier ne fera que compliquer des choses, et vous lui suggérez tout bêtement de s'adresser à un libraire. Deux jours plus tard, la dame en question vous envoie une nouvelle lettre : « Ça va très bien comme ça, j'ai pu l'emprunter à votre tante. » Là nous avons affaire à l'acheteuse transcendante, à celle qui connaît le Tao du commerce humain et qui, initiée par les dieux, saura toujours se tirer d'affaire dans les choses d'ici-bas, mais le désarroi subsiste même quand de tels expédients demeurent impraticables. Une dame qui habite dans le West End me faisait part l'autre jour de son intérêt pour les westies et de son désir d'en savoir davantage sur cette race ;

aussi, quand, quelques jours plus tard, je tombai sur un article fort bien documenté paru dans l'un de nos meilleurs périodiques consacrés à la vie animale, j'écrivis à cette dame pour lui donner la date de publication de ce numéro. « Je ne peux pas me procurer ce périodique », me répondit-elle par téléphone. Et c'était vrai. Elle habitait une ville où les marchands de journaux se comptent par milliers, et elle avait dû passer devant des centaines de kiosques au cours de ses expéditions quotidiennes dans les magasins, mais pour elle, cet article sur les westies eût tout aussi bien pu être écrit en sanscrit dans quelque livre de prière se trouvant dans un monastère bouddhiste au fin fond du Tibet oriental.

La brutale et froide résolution de l'acheteur masculin suscite une certaine dérision empreinte d'agressivité chez son émule féminine. Un chat qui passe la plus grande partie d'un long après-midi d'été à taquiner une musaraigne qui finit par lui échapper doit éprouver le même mépris pour le terrier qui exécute son rat en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. J'achevais une brève liste de commissions, il y a quelques jours de cela, quand je fus interrompu par une dame de ma connaissance que, de préférence au nom qui lui fut attribué par ses parents, nous appellerons Agatha.

– Comment, vous n'allez tout de même pas acheter du papier buvard dans ce magasin ! s'exclama-t-elle au comble de l'indignation, et elle avait l'air si scandalisé que je suspendis ma main. Laissez-moi vous emmener chez Winks and Pinks, me dit-elle en sortant ; ils ont de si ravissantes teintes de buvard, gris perle, héliotrope, fraise écrasée, vert Nil...

– Mais tout ce que je veux, c'est du simple papier buvard, tout ce qu'il y a de plus ordinaire.

– Laissez-moi faire, vous n'y entendez rien. Je suis bien connue dans ce magasin, répondit-elle sans s'expliquer davantage.

Agatha est persuadée que le papier buvard ne se vend qu'en petites quantités à des personnes honorablement connues dont on sait qu'elles en feront bon usage. Après avoir fait quelques pas, elle commença à trouver que son thé était dans l'immédiat plus important que mon papier buvard.

– Au fait, pourquoi désirez-vous du papier buvard? me demanda-t-elle tout à trac.

J'expliquai patiemment.

– J'utilise le papier buvard pour sécher l'encre d'un manuscrit encore humide et ainsi ne pas faire de taches. Il s'agit sans doute d'une invention chinoise datant du II^e siècle avant Jésus-Christ, mais je ne saurais l'affirmer positivement. Le seul autre usage auquel je puisse penser consiste à le rouler en boule et à le jeter à un chaton afin qu'il joue avec.

– Mais vous n'avez pas de chaton, déclara victorieusement Agatha avec le désir bien féminin d'énoncer la vérité tout entière chaque fois qu'il est possible ou souhaitable de le faire.

– Un chaton errant peut surgir à tout instant, répliquai-je. Et c'est ainsi que je dus me passer de papier buvard.

LA VENDETTA DE TOAD WATER

Les Crick habitaient à Toad Water, et c'est sur ce même plateau désolé que le destin avait également fixé la demeure des Saunders. À des lieues à la ronde, on n'apercevait ni voisins, ni cheminées, ni cimetières susceptibles d'égayer le paysage. Rien que des champs et des boqueteaux, des granges, des chemins creux et des terres en friche. Voilà ce qu'était Toad Water. Et cependant Toad Water, comme toute chose ici-bas, avait son histoire.

Situés aux confins d'une région agricole par ailleurs assez favorisée, on aurait pu croire que ces deux rameaux détachés de la grande famille humaine auraient cherché à se rapprocher en raison même des circonstances qui tendaient à les isoler du monde extérieur. Et peut-être en avait-il été ainsi par le passé; mais il faut dire que depuis, les choses avaient bien changé. Le destin qui avait ainsi rapproché ces deux familles jusqu'à les rendre pour ainsi dire mitoyennes avait fait des Crick des éleveurs de volaille et laissé aux Saunders le soin de cultiver la terre. Ainsi se trouvaient réunis tous les éléments d'une guerre tribale. Car l'hostilité qui oppose le berger au laboureur est fort ancienne, et fort bien illustrée d'ailleurs au quatrième chapitre de la Genèse. Et c'est ainsi que par un bel après-midi de fin de printemps la querelle éclata, comme cela arrive généralement pour ce genre de querelle, sous un prétexte apparemment des plus futiles. Une poulette appartenant aux Crick, obéissant aux instincts nomades de sa tribu et qui avait épuisé les charmes du petit lopin de terre qu'elle grattouillait journellement, s'envola

par-dessus le muret qui divisait les deux propriétés. Et elle n'eut pas plutôt atterri dans le jardin du voisin que, consciente sans doute que son escapade ne durerait pas éternellement, elle s'employa à défricher avidement du bec et des pattes un sol qui avait été spécialement aménagé pour la commodité et la prospérité d'une colonie d'oignons nouveaux. C'est ainsi que de petites pelletées de terre meuble voletèrent tout autour de la poulette frénétique qui agrandissait à chaque minute son terrain d'opérations. Comme on peut bien le penser, les oignons souffrirent considérablement de ce saccage. Mrs Saunders, qui parcourait juste à ce moment-là l'allée principale de son jardin tout en grommelant tout bas des invectives à l'adresse des mauvaises herbes qui poussaient toujours plus vite qu'elle ou son brave homme d'époux ne parvenait à les arracher, s'arrêta brusquement, clouée sur place par un spectacle autrement plus alarmant. Après avoir levé les yeux au ciel dans une muette et stérile imploration, elle se tourna en désespoir de cause vers notre mère la terre, qui, moins avare de ses bienfaits que son collègue d'en haut, lui fournit deux lourdes mottes brunâtres qui soulagèrent sur le moment sa rage. Avec une énergie trop désordonnée, bien sûr, pour atteindre son but, elle bombardait tant et si bien l'inconsciente maraudeuse que celle-ci n'eut pas d'autre choix que de prendre la fuite au milieu d'un brouhaha de caquètements furieux. Mais il n'est au pouvoir ni des femmes ni des poules de garder bien longtemps leur calme dans l'adversité. Et tandis que Mrs Saunders égrenait sur son carré d'oignons le chapelet maigrelet de jurons que peut se permettre une paroissienne soucieuse d'accomplir convenablement ses devoirs religieux, la poule voyageuse, elle, emplissait tout Toad Water des échos d'une musique gutturale censée attirer l'attention du voisinage sur ses malheurs. Mrs Crick, qui avait une famille nombreuse, se sentait autorisée à user parfois d'un langage qu'on ne s'attendrait pas à trouver forcément dans une bouche chrétienne; aussi quand l'un des membres de sa bruyante marmaille lui eut signalé, avec toute l'autorité d'un témoin oculaire, que sa voisine s'était permis de jeter des pierres à l'une de ses poules, et la meilleure pondeuse de toutes, en plus, elle ne put contenir sa rage et trouva pour

l'exprimer des mots que Mrs Saunders n'aurait jamais imaginés. Elle n'était d'ailleurs pas autrement surprise d'apprendre que Mrs Crick était femme à laisser vagabonder ses poules dans le jardin de ses voisins, pour ensuite mieux les injurier, car elle se souvenait de certains épisodes de la vie de Mrs Crick qui n'étaient pas à porter à son crédit, c'est le moins qu'on puisse dire. De son côté, Susan Saunders, bien entendu, n'était pas en reste de supputations malveillantes à l'endroit de sa voisine. Ces deux commères, après avoir pour ainsi dire fouillé dans les greniers de leur mémoire et en avoir remué la paille pas toujours odorante, ne trouvèrent rien de mieux à faire en cette fin d'après-midi d'avril que de se jeter au visage, de part et d'autre de leur mur de jardin mitoyen, les diverses vilénies et autres infamies dont chacune de leur famille s'était au fil du temps rendue coupable. Il y avait, par exemple, cette tante de Mrs Crick qui était morte indigente à l'hospice d'Exeter, alors qu'il était de notoriété publique que l'oncle maternel de Mrs Saunders était, lui, mort alcoolique. Sans parler du cousin de Mrs Crick ! Ah, celui-là, c'était un drôle ! Au cri de triomphe qui accompagna la mention de son nom, on aurait pu croire qu'il avait au moins pillé une cathédrale, mais comme les deux commères braillaient de concert, il était difficile de distinguer ses méfaits de ceux qui assombrissaient la mémoire de la belle-mère du frère de Mrs Saunders qui, si elle n'était pas une régicide, était à tout le moins une fort méchante personne, aux dires de Mrs Crick. Puis après s'être déversé mutuellement sur leurs têtes tout le tombereau d'injures qui était à leur disposition, chacune des deux belligérantes déclara d'un ton péremptoire et définitif à l'autre qu'elle n'était pas une dame, ensuite de quoi chacune s'enferma dans un bienséant et profond mutisme, estimant qu'il était impossible de se relever d'une telle injure. Les pigeons eurent beau égayer les pommiers de leur ramage, les abeilles bourdonner dans les mûriers, et le soleil baigner de ses rayons fraisiers et framboisiers, une barrière de haine se dressait désormais irrévocablement entre les deux maisons.

Les chefs respectifs de ces deux familles ne purent naturellement pas rester à l'écart de ce conflit, et les enfants

eux-mêmes eurent l'interdiction de jouer avec la détestable engeance qu'était devenue du jour au lendemain la maison-née voisine. Comme ils devaient parcourir chaque jour à pied quatre kilomètres pour se rendre à l'école, cela ne laissait pas d'être embarrassant pour eux, mais qu'y faire? Ainsi toute communication entre les deux maisons fut-elle coupée. Toute, à l'exception des chats sur lesquels un tel interdit n'avait pas grand poids. Au grand dam de Mrs Saunders, le bruit courut que le matou des Crick était le père présomptif d'une portée de chatons dont la chatte des Saunders était indiscutablement la mère. Mrs Saunders noya aussitôt la portée, mais ne put effacer aussi facilement les traces d'un tel déshonneur.

L'été succéda au printemps et l'automne à l'été, mais la querelle survivait au passage des saisons. On crut pourtant à un moment donné que l'influence bienfaisante de la religion allait rendre à Toad Water sa paix immémoriale. Les deux familles ennemies se retrouvèrent côte à côte dans l'atmosphère émolliente d'un *Revival Tea*, atmosphère composée pour une partie d'hymnes religieux et pour l'autre de feuilles de thé infusées dans de l'eau chaude accompagnées de brioches et de toasts beurrés. Et dans cette atmosphère pieuse et recueillie, Mrs Saunders alla jusqu'à faire remarquer à Mrs Crick que la soirée était exceptionnellement belle. Mrs Crick, de son côté, qui en était à sa neuvième tasse de thé et à sa sixième tartine, osa espérer que le beau temps allait enfin pouvoir s'installer pour de bon. C'est alors que le père Saunders fit maladroitement allusion au retard qu'avaient pris cette année les récoltes, et la querelle de repartir de plus belle. Mrs Saunders eut beau mêler sa voix au chœur final qui parlait de paix, de joie, d'anges immaculés et de félicité éternelle, ses pensées n'en allaient pas moins vers cette tante d'Exeter morte dans la misère.

Les années, comme toutes les années, continuèrent de passer, en emportant avec elles certains des protagonistes de ce drame: de nouveaux oignons sortirent de terre, et s'épanouirent avant d'être consommés; la poule pécheresse a depuis longtemps expié son péché en finissant suspendue par les pattes sous la voûte de la halle aux volailles de Barnstaple. Mais la querelle entre les deux familles, elle, ne s'est jamais éteinte.

LA LOI DU NOMBRE

Le ministre des Beaux-Arts (au département duquel on venait d'adjoindre récemment une nouvelle section de mécanique électorale) demanda ce jour-là audience au grand vizir. Conformément à l'étiquette orientale, les deux hommes s'entretenaient pendant un certain temps de sujets indifférents. Le ministre faillit à un moment donné faire allusion à la course du marathon, ce qui eût été un manque de tact monumental, car le grand vizir avait une grand-mère persane. Au bout d'un certain temps, le ministre finit par aborder le sujet de l'entretien.

– Dans cette nouvelle Constitution, les femmes auront-elles le droit de vote? demanda-t-il soudainement.

– Le droit de vote aux femmes! s'exclama le vizir. Mon cher pacha, pensez-vous vraiment à ce que vous dites? La nouvelle politique dans laquelle nous nous sommes engagés, sous la pression des circonstances, il faut toujours le souligner, est déjà suffisamment absurde comme ça, ne portons pas le ridicule à son comble en accordant le droit de vote aux femmes. Celles-ci n'ayant ni âme ni intelligence, pourquoi diable voudriez-vous qu'elles votent?

– Je vois bien l'absurdité d'une pareille idée, dit le ministre, mais en Occident, c'est une idée qu'ils ont l'air de considérer avec le plus grand sérieux.

– Eh bien, c'est qu'ils ont plus de sérieux en réserve que je ne le pensais. Moi qui ai passé une bonne partie de ma vie à essayer de conserver le mien, je ne puis, voyez-vous, m'empêcher de sourire d'une telle idée. Chez nous, la plupart des

femmes ne savent ni lire ni écrire, comment voudriez-vous qu'elles votent?

– On leur indiquerait le nom des candidats et l'emplacement pour faire une croix.

– Une quoi? s'exclama le grand vizir.

– Je veux dire un croissant. Cela plairait assez au parti des Jeunes-Turcs.

– Ma foi, s'il faut en passer par là.

Il faillit prononcer le nom d'un animal impur, et se reprenant à temps dit:

– Chameau qui s'en dédit. Eh bien, donnons-leur ce droit. Je ferai le nécessaire.



Les élections touchaient à leur fin dans la circonscription du Lakoumistan. Le candidat du parti Jeune-Turc, qui avait trois ou quatre cents voix d'avance sur son concurrent immédiat, commençait déjà de rédiger son discours de remerciements à ses électeurs. Sa victoire semblait inévitable, car il avait déployé toute la machinerie électorale de l'Occident. Il avait même utilisé des automobiles. Certes, rares furent ceux de ses partisans qui purent se rendre aux bureaux de vote véhiculés dans de tels engins, du moins ses chauffeurs avaient-ils, par une conduite appropriée, envoyé *ad patres*, voire dans les hôpitaux avoisinants, bon nombre de ses adversaires. C'est alors qu'un événement inattendu se produisit. Son principal adversaire, Ali le Bienheureux, se présenta aux urnes avec ses femmes et tout son harem, qui se montait à quelque chose comme six cents unités. Ali ne s'était pas fatigué à faire de grands discours; il s'était contenté de se multiplier selon la mode orientale. Le candidat des Jeunes-Turcs qui, conformément à la mode occidentale, n'avait qu'une seule femme et pratiquement aucune maîtresse, fut tout simplement laminé par la loi démocratique du plus grand nombre.

« Bizarre, se dit Ali d'un ton rêveur, qu'un partisan aussi convaincu du bulletin secret n'ait pas songé au vote voilé. Après tout, ce n'est pas tellement compliqué, la démocratie. Il suffit pour triompher d'avoir les femmes avec soi. »

Puis, rentrant chez lui accompagné de ses électrices, il improvisa un quatrain inspiré par le poète hérétique de Perse :

*L'un, riche en métaphores, excite ses partisans
De ses mots acérés comme des surins tranchants,
Et moi, qui l'ai poussé à ce jeu infâme,
Ne me targue d'être riche qu'en femmes.*

JUDKIN ET SES PAQUETS

Une silhouette indistincte en costume de tweed trimballant des paquets enveloppés de papier kraft. Voilà ce que nous aperçûmes tout à coup au détour d'un chemin boueux du Dorset, et notre jument rouanne de s'arrêter pile et d'esquisser ce qui en d'autres circonstances aurait pu paraître comme une révérence. Notre jument est craintive quand elle est sur les routes, et comme elle est par ailleurs d'un naturel plutôt flegmatique, on ne sait jamais si elle va passer ou non. Elle s'appelle Redford. C'était d'ailleurs ma première rencontre avec Judkin, et la deuxième fois eut lieu dans les mêmes circonstances : le même sentier boueux, la même silhouette en tweed, les mêmes paquets, ou tout comme. Seulement cette fois-là, la jument regarda droit devant elle.

Est-ce moi qui ai interrogé le groom, ou est-ce lui qui a parlé le premier, je ne sais plus ; toujours est-il que j'ai fini par reconstituer à peu près correctement l'existence de ce promeneur rustique. Elle ne peut pas être bien différente de celles de tous ces cavaliers d'élite qui se sont distingués à un moment de leur vie dans tel ou tel régiment, de ces hommes qui ont respiré à pleins poumons les parfums de l'Orient et qui ont peut-être même remporté la coupe du Vice-Roi et participé à de folles équipées autour du golfe d'Aden. Puis le filon d'or s'est tari, le soleil a soudain cessé de jeter ses rayons, et les dieux, variables et capricieux, se sont détournés d'eux. La fête était finie. Mais ils n'ont pas su partir à temps, prendre congé des choses. Ils se sont au contraire résignés à mener

une existence médiocre et étriquée dans de modestes villas où une vie monotone et obstinée les attendait avec son infernal et répétitif train-train. Quand il ne reste plus qu'à regarder croître les poiriers et à attendre que les poules aient pondu ! Et Judkin est devenu comme les autres. La coupe de la vie s'était vidée de son nectar et il ne lui restait plus qu'à en lamper la lie. Au temps de sa splendeur, il aurait dédaigné toute prétention à l'élégance de la jument rouanne, tout comme il aurait renvoyé un médiocre bordeaux à son expéditeur, ou tourné le dos à une femme de modeste apparence. Et voilà maintenant qu'il cheminait stoïquement sur un sentier bourbeux, dans un complet de tweed qui finirait sans doute un jour sur les épaules du garçon jardinier et qui peut-être même lui irait. Les dieux tout-puissants, qui savent le pourquoi et le comment de toutes choses, faisaient peut-être grandir en ce moment un enfant de jardinier qui porterait un jour ces habits dont Judkin n'était somme toute que le locataire. C'est du moins ce qu'il me plaît de penser, et j'ai probablement tort. Et Judkin, pour qui jadis la toilette avait été plus qu'une religion, plus sacrée même qu'une brouille familiale, tramballerait ces paquets jusqu'à sa villa, où sa femme les attendait, lui et eux – une femme qui avait peut-être été jolie autrefois et qui avait peut-être aussi un cœur d'or et une âme de piètre qualité. Et il lui raconterait ses marchandages avec les commerçants et, s'il avait ramené le sucre ou le fil qui ne convenait pas, il tenterait de se faire pardonner et de chasser l'humeur acariâtre de sa vertueuse épouse comme un commis pâtissier chasse les mouches qui viennent se poser sur un gâteau rassis. Et c'est ce même homme qui jadis avait su dresser un pur-sang et le faire caracoler dans toute la gloire de ses muscles. Il avait visité les contrées les plus reculées, parcouru les déserts les plus torrides, tutoyé les fauves dont les yeux reflétaient les étoiles, et voilà maintenant qu'il était là occupé à faire éclore des œufs dans une couveuse. Et pourtant, mais sans doute délirai-je, la deuxième fois que je l'ai croisé sur ce chemin, il y avait sur son visage comme une expression de gaieté qui aurait presque pu passer pour du bonheur, si bonheur et fatigue pouvaient aller de pair. Le Judkin qui tramballait des paquets avait-il trouvé dans la lie de la coupe

de la vie ce qui lui avait échappé quand il sillonnait fièrement les mers? Y aurait-il plus de sagesse dans cette médiocrité que de bonheur dans la convoitise et la possession des richesses de ce monde? Seuls les dieux immortels le savent.

Je ne crois pas avoir vu Judkin plus de trois fois en tout, et toujours sur ce même sentier. Mais un jour que ma jument me conduisait à la gare sous un ciel lourd et tout barbouillé de nuages, je suis passé devant une assez vilaine petite villa que le groom ou mon instinct me désigna comme étant celle de Judkin. De derrière une haie de chétifs sureaux parvenait le bruit sourd d'une bêche dont le fer résonnait de temps à autre contre une pierre que quelqu'un avait sans doute jetée dans son jardin. Et je compris alors que mon Judkin était en train de faire je ne sais quoi d'abominable aux racines d'un poirier. Tout près de lui devait, j'imagine, se trouver une grosse courge tardive qui servirait de sujet de conversation à déjeuner. Faudrait-il l'envoyer à la fête des moissons? Celles-ci ayant été médiocres, il n'était pas juste de laisser aux fermiers tout le soin de cette fête.

Et tandis que le train m'emporterait vers Londres, Judkin, sa courge sous le bras et un panier de dahlias à la main, se dirigerait d'un pas lourd et traînant vers le presbytère.

GABRIEL-ERNEST

– Il y a une bête sauvage dans vos bois, déclara le peintre Cunningham tandis qu'on le conduisait en voiture à la gare.

Ce fut la seule remarque qu'il fit durant le trajet, mais comme van Cheele n'avait pas arrêté de parler, le silence de son compagnon était passé inaperçu.

– Deux ou trois renards et quelques belettes. Rien de plus redoutable, répondit van Cheele.

Le peintre garda le silence.

– Qu'entendiez-vous au juste par bête sauvage? demanda van Cheele quelques instants plus tard quand ils furent sur le quai.

– Rien. J'ai dû rêver. Voici le train, dit Cunningham.

Cet après-midi-là van Cheele partit pour une de ses excursions coutumières dans les bois qui couvraient une partie de sa propriété. Il avait un butor empaillé dans son bureau et connaissait le nom d'un bon nombre de fleurs sauvages, ce qui autorisait sa tante à le qualifier de grand naturaliste. C'était en tout cas un grand marcheur. Il avait l'habitude de noter dans sa tête tout ce qu'il apercevait au cours de ses randonnées, moins pour contribuer au développement de la science contemporaine que pour se trouver des sujets de conversation. C'est ainsi que lorsque les jacinthes se mirent à éclore, il se fit un devoir d'en informer tout le monde, même si la saison de l'année dans laquelle on se trouvait aurait pu avertir ses auditeurs de la probabilité d'un tel événement; du moins avaient-ils l'impression qu'il faisait preuve envers eux d'une franchise absolue.

Mais ce qu'il aperçut cet après-midi-là sortait totalement du champ ordinaire de son expérience. Sur une dalle toute lisse surplombant un étang profond niché au creux d'un bosquet de chênes, un adolescent d'une quinzaine d'années, mollement étendu, séchait au soleil ses membres brunis. Ses cheveux humides, qu'un récent plongeon avait séparés par une raie, étaient plaqués sur son crâne, et ses yeux châtain clair, si clairs qu'une lueur presque féline y brillait, regardaient van Cheele d'un air à la fois méfiant et détaché. C'était une apparition des plus imprévues, et van Cheele se surprit à réfléchir avant de parler, ce qui était nouveau pour lui. D'où pouvait bien venir cet enfant sauvage ? L'épouse du meunier avait perdu un enfant deux mois auparavant, censé avoir été emporté par le courant du moulin, mais il s'agissait d'un petit garçon et non d'un adolescent.

– Qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda-t-il.

– Vous le voyez bien, je me dore au soleil.

– Et où habites-tu ?

– Ici, dans les bois.

– Mais on ne peut pas vivre dans les bois.

– Ce sont de très jolis bois, dit le garçon avec une nuance d'insolence dans la voix.

– Mais où dors-tu la nuit ?

– Je ne dors pas la nuit, car c'est le moment où je suis le plus occupé.

Van Cheele commençait à avoir l'irritante impression qu'il se heurtait à un problème qui le dépassait.

– De quoi te nourris-tu ? lui demanda-t-il.

– De chair, répondit l'enfant en s'étendant complaisamment sur ce mot comme s'il le dégustait.

– De chair ? De quelle chair veux-tu parler ?

– De la chair de lapin, de lièvre, de volaille, d'oiseau sauvage, d'agneau suivant la saison et d'enfant quand je peux en trouver, mais la nuit – car je chasse essentiellement la nuit –, ils sont généralement bien enfermés dans leur maison. Il y a bien deux mois que je n'ai pas goûté à de la chair d'enfant.

Ignorant le caractère volontairement provocateur de cette remarque, van Cheele tenta d'aiguiller la conversation sur le sujet plus anodin du braconnage.

– J'ai l'impression que tu te vantes un peu quand tu me racontes que tu te nourris de lièvres. Les lièvres de nos collines ne se laissent pas si facilement attraper.

– La nuit je chasse à quatre pattes, répondit l'enfant de manière quelque peu sibylline.

– Tu veux dire que tu chasses avec un chien, je suppose ?

Le garçon se laissa lentement rouler sur le dos et eut un petit rire étrange qui tenait à la fois du gloussement et de l'aboïement.

– Je doute fort qu'un chien puisse rechercher ma compagnie, surtout la nuit.

Van Cheele commençait à se dire qu'il y avait décidément quelque chose de mystérieux chez ce garçon dont les propos étaient aussi inquiétants que le regard.

– Je ne peux pas te laisser vivre tout seul dans ces bois, déclara-t-il d'un air d'autorité.

– Si vous me connaissiez, vous préféreriez sûrement me laisser dans les bois que de m'emmener dans votre maison, répliqua l'enfant.

La perspective d'avoir cet animal sauvage et nu dans un intérieur aussi propre et bien tenu que le sien ne laissa pas d'alarmer van Cheele.

– Si tu ne veux pas partir, je t'y contraindrai, dit van Cheele.

L'enfant se retourna brusquement, plongea dans l'étang et un instant plus tard il hissait son corps humide et luisant à mi-hauteur de la rive au bord de laquelle se tenait van Cheele. Chez une loutre, ce mouvement n'aurait rien eu de remarquable, mais chez un enfant, van Cheele le trouva pour le moins insolite. Comme il faisait un pas en arrière, son pied dérapa et il se retrouva étendu sur la berge glissante et moussue, sous le regard moqueur et presque méchant de ces yeux tigrés. D'un geste machinal, il porta la main à sa gorge. L'enfant émit un petit rire sec et cruel qui cette fois tenait plus du grognement que du gloussement, et d'un mouvement presté il plongea dans l'étang et disparut au milieu d'un fouillis de fougères et d'herbes folles.

« Quelle extraordinaire apparition », se dit van Cheele en se relevant, et il se ressouvint alors de la remarque que lui avait faite Cunningham : « Il y a une bête sauvage dans vos bois. »

En regagnant lentement son domicile, van Cheele repassa dans son esprit divers événements locaux susceptibles d'expliquer l'existence d'un tel phénomène.

Depuis quelque temps en effet le gibier s'était fait plus rare, et des fermiers s'étaient plaints d'avoir perdu des brebis de façon inexplicable. Était-il possible que ce petit sauvage écumât la campagne en compagnie d'un chien de braconnier bien dressé ? Il avait dit qu'il chassait la nuit « à quatre pattes », et il avait par ailleurs laissé entendre qu'aucun chien ne souhaiterait s'approcher de lui, « surtout la nuit ». C'était extrêmement troublant. Van Cheele songeait aux diverses déprédations qui s'étaient perpétrées depuis un mois ou deux dans la région quand il interrompit brusquement à la fois le cours de sa marche et celui de ses méditations. La théorie concernant la disparition de l'enfant de la meunière voilà deux mois voulait qu'il fût tombé dans l'eau et qu'il eût été emporté par le courant : mais sa mère avait toujours déclaré qu'elle avait entendu un cri venant de la colline, dans la direction opposée à la rivière. C'était bien sûr inimaginable, mais il eût tout de même préféré que le garçon se fût dispensé d'observer qu'il n'avait pas mangé de chair d'enfant depuis deux mois. On ne dit pas des choses comme celle-là même en plaisantant.

Van Cheele, contrairement à son habitude, ne se sentait pas cette fois disposé à parler de la découverte qu'il avait faite dans les bois. Sa position de conseiller paroissial et de juge de paix lui semblait toutefois quelque peu compromise par le fait qu'il hébergeait un être de réputation aussi douteuse sur sa propriété. Il courait même le risque qu'on lui réclamât un jour des dommages et intérêts pour la volaille et les agneaux qui avaient mystérieusement disparu. Au dîner, ce soir-là, il observa un silence inhabituel.

– Tu as perdu la voix ? lui dit sa tante. On dirait que tu as vu un loup.

Van Cheele, qui ne connaissait pas ce vieux proverbe, trouva cette réflexion plutôt stupide : s'il avait vraiment vu un loup

sur ses terres, il n'eût certainement pas manqué d'en parler autour de lui.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, van Cheele s'aperçut que le sentiment de malaise qu'avait suscité en lui l'incident de la veille n'avait pas complètement disparu et il résolut de se rendre en train dans la ville épiscopale voisine pour demander à son ami Cunningham ce que ce dernier avait bien pu voir qui fût de nature à lui inspirer la remarque qu'il lui avait faite sur le quai de la gare concernant la présence d'une bête sauvage dans ses bois.

Cette résolution prise, il retrouva partiellement sa bonne humeur habituelle, et c'est en fredonnant un petit air guilleret qu'il gagna en sautillant le petit salon pour y fumer sa cigarette matinale. Mais en entrant dans la pièce, la chansonnette fit brusquement place à un pieux juron. Lui faisant vis-à-vis, mollement étendu sur l'ottomane, se trouvait le garçon des bois. Il était plus sec que lorsque van Cheele l'avait vu pour la dernière fois, mais à ce détail près sa toilette ne présentait aucune altération notable.

– Comment oses-tu venir ici ? lui demanda van Cheele.

– Vous m'avez dit que je ne devais pas rester dans les bois, lui répondit calmement le jeune garçon.

– Mais je ne t'ai pas dit de t'installer chez moi, par exemple. Qu'arriverait-il si ma tante te voyait ?

Et afin de limiter les conséquences d'une telle catastrophe, van Cheele s'empressa de camoufler la plus grande partie de son indésirable visiteur sous les pages du *Morning Post*. À ce moment sa tante pénétra dans la pièce.

– Voici un pauvre garçon qui a perdu son chemin et la mémoire. Il ignore qui il est et d'où il vient, expliqua van Cheele d'un air gêné en jetant un coup d'œil anxieux au jeune marmot pour voir s'il n'allait pas couronner d'insolence ses propensions à la sauvagerie.

Miss van Cheele parut énormément intéressée.

– Peut-être que son linge est marqué, suggéra-t-elle.

– Il semble avoir perdu également la plupart de ses effets, dit van Cheele en faisant des efforts désespérés pour tenter de maintenir en place le *Morning Post*.

Un enfant nu et sans foyer exerçait sur Miss van Cheele une séduction aussi irrésistible que l'eût fait un jeune chiot ou un chaton abandonné.

– Nous devons faire tout notre possible pour cet enfant, décida-t-elle, et elle dépêcha aussitôt un messenger au presbytère où vivait un jeune page, qui en revint bientôt chargé de tout l'assortiment de vêtements nécessaires à l'habillement d'un garçon.

Lavé, vêtu, coiffé, le jeune garçon semblait toujours aussi inquiétant aux yeux de van Cheele, même si sa tante le trouvait mignon tout plein.

– Nous devons également lui donner un nom jusqu'à ce que nous sachions qui il est réellement, dit-elle. Je propose de l'appeler Gabriel-Ernest. C'est un prénom qui sonne agréablement.

Van Cheele manifesta son approbation, même s'il doutait dans son for intérieur que l'enfant qui porterait ce nom en fût tout à fait digne. Ses craintes se trouvèrent confirmées par le fait que son fidèle et vieil épagueul avait déguerpi de la maison à l'approche du garçon, et qu'il restait obstinément à bonne distance dans un coin du verger à aboyer lugubrement, tandis que le canari, d'ordinaire aussi volubile que son maître lui-même, ne vocalisait plus qu'une suite monotone de pépiements affolés. Plus que jamais van Cheele était décidé à consulter Cunningham sans perdre une seconde.

Tandis qu'il se rendait en voiture à la gare, sa tante prenait toutes les dispositions nécessaires pour que Gabriel-Ernest l'aiderait à recevoir à goûter cet après-midi les enfants de l'école du dimanche.

Cunningham n'était guère disposé à se montrer communicatif.

– Ma mère est morte d'une affection cérébrale, expliqua-t-il; vous comprendrez donc pourquoi je ne tiens pas tellement à m'appesantir sur des événements d'une nature aussi fantastique que ceux qu'il m'a été donné de voir ou d'avoir cru voir.

– Mais qu'avez-vous vu au juste ?

– Ce que j'ai cru voir était si extraordinaire qu'aucun homme sain d'esprit ne pourrait affirmer que la chose s'est réellement produite. La dernière soirée que j'ai passée chez vous, je me tenais partiellement dissimulé par la haie qui masque la porte

du jardin, en train de contempler les derniers feux du couchant, quand tout à coup j'aperçus un jeune garçon complètement nu qui, je pense, venait de se baigner dans quelque étang voisin, et qui regardait tout comme moi le coucher du soleil. Sa posture évoquait de manière si suggestive celle d'un faune de la mythologie païenne que je songeai sur-le-champ à l'engager comme modèle, et je crois bien que le moment après je l'eusse apostrophé. Mais juste à cet instant le soleil disparut à l'horizon, et le paysage perdit ses teintes orange et rose pour devenir tout gris. Je me retournai vers le garçonnet, il avait disparu.

– Quoi, volatilisé? demanda van Cheele d'une voix excitée.

– Non, et c'est bien ce qui est le plus horrible, répondit Cunningham. À flanc de colline, à l'endroit où le jeune garçon s'était tenu une seconde plus tôt, se trouvait à présent un gros loup tout noir, aux crocs luisants, aux yeux jaunâtres dans lesquels brillait une lueur cruelle. On aurait dit...

Mais van Cheele n'avait pas le temps de se perdre en conjectures. Déjà il se précipitait vers la gare. Envoyer un télégramme. « Gabriel-Ernest est un loup-garou. » Il écarta cette idée. Sa tante s'imaginerait sans doute qu'il s'agissait là d'un message chiffré dont il aurait omis de lui donner le code. Son seul espoir était de rentrer chez lui avant le coucher du soleil. Le taxi qu'il prit en arrivant à la gare lui parut lambiner comme un escargot sur des routes de campagne que le soleil couchant teintait de rose et de mauve. Sa tante était en train de ranger les restes du goûter quand il fit irruption dans la cuisine.

– Où est Gabriel-Ernest? cria-t-il de toutes ses forces.

– Il raccompagne le petit Toop chez lui, lui répondit sa tante. Il était si tard que je n'ai pas voulu le laisser rentrer tout seul. Quel ravissant coucher de soleil nous avons ce soir, n'est-ce pas?

Mais van Cheele, bien qu'extrêmement attentif à la coloration que prenait le ciel en direction de l'occident, ne s'attarda pas auprès de sa tante pour en analyser les beautés. Il parcourut l'étroit sentier qui menait à la maison des Toop à une allure à laquelle il n'était pas habitué. D'un côté du sentier courait le ruisseau du moulin et de l'autre s'étendait le flanc de la colline.

On apercevait encore un bout du disque solaire s'amenuisant à l'horizon, tandis qu'au prochain détour il pensa apercevoir le couple étrangement assorti à la trace duquel il était lancé. La nature se vida tout d'un coup de ses couleurs et une lumière grisâtre enveloppa comme un linceul le paysage. Van Cheele entendit un cri de terreur et arrêta sa course.

On ne revit jamais plus le petit Toop ni Gabriel-Ernest, mais on retrouva les vêtements de ce dernier abandonnés au bord du sentier, si bien qu'on supposa que l'enfant était tombé dans l'eau et que son compagnon s'était déshabillé et qu'il avait plongé à son tour dans la rivière pour tenter de le sauver. Van Cheele et quelques ouvriers qui se trouvaient là à cette heure déclarèrent avoir entendu le cri d'un enfant à proximité de l'endroit où l'on avait retrouvé les effets. Mrs Toop, qui avait onze autres enfants, accepta courageusement la perte du douzième, tandis que Miss van Cheele pleura sincèrement celle de son protégé. Ce fut sur son initiative qu'une plaque commémorative fut apposée dans l'église paroissiale avec cette inscription : « À Gabriel-Ernest, un garçon inconnu, qui sacrifia bravement sa vie pour tenter de sauver son compagnon. »

Van Cheele céda à sa tante sur presque tous les points, mais il refusa énergiquement de participer à la souscription ouverte pour la plaque offerte à la mémoire de Gabriel-Ernest.

LE SAINT ET LE LUTIN

Le petit saint de pierre occupait une niche reculée dans une des nefs latérales de la vieille cathédrale. On ne se souvenait pas très bien de son histoire, ce qui d'une certaine manière était un gage de respectabilité. Du moins, c'est ce que prétendait le lutin.

Celui-ci était un fort beau spécimen de sculpture grotesque, habitant une corniche sur le mur qui faisait vis-à-vis à la niche du saint. Il était apparenté aux personnes les mieux situées de la cathédrale, telles que les étranges sculptures qui décoraient les stalles du chœur et les gargouilles qui grimaçaient tout là-haut sur le toit. Toutes les fantastiques créatures, homoncules ou bêtes mythologiques en pierre ou en bois qui se contorsionnaient sur les voûtes ou rampaient là-bas au fond de la crypte étaient plus ou moins de sa famille. Aussi passait-il pour un personnage important parmi le petit monde de la cathédrale.

Le petit saint de pierre et le lutin entretenaient les meilleures relations du monde malgré la différence de point de vue qui les opposait. Le saint était un philanthrope à l'ancienne mode; il pensait que le monde, tel qu'il lui apparaissait, était bon et, qui plus est, perfectible. Il déplorait en particulier le sort des souris d'église, qui vivaient dans un grand dénuement.

Le lutin, au contraire, pensait que, le monde étant mauvais, il était inutile de chercher à l'améliorer. C'était le destin des souris d'église que d'être pauvres.

– Ça ne fait rien, disait le saint. Elles me font grand-pitié.

– Je le sais bien, dit le lutin, c'est votre rôle à vous que d'en avoir pitié. Mais si elles cessaient d'être pauvres, vous ne pourriez plus le remplir. Vous seriez alors une sinécure.

Il aurait bien voulu que le saint lui demandât ce qu'était au juste une sinécure, mais celui-ci se réfugia dans un silence de pierre. Après tout, le lutin avait peut-être raison, mais il aurait tout de même bien aimé faire quelque chose pour les souris de l'église avant la venue de l'hiver, car elles étaient terriblement pauvres.

Il réfléchissait à cette question quand le bruit d'un objet métallique tombant à ses pieds le fit sursauter. C'était un thaler tout neuf et tout brillant. Une des corneilles de la cathédrale, friandes de ce genre d'objets, venait de le laisser tomber du haut de la corniche qui surplombait sa niche en entendant le bruit sec de la porte de la sacristie qu'on refermait violemment. Depuis l'invention de la poudre à canon, les corneilles n'avaient plus les nerfs aussi solides qu'autrefois. Le moindre bruit les affolait.

– Qu'est-ce que vous avez là? demanda le lutin.

– Un thaler d'argent, répondit le saint. C'est une véritable aubaine, ajouta-t-il. Maintenant je peux faire quelque chose pour les souris de l'église.

– Comment allez-vous vous y prendre?

Le saint réfléchit un moment.

– J'apparaîtrai dans une vision au bedeau qui fait le ménage de la cathédrale et je lui dirai qu'il trouvera un thaler d'argent entre mes pieds, qu'il devra le prendre et acheter une mesure de blé qu'il déposera dans ma niche. Quand il trouvera l'argent, il saura que la vision ne l'a pas trompé, et il suivra mes instructions. Et alors les souris auront de quoi manger pendant tout l'hiver.

– Vous avez certes ce pouvoir d'apparaître à qui vous voulez, observa le lutin. Moi je n'apparais aux gens que quand ils ont avalé à leur souper des montagnes de choses indigestes. Comme le bedeau n'est pas un gros mangeur, mes chances sont plus minces que les vôtres. Après tout, il y a certains avantages à être un saint.

Pendant ce temps, la pièce de monnaie était toujours entre les pieds du saint. Elle était propre et brillante et portait

l'estampille des armes de l'Électeur. Le saint se dit qu'une telle occasion était trop rare pour être gaspillée. Peut-être qu'une charité sans discernement pourrait nuire aux souris d'église. Après tout leur rôle était d'être pauvre; c'est ce qu'avait dit le lutin, et le lutin avait généralement raison.

– Peut-être vaudrait-il mieux acheter avec ce thaler toute une brassée de cierges qu'on ferait brûler sur mon autel au lieu d'acheter du blé.

Il souhaitait souvent, pour la beauté du geste, que des gens fissent brûler des cierges devant son autel, mais comme tout le monde avait oublié qui il était, on ne jugeait pas à propos de lui rendre cet honneur.

– Les cierges seraient en effet plus orthodoxes, lui dit le lutin.

– Sans doute, acquiesça le saint, et d'autant plus que les souris pourraient toujours en grignoter les bouts; les bouts de chandelle sont très nourrissants.

Le lutin était trop bien élevé pour cligner de l'œil; d'ailleurs comme il était en pierre, il ne pouvait en être question.



– Ah ça, par exemple! s'exclama le bedeau le lendemain matin.

Il prit la pièce dans la niche et la retourna dans ses mains toutes sales. Puis il la porta à la bouche et la mordit.

« Il ne va pas l'avalier, j'espère », se dit le saint en dévisageant le bedeau de son œil de pierre.

« Eh bien, se dit le bedeau, qui aurait cru ça? Et de la part d'un saint, en plus! »

Alors il fit une chose extraordinaire. Il dénicha un vieux bout de ficelle dans la poche de son tablier et le noua en croix autour de la pièce; puis il fit une grande boucle, la suspendit au cou du petit saint, et s'en alla.

– Elle est sûrement fausse, dit le lutin. Je ne vois pas d'autre explication.



– Quelle est cette décoration que porte votre voisin ? demanda une guivre blasonnée sur le chapiteau d'un pilier adjacent.

Le saint aurait pu pleurer de mortification s'il n'avait pas été en pierre.

– C'est une pièce d'une valeur fabuleuse, répondit avec tact le lutin.

Et le bruit courut dans la cathédrale que l'autel du petit saint de pierre s'était enrichi d'une offrande inestimable.

« Après tout, se dit le saint, l'amitié d'un lutin est une chose appréciable. Les souris d'église sont toujours aussi pauvres. Mais n'est-ce pas leur rôle ? »

L'ÂME DE LAPLOSHKA

Laploshka était l'un des hommes les plus méchants et les plus amusants qu'il m'ait été donné de connaître. Il disait des horreurs sur les gens d'une façon si charmante qu'on lui pardonnait volontiers celles qu'il rapportait sur votre propre compte derrière votre dos. N'osant pas nous-mêmes nous livrer à ce genre de commérages ou n'ayant pas les dispositions pour le faire, nous sommes toujours reconnaissants envers ceux qui s'acquittent de cette tâche à notre place, et qui s'en acquittent bien. De ce côté-là on peut dire que Laploshka était un maître.

Laploshka avait naturellement un cercle étendu de relations, et comme il les choisissait avec un certain soin, une proportion assez appréciable de celles-ci était constituée d'hommes à qui leur compte en banque permettait d'acquiescer avec indulgence à sa conception unilatérale de l'hospitalité. C'est ainsi que disposant de moyens somme toute assez modestes, il pouvait vivre confortablement de son revenu, et plus confortablement encore de celui des personnes qui lui faisaient les honneurs de leur table.

Mais à l'égard des pauvres ou de ceux dont les ressources étaient aussi limitées que les siennes, son attitude était réservée, circonspecte et méfiante. Il semblait obsédé par la crainte de se voir soustraire la moindre piécette de son porte-monnaie pour aller renflouer celle de quelque pauvre hère désargenté. Il était certes capable d'offrir un havane à un riche mécène, en vertu du principe qu'on ne prête qu'aux riches, mais je l'ai vu se parjurer sans la moindre vergogne plutôt que d'admettre

avoir en sa possession le penny nécessaire pour compléter le pourboire d'un garçon. La pièce lui aurait été sûrement rendue à la première occasion, il n'aurait pas manqué de rappeler son prêt à son emprunteur, mais un accident peut toujours arriver, et une séparation, même temporaire, d'avec son penny était une idée qu'il ne pouvait même pas envisager.

Ses amis, qui connaissaient cet aimable travers, étaient naturellement tentés de l'exploiter. Proposer de le prendre en taxi et prétendre ne pas avoir assez d'argent pour payer la course, lui demander six pence alors qu'il a la main pleine de la monnaie qu'on vient de lui rendre, c'étaient là quelques-uns des menus tourments qu'il avait à subir de la part de ceux qui connaissaient son point faible. Il faut dire, pour lui rendre justice, que Laploshka se tirait toujours des situations les plus embarrassantes sans compromettre le moins du monde sa réputation de Monsieur-qui-dit-non. Mais les dieux, dont la Providence veille sur les mortels, m'offrirent l'occasion de lui jouer un tour de ma façon un soir que je dînai avec lui dans un petit restaurant bon marché. (Sauf quand il était l'invité de quelqu'un dont les revenus étaient au-dessus de tout soupçon, Laploshka était capable de refréner son goût du luxe.) À la fin du repas, un message urgent m'obligea à partir, et sans me soucier des protestations véhémentes de mon compagnon, je lui lançai cruellement :

– Payez mon écot, je vous rembourserai demain.

De bonne heure le lendemain matin, Laploshka me héla alors que je m'engageais dans une ruelle où je ne vais pour ainsi dire jamais. Il avait l'air d'un homme qui n'a pas dormi.

– Vous me devez deux francs pour le dîner d'hier au soir, me dit-il d'une voix entrecoupée.

J'évoquai la situation politique au Portugal où de nouveaux troubles semblaient couvrir. Mais Laploshka me regardait sans m'entendre, pressé qu'il était de revenir à ses deux francs.

– J'ai bien peur d'être obligé de vous les devoir pendant encore un certain temps, lui dis-je d'un ton délibérément désinvolte. Voyez-vous, je n'ai pas un seul sou en poche.

Et j'ajoutai mensongèrement :

– Je m'en vais pour six mois ou peut-être plus.

Laploshka ne souffla mot, mais il me regarda avec des yeux exorbités, et ses joues prirent l'aspect bariolé d'une carte ethnographique de la péninsule balkanique. Le jour même, comme le soleil se couchait, il mourut. « Défaillance cardiaque » statua le docteur ; mais moi qui le connaissais, je savais qu'il était mort de chagrin.

Que faire de ces deux francs ? Tuer Laploshka était une chose, mais garder par-devers soi son argent bien-aimé, c'eût été faire montre d'une dureté de cœur dont j'étais parfaitement incapable. La solution ordinaire, qui eût été de le donner aux pauvres, ne convenait pas du tout à la situation, car rien n'aurait davantage peiné le disparu que de faire un aussi mauvais usage de ses biens. D'un autre côté, faire don de deux francs à un riche était une opération qui exigeait un certain tact. Une élégante solution parut s'offrir à moi le dimanche suivant tandis que je fendais la foule cosmopolite qui emplissait la nef d'une des églises les plus fréquentées de la capitale française. Un enfant de chœur, une aumônière à la main, se frayait péniblement un chemin à travers cette marée humaine, et devant moi j'entendis un Allemand se plaindre à voix haute à son voisin de voir son plaisir d'entendre une aussi belle musique gâchée par cette quête qu'il jugeait intempestive.

– Ils n'ont pas besoin d'argent, disait-il. Ils en ont bien assez comme ça. D'ailleurs, les pauvres sont trop gâtés.

Si tel était le cas, je n'avais plus à hésiter. Je laissai tomber les deux francs de Laploshka dans l'aumônière en louant le bon Dieu pour les riches de monsieur le curé.

Trois semaines plus tard, me trouvant à Vienne, je dînai un soir dans une modeste mais excellente petite *Gasthaus* du quartier de Währing. Le cadre était tout simple, mais les schnitzels, la bière et le fromage n'auraient pu être meilleurs. La bonne chère attire la clientèle, et à l'exception d'une petite table près de la porte, toutes les autres étaient occupées. J'étais au milieu de mon repas quand, tournant les yeux vers la table inoccupée, je m'aperçus qu'elle ne l'était plus. Examinant l'addition avec l'attention scrupuleuse de quelqu'un qui ne veut pas payer plus que son dû, j'aperçus Laploshka. Il tourna à un moment la tête de mon côté et regarda longuement mon assiette, comme

pour dire : « Ce sont mes deux francs que vous mangez », puis il détourna rapidement les yeux. De toute évidence, les pauvres de monsieur le curé étaient de vrais pauvres. Les schnitzels ressemblaient à des semelles, la bière était tiédasse, et je laissai l'emmental dans l'assiette. Je n'avais qu'une idée : quitter cette salle et m'éloigner de la table où cette chose était assise. En quittant précipitamment le restaurant, je sentis peser sur moi le regard réprobateur de Laploshka en voyant le pourboire que je donnais au garçon sur ses deux francs. Le lendemain je déjeunai dans un restaurant chic où le Laploshka que je connaissais ne serait jamais entré de son vivant, je veux dire de son propre chef, et j'espérais bien que le Laploshka mort respecterait les mêmes conventions. J'en avais bien jugé, mais en sortant de l'établissement je le trouvai en train d'étudier le menu affiché à la porte. Puis il se dirigea lentement vers un milk-bar. Et pour la première fois de ma vie, le charme et la gaieté d'une ville comme Vienne me laissèrent insensible.

Après cela, où que je me trouvasse, à Paris ou à Londres, je tombai chaque fois sur Laploshka. Si j'occupais une loge de théâtre, j'étais toujours conscient du regard qu'il braquait sur moi depuis les sombres profondeurs du poulailler. Quand je me rendais à mon club par un après-midi pluvieux, je le voyais s'abriter tant bien que mal sous l'auvent d'une porte cochère de l'autre côté de la rue. Et quand j'allais m'asseoir sur une chaise payante dans Hyde Park, je le trouvais généralement assis sur un banc en face de moi, douloureusement conscient de ma présence sans même avoir à me regarder. Mes amis commencèrent à s'inquiéter de mon changement de mine, et me conseillèrent de me décharger d'un tas de choses qui encombraient mon existence. Si seulement j'avais pu me débarrasser aussi facilement de Laploshka !

Un dimanche matin, c'était probablement le jour de Pâques, car les cloches carillonnaient à toute volée, je me retrouvai coincé parmi la foule qui écoutait religieusement la musique d'orgue dans cette église parisienne dont j'ai déjà parlé, et je revis l'enfant de chœur circuler entre les bancs avec son aumônière. Une dame anglaise derrière moi tendait le bras pour introduire une pièce dans l'aumônière qui n'arrivait pas tout à

fait jusqu'à elle ; je pris donc la pièce à sa demande et la tendis à l'enfant de chœur. C'était une pièce de deux francs. Alors j'eus une idée : je laissai tomber mon sou dans l'aumônière et glissai la pièce de deux francs dans ma poche. J'avais repris les deux francs de Laploshka aux pauvres qui n'auraient jamais dû en hériter. Comme je m'éloignais de la foule, j'entendis une voix de femme qui disait : « Je ne crois pas qu'il ait mis mon argent dans l'aumônière. Il y a des tas de gens comme ça à Paris. » Mais moi j'avais l'esprit plus léger que je ne l'avais eu depuis longtemps.

Il me restait maintenant à restituer aux riches méritants la somme récupérée aux pauvres, ce qui s'avérait une tâche des plus délicates. Je me fiaï donc une fois de plus à l'inspiration du moment et je fus une fois de plus favorisé par le hasard. Une averse me fit entrer deux jours plus tard dans une vieille église de la rive gauche, et là je tombai sur le baron R., l'un des hommes les plus riches et les plus pauvrement vêtus de la capitale, en arrêt devant les magnifiques sculptures en bois du jubé. C'était maintenant ou jamais. Je mâtinai le français que je parle habituellement avec un fort accent britannique d'une inflexion nasale typiquement américaine, et me mis à questionner le baron sur la date de la construction de l'église, ses dimensions et autres détails qu'un touriste américain est naturellement désireux de connaître. Puis ayant obtenu les renseignements que le baron fut à même de me communiquer, je plaçai solennellement la pièce de deux francs dans le creux de sa main en lui assurant cordialement que c'était bien à lui que je faisais cette charité, et je tournai les talons. Le baron fut quelque peu interloqué, mais il prit la chose de bonne grâce. Se dirigeant vers un petit tronc fixé au mur, il laissa tomber les deux francs de Laploshka dans la fente. Au-dessus du tronc on pouvait lire cette inscription : « Pour les pauvres de monsieur le curé. »

Ce soir-là, à l'angle de la rue bondée du Café de la Paix, j'aperçus Laploshka. Il me sourit, souleva légèrement son chapeau, et disparut. Je ne le revis plus jamais. Après tout, l'argent avait été *donné* à un riche méritant, et l'âme de Laploshka était en paix.

LA GIBECIÈRE

– Le major viendra prendre le thé, annonça Mrs Hoopington à sa nièce. Il vient de faire le tour des écuries avec son cheval. Tâche donc d'être aussi gaie et amusante que possible. Le pauvre homme est passablement déprimé depuis quelque temps.

Le major Pallaby était en effet victime de circonstances sur lesquelles il n'avait aucun pouvoir, et de son tempérament sur lequel il en avait très peu. Il avait succédé au rang de piqueur à un homme éminemment populaire qui avait été limogé par son comité, et le major se trouvait en butte à l'hostilité déclarée d'une bonne moitié des chasseurs tandis que son manque de tact et d'amabilité avait contribué à lui aliéner le reste. Aussi depuis quelque temps les démissions pleuvaient, les renards se faisaient plus rares et le téléphone était engorgé sous la fréquence des appels. On comprendra que dans ces circonstances le major avait de bonnes raisons de voir la vie en gris.

En se rangeant ouvertement dans le camp du major Pallaby, Mrs Hoopington avait été largement influencée par le fait qu'elle avait l'intention de l'épouser dès que la chose serait possible. Un revenu de trois mille livres par an et la perspective d'un titre de baronne pouvaient bien faire passer son mauvais caractère. Les projets matrimoniaux du major n'étaient certes pas encore aussi avancés que ceux de Mrs Hoopington, quoique ses visites, de plus en plus fréquentes à Hoopington Hall, commençaient à faire jaser.

– Il a eu une très mauvaise journée hier, il n'a tiré qu'un ou deux faisans, dit Mrs Hoopington. Pourquoi n'as-tu pas amené

avec toi un ou deux bons tireurs au lieu de ce stupide garçon russe? Cela me dépasse!

– Vladimir n'est pas un être stupide, protesta sa nièce; c'est l'un des garçons les plus amusants que je connaisse. Il suffit de le comparer à ces chasseurs lourdauds...

– En tout cas, ma chère Norah, il ne sait pas monter à cheval.

– Comme tous les Russes, mais il sait tirer.

– Oui, et qu'est-ce qu'il tire? Hier il a ramené un pic-vert dans sa gibecière.

– Mais il a tiré trois faisans et aussi quelques lapins.

– Ce n'est pas une raison pour avoir rapporté un pic-vert.

– Les étrangers sont moins regardants que nous sur le choix des bêtes à abattre. Un grand-duc fond sur un vautour tout aussi sérieusement que nous abattons une outarde. De toute façon, j'ai expliqué à Vladimir que certains oiseaux sont indignes d'un chasseur. Et comme il n'a que dix-neuf ans, on peut encore sûrement faire appel à son sens moral.

Mrs Hoopington eut un petit reniflement d'incrédulité dédaigneux. La plupart des gens avec lesquels Vladimir entraînait en contact étaient tout de suite pris par son charme, mais son hôtesse du moment, elle, était immunisée contre ce genre d'infection.

– Je l'entends qui approche, observa-t-elle. Je vais me préparer pour le thé. Nous le prendrons dans le hall. Tâche de divertir le major s'il arrive avant que je sois descendue, et surtout sois gaie.

Norah dépendait des bonnes grâces de sa tante pour tout un tas de petits détails qui rendent la vie digne d'être vécue, et elle éprouvait un certain malaise à l'idée que le jeune Russe qu'elle avait introduit comme un élément de variété dans la routine de la maison de campagne ne donnait pas entièrement satisfaction à sa tante. Et ce fut un jeune homme plus fatigué et moins pimpant que d'habitude, nullement averti de ses lacunes, qui d'un pas élastique et la mine radieuse pénétra dans le hall.

– Devinez ce que j'ai tiré! dit-il.

– Des faisans, des lapins, des pigeons? hasarda Norah.

– Non, une grosse bête. Je ne sais pas comment on appelle ça en anglais. Marron, avec une queue foncée.

Norah changea de visage.

– Est-ce qu'elle vit dans un arbre et se nourrit de noix ? demanda-t-elle, en espérant que l'emploi de l'adjectif « gros » fût une exagération.

Vladimir éclata de rire.

– Oh non ! Pas un *bielka*.

– Est-ce qu'elle nage et mange du poisson ? demanda Norah en priant de tout son cœur pour qu'il s'agît d'une loutre.

– Non, non, fit Vladimir occupé de desserrer les cordons de sa gibecière ; elle vit dans les bois et se nourrit de lapins et de poulets.

Norah s'éroula sur sa chaise et enfouit son visage entre ses mains.

– Dieu du ciel ! gémit-elle. Il a abattu un renard !

Vladimir la regarda d'un air consterné. Dans un torrent de paroles entrecoupées de soupirs, elle tenta de lui expliquer l'horreur de la situation. Le jeune homme ne comprenait rien à ce que Norah lui disait, sauf que l'inquiétude de la jeune fille était bien réelle.

– Cachez-la, cachez-la ! s'exclama frénétiquement Norah en désignant la gibecière encore nouée. Ma tante et le major seront ici dans un moment. Jetez-la sur cette armoire ; comme ça, ils ne pourront pas la voir.

Vladimir lança la gibecière avec adresse, mais la bandoulière s'accrocha dans son vol à l'extrémité d'un andouiller fixé au mur, et la besace, avec son terrible contenu, demeura suspendue juste au-dessus de l'alcôve où le thé allait bientôt être servi.

Mrs Hoopington et le major entrèrent dans le hall à ce moment-là.

– Le major va faire battre nos fourrés demain, annonça la maîtresse de maison avec une ostensible satisfaction. Smithers est persuadé que nous pourrons lui offrir une bonne chasse. Il m'a dit qu'il avait aperçu un renard dans le bosquet de noisetiers à trois reprises cette semaine.

– J'y compte bien, j'y compte bien, dit le major d'un ton maussade. Il faut que je mette un terme à cette série de jours

sans. Ce n'est pas la première fois qu'un renard qu'on dit s'être établi à demeure dans certains halliers en a déjà décampé quand on va le débusquer. On ne m'ôtera pas de l'idée qu'un renard a été abattu ou pris au piège la veille de notre battue.

– Major, si quelqu'un s'amusait à jouer à ce petit jeu dans mes bois, son compte serait vite réglé, vous pouvez me croire, dit Mrs Hoopington.

Norah se dirigea d'un pas mécanique vers la table où était servi le thé et s'affaira fébrilement à modifier l'arrangement du persil autour de l'assiette à sandwiches. D'un côté se découpait la silhouette morose du major et de l'autre elle devinait le regard contraint et apeuré de Vladimir. Et sur tout cela planait *la chose*. Elle gardait les yeux fixés à la hauteur de la table, et s'attendait presque à voir à tout moment une tache accusatrice de sang de renard rougir la blancheur immaculée de la nappe. Sa tante avait beau lui signifier par des gestes et des regards qu'elle devait se montrer gaie, la pauvre Norah était surtout occupée à empêcher ses dents de claquer.

– Qu'avez-vous tiré aujourd'hui? demanda tout à trac Mrs Hoopington à Vladimir dont le silence obstiné ne laissait pas de l'étonner.

– Oh, rien, rien de bien marquant, répondit précipitamment le jeune homme.

Le cœur de Norah qui semblait s'être arrêté de battre un instant repartit de plus belle.

– Marquant ou pas marquant, reprit Mrs Hoopington, n'avez-vous rien d'un peu intelligent à nous dire? Ma parole, on dirait que vous avez tous avalé votre langue.

– Quand est-ce que Smithers a vu ce renard pour la dernière fois? demanda le major.

– Hier matin, un superbe renard avec une queue d'un brun lustré, répondit Mrs Hoopington.

– Ah, ah, cette queue, nous allons bien lui filer le train demain, dit le major dans un fugitif accès de bonne humeur.

Puis un morne silence s'installa autour de la table, entrecoupé du bruit des mandibules et du cliquetis des cuillers dans les soucoupes. Une diversion s'offrit bientôt à eux sous la forme du fox-terrier de Mrs Hoopington qui avait sauté sur une chaise

vide pour pouvoir mieux contempler les friandises disposées sur la table, et qui maintenant tendait sa truffe en l'air en direction de quelque chose d'apparemment plus alléchant que du cake rassis.

– Qu'est-ce qui lui prend ? Pourquoi jappe-t-il ainsi ? demanda sa maîtresse en voyant son chien faire de petits bonds vers le plafond. Mais, ma parole, c'est après votre gibecière qu'il en a, Vladimir. Qu'est-ce que vous pouvez bien avoir là-dedans ?

– Sacredieu ! s'écria le major qui s'était dressé sur ses pieds à son tour. Voilà une odeur qui m'est familière.

Alors une idée, la même, frappa simultanément Mrs Hoopington et le major. Un flot de sang leur monta au visage et d'une même voix accusatrice ils s'écrièrent :

– C'est vous qui avez abattu le renard !

Norah tenta bien d'atténuer à leurs yeux la gravité du méfait de Vladimir, mais ses paroles ne parvinrent sans doute pas à leurs oreilles tant leur visage était congestionné. La colère du major cherchait, trouvait les mots qui l'exprimaient avec une fureur égale à celle que met à essayer diverses toilettes une femme qui s'apprête à aller faire des visites. Il accusa le destin, Dieu, la Providence, l'ordre du monde, le cours des choses, s'apitoya sur lui-même avec une violence qui n'arrivait même pas à s'épancher et voua aux gémonies tous ceux avec qui il avait jamais eu affaire dans sa vie. Il ne lui manquait pour mettre à exécution ses menaces que les services d'un ange exterminateur particulièrement zélé. Quand ce torrent d'invectives venait à se tarir, on percevait les doléances plaintives et monocordes de Mrs Hoopington mêlées aux abois rageurs et perçants de son fox-terrier. Vladimir, qui ne comprenait pas un traître mot de ce qui se disait, faisait rouler une cigarette entre ses doigts en répétant à mi-voix un robuste adjectif anglais pour lequel il s'était depuis longtemps affectionné et qu'il avait incorporé dans son vocabulaire. Alors lui revint en mémoire l'histoire du jeune homme qui tue un oiseau enchanté, et attire par là le malheur et les catastrophes. Pendant ce temps, le major, qui tournait dans le hall comme un fauve en cage, ayant aperçu un téléphone, se précipita sur l'appareil pour annoncer au secrétaire de la société de chasse sa démission de sa fonction

de piqueur. Entre-temps un domestique avait amené le cheval du major devant le perron, ce qui permit à Mrs Hoopington de donner le plein registre de ses capacités vocales en fait de criaileries. Mais, le major parti, sa prestation vocale tombait quelque peu à plat. C'était comme d'entendre le bruissement du vent dans les feuillages au sortir de la *Walkyrie*. S'étant sans doute avisée que ses tirades commençaient à sentir le réchauffé, Mrs Hoopington laissa enfin couler des larmes qui ne demandaient qu'à jaillir et sortit d'un pas décidé de la pièce en laissant derrière elle un silence presque aussi terrible que la tempête qui l'avait précédé.

– Qu'est-ce que je vais bien faire de ça ? demanda Vladimir d'une voix hésitante.

– Enterrez-le, dit Norah.

– L'enterrer simplement ? dit Vladimir visiblement soulagé.

Il s'était presque attendu à voir un membre du clergé local insister pour réciter une prière sur la dépouille de l'animal ou une compagnie de soldats tirer une salve de mousqueterie sur sa tombe.

Et c'est ainsi qu'un soir de novembre, le jeune Russe fit des funérailles hâtives mais décentes à un grand putois sous les lilas d'Hoopington, en murmurant à tout hasard quelques prières tirées de l'office des morts de son Église.

LE STRATÈGE

Les goûters qu'offrait Mrs Jallatt à la jeunesse étaient sévèrement exclusifs: c'était ainsi beaucoup plus économique. Ce n'est pas que Mrs Jallatt cherchât à tout prix à faire des économies, mais enfin tout ce qu'on peut dire, c'est qu'en général elle y parvenait très bien.

« Il y aura environ une dizaine de filles, calculait Rollo tandis qu'on le conduisait à cette réception. Disons dix filles et quatre garçons, à moins que les Wrotsley ne viennent avec leur cousin, ce qui serait embêtant, car cela nous placerait en position d'infériorité, Jack et moi: deux contre trois. »

Rollo et les frères Wrotsley se détestaient depuis la nuit des temps, c'est-à-dire le berceau. Ils ne se rencontraient d'ailleurs qu'assez rarement et seulement durant les vacances, et leur rencontre tournait invariablement à la tragédie pour le groupe qui se trouvait être numériquement le plus faible.

Rollo comptait ce soir-là sur la présence d'un partisan dévoué et musclé pour rétablir l'équilibre. Or comme il posait le pied sur le perron, il entendit la sœur du présumé champion s'excuser auprès de leur hôtesse de l'absence de son frère: et l'instant d'après il remarqua que les Wrotsley avaient amené leur cousin.

Deux contre trois, c'eût été excitant encore qu'assez risqué; alors qu'un contre trois, cela ressemblait par trop à une visite chez le dentiste. Rollo demanda qu'on revînt le chercher avec la voiture le plus tôt possible – dans les limites de la décence, s'entend –, puis il se retourna vers l'assemblée en accrochant

sur son visage le sourire impavide et légèrement méprisant d'un aristocrate qui monte à l'échafaud.

– Ravi que vous ayez pu venir, lui dit l'aîné des Wrotsley avec jovialité.

– Eh bien, les enfants, je suppose qu'il faut vous laisser jouer à présent, suggéra Mrs Jallatt en guise de présentation, et comme ils étaient tous trop bien élevés pour la contredire, il ne leur restait plus qu'à décider du choix du jeu.

– Je connais un jeu très amusant, dit l'aîné des Wrotsley d'un air innocent. On sort de la pièce et on pense à un mot, ensuite on revient et les filles doivent deviner le mot.

Rollo connaissait bien ce jeu. Il l'aurait proposé lui-même si son clan avait été le plus nombreux.

– Ça risque d'être plutôt barbant, fit remarquer Dolores Sneep avec une mimique dédaigneuse de la bouche, tandis que les garçons sortaient de la pièce l'un derrière l'autre.

Rollo, lui, était d'un avis différent. Surtout si les Wrotsley n'avaient rien de mieux à disposition comme armes offensives que des mouchoirs noués.

Ceux qui devaient choisir un mot s'enfermèrent à clé dans la bibliothèque pour s'assurer du secret de leurs délibérations. Décidément la Providence n'arrivait même pas à rester neutre. Dans un filet accroché à l'une des parois de la pièce se trouvaient un fouet à chien et une cravache. Quelle coupable négligence, se dit Rollo, que de laisser traîner ainsi de telles armes de précision. Il choisit le fouet à chien, puis dans les minutes qui suivirent il se demanda comment il avait pu faire un choix aussi stupide. Les garçons regagnèrent ensuite la pièce dans laquelle les filles les attendaient nonchalamment.

– Le mot est « chameau », annonça étourdiment le cousin des Wrotsley.

– Espèce d'idiot! s'exclamèrent les filles. C'est à nous de deviner le mot. Allez, allez, repartez vite en choisir un autre.

– Jamais de la vie! dit Rollo. Le mot n'était pas vraiment « chameau »; c'était juste pour rire. Disons que c'est « dromadaire » et n'en parlons plus, chuchota-t-il aux autres.

– Je les ai entendus dire « dromadaire », je les ai bien entendus! glapit l'horrible Dolores.

« Avec des oreilles aussi longues que les siennes, on entendrait n'importe quoi », se dit Rollo à part lui.

– Eh bien, nous n'avons plus qu'à recommencer, dit l'aîné des Wrotsley d'un ton résigné.

Le conclave s'enferma à nouveau dans la bibliothèque.

– Ah non, on ne va pas remettre ça avec cette histoire de fouet à chien ! protesta Rollo.

– Bien sûr que non, mon cher, dit l'aîné des Wrotsley, cette fois nous allons tâter de la cravache, comme ça tu verras ce qui fait le plus mal aux fesses. Rien ne vaut l'expérience personnelle pour ce genre de choses.

Rollo comprit rapidement que le fouet à chien avait été un bon choix. Le conclave laissa son souffre-douleur panser ses plaies pendant qu'il débattait du choix du mot approprié. « Mustang » n'irait probablement pas, car la moitié des filles en ignorerait le sens. On se décida finalement pour « quagga ».

– Tu dois t'asseoir ici ! s'écria en chœur la commission d'enquête lorsqu'elle revint siéger.

Mais Rollo soutint mordicus que la personne interrogée devait toujours rester debout. Il ne fut cependant pas fâché de voir le jeu se terminer et de pouvoir ainsi passer à table.

Sans raisonner ses hôtes à proprement parler, Mrs Jallatt s'arrangeait toujours pour qu'on ne pût pas se resservir des mets les plus chers dont elle garnissait sa table ; aussi convenait-il de profiter au maximum du premier service pour choisir ce qu'on préférerait. Cette fois-ci elle avait mis seize pêches dans un compotier pour quatorze enfants. Mais comment aurait-elle pu prévoir que les deux Wrotsley et leur cousin avaient en prévision du long voyage de retour chacun mis tranquillement une pêche de côté dans leur poche, ce qui laissa Dolores, cette pimbêche, et Agnes Blaik, la gentille boulotte, avec une pêche pour deux ?

– Il va donc nous falloir la partager, suggéra Dolores d'un air chagrin.

Or Agnes était grosse avant d'être bonne pâte. Tel était l'ordre de priorité qui gouvernait son existence. Aussi, après avoir hoché la tête en signe d'acquiescement, se précipita-t-elle sur la pêche restante qu'elle dévora goulûment en expliquant que si on l'avait divisée en deux tout le bon jus se serait perdu.

– Eh bien, que voulez-vous faire maintenant? demanda Mrs Jallatt pour faire diversion. Le prestidigitateur professionnel que j'avais engagé m'a fait faux bond au dernier moment. L'un d'entre vous voudrait-il bien réciter quelque chose?

Il y eut comme des signes avant-coureurs d'une panique générale. Dolores, comme on la connaissait, ne se serait sûrement pas fait prier pour réciter « Locksley Hall¹ »; et parfois le premier vers – « Camarades, laissez-moi ici un moment » –, pris au pied de la lettre, avait été le signal de la débandade pour une bonne partie de son auditoire. Aussi ce fut avec un sentiment de soulagement qu'on entendit Rollo déclarer qu'il connaissait quelques tours de prestidigitation. Il n'en avait, à vrai dire, jamais exécuté un seul de sa vie, mais ses deux visites à la bibliothèque l'avaient rendu étonnamment inventif.

– Vous avez tous déjà vu des magiciens sortir des cartes à jouer et des pièces de monnaie des poches des spectateurs, annonça-t-il, eh bien moi, je vais faire apparaître sous vos yeux des choses encore plus extraordinaires, comme des souris, par exemple.

– Non, pas des souris! protesta, comme il l'avait prévu, une partie de l'assistance.

– Alors des fruits, si vous le voulez bien.

La proposition fut accueillie avec approbation. Agnes rayonnait littéralement.

Joignant le geste à la parole, Rollo se dirigea tout droit sur ses trois ennemis, plongea successivement la main dans la poche intérieure de leur veston et en retira trois pêches. Personne n'applaudit, mais aucun applaudissement n'aurait pu lui procurer autant de plaisir que le silence qui salua son numéro.

– Naturellement nous étions dans le coup, murmura d'un air lamentable le cousin des Wrotsley.

– S'ils avaient été vraiment de mèche, fit observer Dolores, non sans sagacité, ils auraient juré qu'ils n'en savaient rien.

– Connais-tu d'autres tours? demanda précipitamment Mrs Jallatt.

1. Poème d'Alfred Tennyson (1803-1892). (*N.d.É.*)

Comme Rollo n'en connaissait pas d'autre, il laissa entendre qu'il aurait pu changer les trois pêches en quelque chose d'autre, mais Agnes venait justement d'en transformer une en un aliment pour petite fille, ce qui excluait toute autre possibilité dans ce domaine.

– Moi, je connais un autre jeu, suggéra l'aîné des Wrotsley. Les garçons vont dans une pièce et choisissent un personnage historique qu'ils reviennent ensuite jouer, et les filles doivent deviner qui c'est.

– Je crois qu'il est temps que je parte, dit Rollo à son hôtesse.

– Mais tu devras attendre vingt minutes la voiture qui doit venir te chercher, dit Mrs Jallatt.

– La soirée est si belle que je crois que je vais marcher un bout de chemin à sa rencontre.

– Mais il pleut à verse pour le moment, ce ne serait pas raisonnable. Tu as juste le temps de jouer à ce jeu historique.

– Nous n'avons pas entendu Dolores réciter, lança Rollo en désespoir de cause.

Et il n'eut pas plutôt dit ça qu'il comprit son erreur. À l'idée d'entendre « Locksley Hall », l'opinion publique se déclara ouvertement en faveur du jeu historique.

Rollo joua alors sa dernière carte. S'adressant apparemment aux Wrotsley, mais de façon à se faire bien comprendre d'Agnes, il observa :

– C'est entendu, mon vieux, mais d'abord allons finir ces chocolats que nous avons laissés dans la bibliothèque.

– Je trouve que ce serait juste que ce soit maintenant au tour des filles de sortir, s'exclama vivement Agnes, car elle avait un sens rigoureux de la justice.

– Mais non, dirent les autres. On est beaucoup trop nombreuses.

– Alors, allons-y à quatre. Moi j'en suis.

Et Agnes s'élança en direction de la bibliothèque, suivie d'un pas traînant par trois autres fillettes.

Rollo s'affaissa sur une chaise et laissa un sourire affleurer à son visage, retroussant légèrement sa lèvre supérieure. Une loutre échappant aux crocs des chiens et plongeant dans un

étang aurait pu seule manifester des sentiments similaires à ceux qu'affichait complaisamment Rollo.

On entendit tout un remue-ménage venant de la bibliothèque. Agnes mettait tout sens dessus dessous pour dénicher ces fameux chocolats mythiques. Et c'est alors qu'on entendit le roulement d'une voiture sur le gravillon mouillé.

– Je vous remercie pour cet excellent après-midi, fit Rollo en prenant congé de son hôtesse.

COURANTS CONTRAIRES

Vanessa Pennington avait un mari pauvre avec très peu de circonstances atténuantes et un admirateur qui, bien que raisonnablement riche, était doté d'un sens de l'honneur encombrant. Cette fortune séduisait Vanessa, mais le code des convenances de son soupirant l'avait amené à la fuir et à l'oublier, ou du moins à ne penser à elle que pendant les loisirs que lui laissaient ses nombreuses activités. Or quoique Alaric Clyde aimât Vanessa et qu'il fût persuadé qu'il l'aimerait toujours, il se laissa peu à peu et inconsciemment courtiser par une maîtresse plus insidieuse ; et alors qu'il s'imaginait simplement fuir le séjour des humains dans un exil imposé, son cœur fut séduit par l'appel du désert, et le désert combla son attente. Quand on est jeune, fort et sans attaches, la terre vaste et sauvage exerce une séduction irrésistible. Témoin cette multitude d'hommes, jadis jeunes et libres, qui moisissent aujourd'hui dans la médiocrité parce que, ayant connu et chéri l'aventure, ils s'émancipèrent de son joug et reprirent les chaînes de leur vieil esclavage.

Sur les hauts plateaux désolés du monde, Clyde errait, chassait, rêvait, terrible et plein de grâce comme un dieu de l'Helade, se déplaçant d'un camp à un autre avec ses chevaux, ses serviteurs, ses bêtes familières et ses troupeaux. Il est, ce chasseur au pied léger de créatures agiles et délicates, l'hôte choyé de ces populations nomades et primitives. Sur les bords brumeux des lacs des hauts plateaux, il chasse le gibier à plumes qui arrive à tire-d'aile de l'autre bout du monde. Il observe

au-delà de Boukhara le galop enfiévré des cavaliers aryens et, dans la lumière tamisée d'une maison de thé, il assiste à ces ballets étranges et lascifs qu'on ne peut jamais totalement oublier. Ou encore, descendant jusqu'au Tigre, il baigne ses membres dans ses eaux fraîches et tumultueuses. Vanessa, pendant ce temps, dans un meublé de Bayswater, dresse la liste hebdomadaire pour la blanchisseuse, court les soldes, et se risque parfois, dans sa veine la plus aventureuse, à confectionner de nouvelles recettes pour accommoder le merlan. Occasionnellement, elle se rend à des soirées de bridge, où, lorsque le jeu sombre dans la monotonie, elle peut du moins glaner quelques détails intéressants sur la vie privée des altesses royales et impériales. Au fond, Vanessa n'était pas mécontente de voir que Clyde avait choisi la voie la plus courageuse. La respectabilité était du reste le péché mignon de Vanessa. Certes, elle eût préféré être respectable dans un cadre plus élégant où son exemple eût pu rayonner. Être irréprochable est une chose, mais l'être plus près de Hyde Park en est une autre.

Et puis soudain, fi des convenances et de la respectabilité ! Utiles et très importantes en leur temps, elles furent balayées par la mort du mari de Vanessa.

La nouvelle de ce changement parvint par bribes à Clyde au fur et à mesure de ses déplacements autour du monde, pour le rejoindre en fin de compte et l'immobiliser quelque part dans les steppes d'Orenbourg. Il aurait eu par contre la plus grande difficulté à analyser ses sentiments sur le moment. Le destin avait inopinément et avec un zèle qu'on pourrait qualifier d'officieux ôté l'obstacle qui lui barrait le chemin. Il se crut submergé de joie sans toutefois ressentir l'exaltation qui avait été la sienne quatre mois auparavant, quand après toute une journée d'affût il avait abattu du premier coup un léopard des neiges. Certes, il rentrerait en Angleterre pour demander la main de Vanessa, mais à une condition : c'est qu'elle consentît à partager cette vie d'aventure qui était désormais son amour et sa vie.

La promesse accueillit le retour de son galant avec un soulagement plus grand encore que celui qui avait salué son départ. La mort de John Pennington avait laissé sa veuve dans une

situation d'une extrême précarité, au point que la mention « Hyde Park » avait disparu de son papier à lettres où elle avait longtemps figuré à titre de complaisance, en vertu du principe selon lequel les adresses ont pour but de dissimuler notre véritable domicile. Elle était certainement plus indépendante que par le passé, mais l'indépendance, qui est un bien précieux pour la plupart des femmes, n'était pas pour le moment la principale préoccupation de Vanessa. Elle accepta donc la restriction de Clyde et se déclara prête à le suivre jusqu'au bout du monde. La terre étant ronde, elle se disait avec optimisme qu'après en avoir fait le tour, le cours naturel des choses finirait bien par la ramener un jour ou l'autre dans la périphérie de Hyde Park.

C'est à l'est de Budapest que son optimisme commença de s'effiloche, et, après avoir vu son mari traiter la mer Noire avec une familiarité qu'elle n'avait jamais elle-même ressentie à l'égard de la Manche, le doute rongeur commença son œuvre de sape. Des péripéties qui eussent présenté une face amusante et même attrayante pour une femme mieux née ne suscitaient chez Vanessa que les sensations jumelles de la crainte et de l'inconfort. Elle était la proie des mouches, et se disait qu'elle l'eût été également des chameaux si ceux-ci avaient été un peu moins nonchalants. Clyde de son côté se démenait de son mieux pour donner à leur pique-nique dans le désert un caractère festif, mais même le Heidsieck rafraîchi dans le lit des torrents qui dévalaient de l'Himalaya perd de sa saveur quand on est convaincu que l'échanson basané qui vous le sert avec tant de solennité n'attend que le moment propice pour vous trancher la gorge. Clyde avait beau lui représenter que Youssef était le modèle des serviteurs et d'un dévouement qu'on trouve rarement chez son pareil occidental, Vanessa savait de par son éducation que les gens à la peau basanée vous tranchent aussi facilement la gorge que les habitants de Bayswater se rendent à leur leçon de chant.

Cette irritation croissante s'accompagna chez elle d'un désenchantement supplémentaire, fruit de l'incapacité des époux à se trouver des intérêts communs. Les coutumes migratoires de la grouse des sables, les mœurs et le folklore des Tatars et

des Turkmènes, les caractéristiques du poney cosaque n'excitaient chez Vanessa qu'une indifférence ennuyée. D'un autre côté, Clyde n'éprouvait aucun plaisir particulier à apprendre que la reine d'Espagne détestait le mauve ou qu'une certaine duchesse, dont il n'aurait probablement jamais l'occasion de flatter les goûts, éprouvait une passion violente, quoique parfaitement respectable, pour la paupiette de bœuf.

Vanessa en vint à se dire qu'un revenu fixe chez un mari ne contrebalançait pas nécessairement un caractère aventureux. Une chose était d'aller jusqu'au bout du monde, une autre de s'y plaire et de s'y installer. Expérience faite, la respectabilité pratiquée sous une tente semblait perdre une bonne part de son attrait.

Désillusionnée du tour que prenait sa nouvelle vie, Vanessa ne put cacher sa joie lorsqu'une distraction se présenta à elle en la personne de Mr Dobrinton qu'ils avaient rencontré par hasard dans l'auberge d'une petite bourgade perdue au fin fond du Caucase. Dobrinton était britannique jusqu'au bout des ongles, peut-être en hommage à la mémoire de sa mère, qui descendait, disait-on, d'une gouvernante anglaise venue s'installer à Lemberg au XVIII^e siècle. Si on l'avait appelé Dobrinski à l'improviste, il aurait probablement répondu à ce nom ; mais estimant sans doute que la fin justifie les moyens, il avait cru devoir angliciser légèrement son patronyme. Physiquement, Mr Dobrinton n'avait rien d'un Adonis, mais aux yeux de Vanessa il constituait un lien certain avec une civilisation à laquelle Clyde semblait avoir tourné le dos. Il pouvait chanter *Yip-I-Addy* et parler de plusieurs duchesses comme s'il les connaissait personnellement, et parfois même, dans ses moments les plus inspirés, comme si elles le connaissaient elles aussi. Il était également fin gastronome et savait démasquer certaines réputations qu'avaient usurpées tel ou tel restaurant londonien à la mode, forme de critique supérieure qui plongeait Vanessa dans un ravissement béat. Et surtout, il sympathisait, d'abord discrètement, puis plus ouvertement, avec le chagrin que causaient à Vanessa les inclinations nomades de son époux. Des intérêts financiers liés au pétrole l'avaient amené dans la région de Bakou où le plaisir d'être agréable à une femme qui

l'écoutait si complaisamment le poussa à retarder son départ pour l'Europe afin de suivre aussi loin que possible ses nouvelles connaissances dans leur périple. Et tandis que Clyde marchait avec des maquignons persans, traquait le sanglier gris jusque dans sa tanière et complétait ses notes sur le gibier à plumes d'Asie centrale, Dobrinton et sa femme discutaient de l'éthique de la respectabilité nomadique selon des points de vue qui chaque jour convergeaient davantage, si bien qu'un soir Clyde se retrouva tout seul à dîner, avec entre les doigts une longue lettre de Vanessa qu'il lisait entre deux bouchées et dans laquelle elle lui faisait part de sa décision de regagner des climats plus civilisés en compagnie d'une personne qui partageait ses goûts.

Le destin ou plutôt la poisse voulut que Vanessa, qui au fond de son cœur était la respectabilité même, et son amant tombassent entre les mains d'une bande de brigands kurdes le soir même de leur fuite. Se retrouver prisonnière dans un sordide village kurde en compagnie d'un homme qui n'était pas votre mari et avoir les yeux de l'Europe tout entière braqués sur vous était sans doute la chose la moins respectable susceptible d'arriver à une personne qui l'était énormément. Des complications internationales vinrent encore aggraver la situation. « Une Anglaise et son mari, de nationalité étrangère, retenus prisonniers par des brigands kurdes qui demandent une rançon », disait le télégramme envoyé par le consul britannique le plus proche. Or, quoique Dobrinton fût anglais de cœur, le reste de sa personne appartenait bel et bien aux Habsbourg, et bien que ces derniers ne tirassent ni plaisir ni orgueil de compter parmi leurs vastes et diverses possessions cette unité particulière qu'ils eussent volontiers échangée en faveur de quelque rare volatile susceptible d'agrémenter le parc de Schönbrunn, le code international des convenances exigeait qu'ils manifestassent un intérêt poli pour sa disparition et prissent toutes les mesures nécessaires pour sa récupération. Et tandis que les ministères des Affaires étrangères des deux pays concernés s'employaient à obtenir la libération de leurs sujets respectifs, survint une autre horrible complication. Clyde, qui s'était mis à la poursuite des fugitifs, sans grand désir de

les rattraper au demeurant, quoique avec le sentiment obscur et agaçant qu'il ne pouvait se dérober tout à fait à ses devoirs matrimoniaux, tomba à son tour entre les mains des mêmes brigands. Les diplomates, quoique soucieux de tout tenter pour sauver une femme en détresse, manifestèrent une certaine réticence devant cette aggravation de la situation. Comme le fit remarquer un de ces jeunes gandins familiers du 10 Downing Street: « Nous sommes tout à fait désireux de tirer d'affaire tout mari de Mrs Dobrinton, à condition qu'on nous dise combien elle en a. » Pour une femme soucieuse de respectabilité, Vanessa n'avait décidément pas de chance.

Par ailleurs, la situation des captifs ne laissait pas d'être embarrassante. Lorsque Clyde eut expliqué aux chefs des brigands la nature des relations qu'il entretenait avec le couple fugitif, ceux-ci lui manifestèrent une sympathie attristée, en écartant cependant toute idée d'exécution sommaire, persuadés qu'ils étaient que la cour des Habsbourg exigerait probablement qu'on leur remît Dobrinton vivant, et dans un état à peu près présentable. Ils proposèrent toutefois à Clyde, en manière de dédommagement, de l'autoriser à administrer à son rival, chaque lundi et chaque jeudi, une raclée bien sentie. Quand Dobrinton prit connaissance de cette sanction, il devint si pâle que le chef de la tribu n'eut pas le cœur de faire exécuter cette sentence.

Et c'est ainsi que dans la promiscuité d'une hutte exigüe de montagne le malheureux trio voyait s'écouler les heures avec une lenteur désespérante. Dobrinton était trop effrayé pour converser, Vanessa trop mortifiée pour ouvrir la bouche, et Clyde observait un silence boudeur. Une fois, le petit négociant de Lemberg s'enhardit jusqu'à chantonner *Yip-I-Addy* d'une voix chevrotante, quand, arrivé au couplet « rien ne vaut le bercail », Vanessa le supplia en larmes de s'arrêter. Et le silence retomba comme une chape de plomb sur l'infortuné trio; trois fois par jour, force leur était bien de se serrer les uns contre les autres autour du repas qui leur avait été préparé, comme les bêtes du désert qui suspendent leurs hostilités lorsqu'elles se retrouvent autour d'un point d'eau, puis chacun s'en retournait monter la garde dans son coin.

Clyde était moins étroitement surveillé que les deux autres. « La jalousie le tiendra près de la femme », disait la sagesse kurde. Sagesse qui ignorait l'appel de l'aventure. Et c'est ainsi qu'un beau soir, constatant qu'on ne lui accordait pas l'attention qu'il semblait mériter, Clyde faussa compagnie à ses gardiens et, dévalant le flanc de la montagne, reprit son étude du gibier à plumes en Asie centrale. On renforça la garde autour des deux autres captifs, du moins Dobrinton ne fut-il pas fâché de voir Clyde prendre la poudre d'escampette.

La diplomatie avec son long bras et sa bourse replette permit finalement la libération des prisonniers, mais les Habsbourg ne devaient cependant jamais rentrer dans leurs débours. Sur le quai du petit port de la mer Noire où les deux rescapés reprirent contact avec la civilisation, Dobrinton se fit mordre par un chien qu'on supposa enragé alors qu'il manquait peut-être tout simplement de discernement. La victime n'eut pas le temps de vérifier cette supposition car elle mourut de peur sur-le-champ. Vanessa regagna toute seule l'Angleterre, avec un sentiment de respectabilité un tantinet restauré. Quant à Clyde, pendant les heures que lui laissait la correction des épreuves de son ouvrage sur le gibier à plumes d'Asie centrale, il entama une action en divorce, avant de regagner les solitudes glacées du désert de Gobi afin d'y réunir les matériaux nécessaires à la publication d'un livre sur la faune de cette région. Vanessa, en raison peut-être de son ancien intérêt pour les rites culinaires entourant la préparation du merlan, dénicha une place de cuisinière dans un club du West End. Ce n'était certes pas une situation bien reluisante, du moins la mettait-elle à deux pas de Hyde Park.

TREIZE À LA DOUZAINÉ

Dramatis personæ

MAJOR RICHARD DUMBARTON

MRS CAREWE

MRS PALLY-PAGET

(La scène se passe sur le pont d'un paquebot qui fait route vers l'orient. Le major Dumbarton est allongé sur un transat. À côté de lui, un autre transat avec le nom « Mrs Carewe » écrit dessus, et plus loin se trouve un troisième transat.

Arrive Mrs Carewe, qui s'installe nonchalamment sur son transat, le major feignant de ne l'avoir pas remarquée.)

Le major (en se retournant brusquement): Emily! Après toutes ces années! Ma parole, c'est le destin!

Emily: Le destin, pensez donc! Ce n'est que moi. Vous autres, hommes, il faut que vous voyiez de la fatalité partout. J'ai retardé mon départ de trois semaines tout simplement pour faire la traversée avec vous. J'ai soudoyé le steward afin qu'il place nos transats côte à côte dans un coin tranquille, et j'ai accordé ce matin plus de temps à ma toilette que je n'en passe habituellement pour vous paraître particulièrement séduisante. Et tout ce que vous trouvez à me dire, c'est que c'est le destin. Suis-je séduisante ou non?

Le major: Vous êtes tout simplement adorable. Le temps n'a fait qu'ajouter un velouté à vos attraits.

Emily: Je savais que vous alliez me dire ça, mot pour mot. La phraséologie de l'amour est terriblement limitée, n'est-ce pas? Mais après tout, ce qui importe, c'est de nous faire la cour, n'est-il pas vrai? Car vous êtes bien en train de me faire la cour, j'espère?

Le major: Ma très chère Emily, j'avais déjà commencé mon siège avant même que vous ne veniez vous asseoir près de moi. J'ai moi aussi soudoyé le steward afin qu'il nous installe l'un à côté de l'autre. « C'est comme si c'était fait, monsieur », m'a-t-il répondu. C'était juste après mon petit déjeuner.

Emily: Et vous avez attendu de prendre votre petit déjeuner avant de vous atteler à une besogne aussi capitale! Ah, vous êtes bien un homme, décidément! Moi, figurez-vous, c'est aussitôt après avoir quitté ma cabine que je me suis mise en chasse.

Le major: Ne soyez pas déraisonnable. Ce n'est qu'au petit déjeuner que j'ai appris que vous étiez à bord. J'ai fait du plat à une petite dinde pendant tout le petit déjeuner à seule fin de vous rendre jalouse. Elle doit être en ce moment dans sa cabine en train d'écrire des tartines à mon sujet à sa meilleure amie.

Emily: Vous n'aviez pas besoin de vous donner autant de peine pour me rendre jalouse, Dickie. Vous y avez réussi il y a des années en épousant une autre.

Le major: Que pouvais-je faire d'autre? Vous aviez épousé un autre homme, et un veuf de surcroît.

Emily: Et où est le mal? Si j'en retrouve un de très gentil, je pourrais même bien être tentée de recommencer.

Le major: Écoutez-moi, Emily. Nous ne pouvons plus continuer comme ça. Vous avez toujours une longueur d'avance sur moi. Cette fois, c'est à moi de vous demander en mariage. Et vous n'aurez qu'à répondre oui. C'est tout simple.

Emily: C'est déjà pratiquement dit, alors ce n'est pas la peine de nous attarder là-dessus.

Le major: Bon, très bien.

(Ils se jettent un regard foudroyant puis tombent dans les bras l'un de l'autre.)

Le major: Cette fois-ci nous sommes ex æquo. *(Puis se redressant aussitôt.)* Oh, j'avais oublié!

Emily: Oublié quoi?

Le major: Les enfants. J'aurais dû vous en parler d'abord. Avez-vous une allergie particulière aux enfants?

Emily: Pris modérément, non. Combien en avez-vous?

Le major (en comptant précipitamment sur ses doigts): Cinq.

Emily: Cinq!

Le major: C'est trop?

Emily: Ça commence à compter. D'autant que j'en ai aussi pas mal.

Le major: Combien?

Emily: Huit.

Le major: Huit en six ans! Oh, Emily!

Emily: Quatre seulement sont de moi. Les quatre autres proviennent du premier mariage de mon mari. Enfin, ça fait toujours huit.

Le major: Et huit et cinq font treize, si je sais bien compter. On ne peut tout de même pas commencer une vie de nouveaux mariés avec treize marmots. Outre que treize est un chiffre néfaste. (*Va et vient sur le pont d'un air agité.*) Il faut absolument trouver une solution. Si seulement on pouvait les ramener à douze. Mais treize, non, ce n'est pas possible.

Emily: Est-ce qu'on ne pourrait pas se débarrasser d'un ou deux? Les Français ne manquent-ils pas d'enfants? Il me semble avoir lu quelque chose à propos de la dénatalité en France dans *Le Figaro*.

Le major: Oui, mais ils doivent vouloir des enfants français. Les miens ne parlent même pas français.

Emily: On peut toujours espérer que sur le nombre il y en ait un ou deux qui s'avère dissolu ou vicieux. Auquel cas vous pourriez le répudier. Il paraît que ça se fait.

Le major: C'est possible, mais il faut d'abord l'éduquer. Un enfant ne devient pas vicieux avant d'avoir fréquenté une bonne école.

Emily: Et s'il était naturellement dépravé? Beaucoup le sont.

Le major: Peut-être, mais c'est parce qu'ils ont eu des parents dépravés avant eux. Et vous n'imaginez tout de même pas quelque dépravation innée chez moi, par hasard?

Emily: Ce genre de perversion saute parfois une génération. N'auriez-vous pas dans vos ancêtres...

Le major: J'avais bien une tante dont on ne parlait jamais.

Emily: Voilà!

Le major: Oui, mais justement c'est qu'on ne sait rien d'elle. Et puis à l'époque victorienne, il y avait tellement de choses dont on ne parlait pas et qui font aujourd'hui la matière principale de nos conversations. Cette tante en question avait probablement épousé un unitarien ou bien même chassait-elle à califourchon. Il n'en fallait pas plus. Il suffisait, comme je vous dis, de très peu de chose à l'époque. De toute façon, on ne peut pas attendre indéfiniment qu'un de nos enfants se mette à ressembler à une grand-tante soi-disant dépravée. Non, il faut trouver autre chose.

Emily: Et l'adoption?

Le major: Oui, des couples sans enfants peuvent peut-être être intéressés.

Emily: Chut. J'entends venir quelqu'un. Qui est-ce?

Le major: Mrs Paly-Paget.

Emily: C'est parfait.

Le major: Que voulez-vous dire?

Emily: C'est la personne qu'il nous faut.

Le major: Quoi, pour adopter un enfant? Parce qu'elle n'en a pas?

Emily: Seulement un petit mioche de rien du tout.

Le major: Très bien, nous allons l'entreprendre... (*Entre Mrs Paly-Paget.*) Bonjour, Mrs Paly-Paget. Je cherchais justement au petit déjeuner où nous avons bien pu nous rencontrer pour la dernière fois...

Mrs Paly-Paget: Au Criterion, je crois bien (*s'assied dans le transat vacant*).

Le major: Mais bien sûr, au Criterion.

Mrs Paly-Paget: Je dînais ce soir-là avec Lord et Lady Slugford. Des gens parfaitement charmants, mais d'un pingre, vous n'avez pas idée! Après dîner, nous sommes allés dans une espèce de boîte pour voir un ballet tiré de je ne sais quelle mélodie de Mendelssohn. Nous étions entassés dans une minuscule loge de rien du tout, tout en haut de la salle. Et je ne vous dis pas la chaleur. On se serait cru dans un bain turc. Et, bien sûr, on ne voyait rien.

Le major: Alors, ce n'était pas comme dans un bain turc.

Mrs Paly-Paget: Major!

Emily: Nous étions justement en train de parler de vous quand vous êtes arrivée.

Mrs Paly-Paget: Oh mon Dieu, et que pouviez-vous bien dire sur moi? Pas des horreurs, j'espère.

Emily: Non, non, rassurez-vous. La traversée est à peine commencée, et il faut en général attendre quelques jours avant de donner lieu à des médisances. Non, mais nous nous apitoyions sur votre sort, si j'ose dire.

Mrs Paly-Paget: Sur mon sort, et qu'est-ce qu'il a d'affreux, mon sort?

Le major: Je veux dire un foyer sans enfant, ce genre de choses. Pas de petits petons qui trottaient autour de soi.

Mrs Paly-Paget: Major! Comment osez-vous? J'ai ma petite fille. J'imagine que vous le savez. Et ses petits petons savent aussi bien trotter que ceux de n'importe quel autre enfant.

Le major: Certes, mais elle n'en a qu'une paire.

Mrs Paly-Paget: Assurément. Mon enfant n'est pas un mille-pattes. Étant donné la manière dont on nous trimballe, dans ce genre de safaris, je dirais que j'ai un enfant sans foyer plutôt qu'un foyer sans enfant. Merci quand même pour votre sympathie. Je la suppose naturellement bien intentionnée. Elle n'en est pas moins déplacée.

Emily: Chère Mrs Paly-Paget, notre sollicitude allait plutôt à votre petite fille. Elle va grandir, c'est naturel, et elle n'aura pas de petit frère ou de petite sœur pour jouer avec elle.

Mrs Paly-Paget: Mrs Carewe, cette conversation est pour le moins tout à fait hors de saison. Il n'y a que deux ans et demi que je suis mariée et vous ne voudriez tout de même pas... Il est tout à fait normal que ma famille soit peu nombreuse.

Le major: N'est-ce pas exagéré de parler d'une petite fille comme d'une famille? La famille suppose le nombre.

Mrs Paly-Paget: En vérité, major, je suis étonnée de ce que j'entends. Il est vrai que je n'ai pour le moment qu'une petite fille...

Le major: Et qui ne va pas se changer plus tard en garçon, n'y comptez pas. Vous pouvez nous croire, nous avons plus

d'expérience que vous dans ce domaine. Quand on est fille, c'est pour la vie. La nature n'est certes pas infallible, mais quand elle commet une erreur, elle a généralement pour habitude de s'y tenir.

Mrs Paly-Paget (se levant): Major Dumbarton, malgré l'exiguïté déplorable de ces paquebots, j'ose espérer que nous trouverons les moyens de nous éviter au cours de cette traversée. Et cela s'adresse également à vous, Mrs Carewe.

(Elle s'éloigne.)

Le major: Quelle drôle de mère, tout de même. Un peu dénaturée, non ?

(Se rassied.)

Emily: Je ne confierais pas un enfant à une mère pareille. Oh, Dickie, pourquoi a-t-il fallu que vous ayez une aussi nombreuse famille ? Vous m'aviez toujours dit que vous vouliez que je sois la mère de vos enfants.

Le major: Je n'allais tout de même pas attendre que vous ayez fini de votre côté de fonder des dynasties à droite et à gauche. Pourquoi ne vous contentiez-vous pas de vos propres enfants sans vous mettre à collectionner ceux des autres comme des timbres-poste ? A-t-on idée d'épouser un homme qui a déjà quatre enfants ?

Emily: Vous me demandez bien d'en épouser un qui en a cinq.

Le major: Cinq ! *(Bondissant sur ses pieds.)* Ai-je dit cinq ?

Emily: Mais oui, vous avez dit cinq.

Le major: Oh, Emily ! Supposez que j'aie mal fait mon compte. Écoutez-moi bien, maintenant. Et comptez avec moi. Il y a d'abord Richard.

Emily: Ça fait un.

Le major: Vient ensuite Albert-Victor. Ce devait être le jour de la commémoration du couronnement.

Emily: Ça fait deux.

Le major: Ensuite Maud. Celle-là, on l'a appelée Maud à cause de...

Emily: Passons, ça fait trois.

Le major: Et Gerald.

Emily: Quatre.